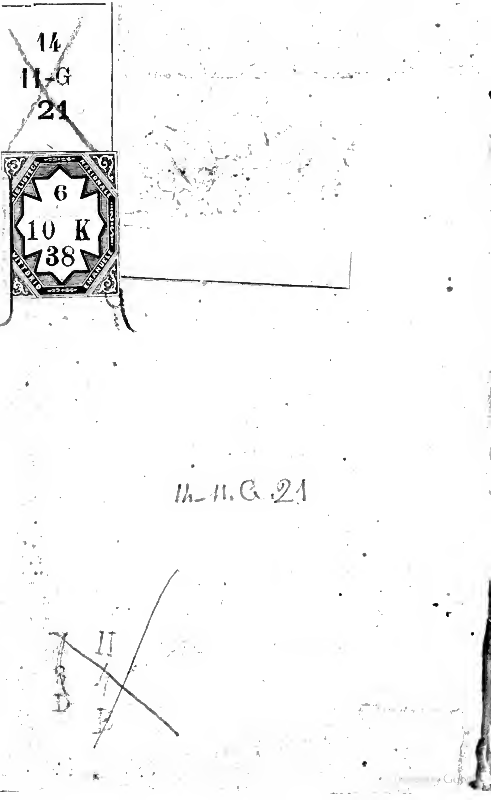




PENSÉES

DE L'EMPEREUR

MARC-AURELE-ANTONIN.



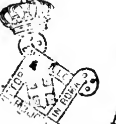


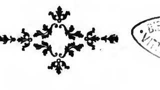
PENSÉES
DE L'EMPEREUR
MARC-AURELE-ANTONIN;
OU
LEÇONS DE VERTU
Que ce Prince philoſophe ſe faiſoit à lui-même.

Nouvelle traduction du Grec, diſtribuée en chapitres, ſuivant les matieres, avec des notes & des variantes.

Par M. DE JOLY.

SECONDE ÉDITION.







A PARIS;
DE L'IMPRIMERIE DE L. CELLOT,
RUE DAUPHINE.

M. DCC. LXXIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.



MONSEIGNEUR,

Je dépose à vos pieds le fruit de mon travail sur les pensées de Marc-Aurele. On y trouve les élémens de l'art de régner sur soi & sur un vaste empire. Cet ouvrage, MONSEIGNEUR, *est digne de votre haute destinée, & il est conforme à vos*

principes. La France attentive les a déjà pénétrés. Ils lui ont décelé une grande ame qui s'est cultivée profondément elle-même, pendant le cours d'une excellente éducation.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, DE JOLY.

Au château de Vincennes, le 28 de septembre 1769.

ABRÉGÉ HISTORIQUE

DE LA VIE

De l'empereur MARC-AURELE-ANTONIN, & de son ouvrage.

IL paroît à propos de faire précéder le recueil des pensées de *Marc-Aurele* par un récit abrégé de ses actions.

MARC-AURELE-ANTONIN naquit en l'année 121 de notre ere ; il y a seize siecles & demi.

Descendu par son pere du Roi *Numa Pompilius*, & par sa mere, d'un roi de Salente (1), élevé dans le palais de l'empereur *Adrien*, il se proposa, dès l'âge de douze ans, de se remplir l'esprit de connoissances en tout genre, de se fortifier le corps, & de se rendre adroit à toute sorte d'exercices.

(1) *Capitolin* assure que cette descendance étoit prouvée. Il renvoie, sur ce sujet, à un ouvrage connu de son tems. *Eutrope* l'avoit dit avant Capitolin.

Pendant que ſous l'habit de philoſophe; couchant à terre ſur une peau, à la maniere des anciens, il étudioit *Zénon* & *Ariſtote*, le droit public & le civil, l'art oratoire, le grec, la déclamation, la muſique & la géométrie, il s'exerçoit journellement à la chaſſe, à la paume, à la courſe, tant à pied qu'à cheval & en charriot, à la lutte, & même au *pugilat*, qui étoit l'exercice le plus violent, où, avec la main couverte d'un gantelet garni de plomb, on ſe battoit à coups de poing contre des athletes.

Il devint en effet robuſte : mais dans la ſuite un excès d'application lui affoiblit beaucoup l'eſtomac. Il uſoit de thériaque.

Devenu *Céſar* à l'âge de dix-huit ans, avec participation à toutes les affaires, il en avoit quarante lorſqu'il parvint à l'empire. Il s'aſſocia *Lucius Verus*, par reſpect pour les premieres volontés de *Tite-Antonin* ſon prédéceſſeur & ſon pere d'adoption.

Les *Parthes*, eſpérant profiter de ce changement de regne, ſurprirent l'armée

romaine qui étoit en Arménie, la taillerent en pieces, & entrerent dans la Syrie, dont ils chasserent le gouverneur. Les *Cattes* porterent dans la Germanie & dans la Rhétie le fer & le feu, & les *Bretons* commencerent à se révolter.

Marc-Aurele ne jugeant pas à propos de quitter Rome dans ces circonstances, laissa aller *Verus* contre les *Parthes*, envoya *Calpurnius Agricola* contre les *Bretons*, & *Aufidius Victorinus* contre les *Cattes*. Ces guerres durerent plusieurs années, & furent terminées avec succès; pendant que *Marc-Aurele*, attentif à toutes les parties du gouvernement, en réformoit les abus (1).

(1) Xyphilin dit: « Lorsque l'empereur n'étoit point » occupé à la guerre, il s'employoit à rendre la justice... » Il passoit quelquefois onze ou douze jours sur la même » affaire, pour l'examiner exactement. Il aimoit le tra- » vail, s'appliquoit au moindre de ses devoirs, ne disant, » ne faisant & n'écrivant jamais rien avec négligence, » ni par maniere d'acquit. Il donnoit des jours entiers » à des affaires assez légeres, dans la créance qu'un em- » perenr ne doit rien faire avec précipitation ». (*Traduction de M. Cousin, pag. 394.*)

En l'année 166 de notre ere, les deux empereurs triompherent, ſuivant la coutume; mais le retour des Romains dans l'empire y porta une peſte générale, qui fut accompagnée de famine, de tremblemens de terre, d'inondations; & pour comble de maux, les *Germains*, les *Sarmates*, les *Quades* & les *Marcomans* pénétrerent juſqu'en Italie.

Marc-Aurele marcha contre eux & les repouſſa.

L'année ſuivante, les mêmes nations recommencerent leurs hoſtilités. *Marc-Aurele*, accompagné de ſon collegue, alla contre ces opiniâtres ennemis; il entra même dans leur pays, & ce fut dans ſon camp, au pays des *Quades*, auprès de la riviere de *Gran* en Hongrie, qu'il commença d'écrire ſes réflexions, comme il le dit lui-même à la fin de ſon premier écrit. Les deux empereurs donnerent pluſieurs batailles, & firent de ſi grands efforts, qu'ils obligerent enfin les nations liguées à demander la paix.

Verus, prince plus porté à ses plaisirs qu'aux fatigues de la guerre, étoit d'avis de leur accorder leur demande. *Marc-Aurele* s'y opposa, connoissant mieux que son frere le génie des barbares. Il les poursuivit malgré la rigueur de l'hiver, les battit en plusieurs rencontres, & les dissipa entiérement.

Verus mourut en revenant à Rome, & laissa *Marc-Aurele* seul maître de l'empire en l'année 169.

Avant que l'année du deuil de *Verus* fût finie, *Marc-Aurele* retourna contre les *Marcomans*, les *Quades*, & autres peuples ligués qui revenoient en plus grand nombre & plus formidables qu'auparavant. L'empereur eut du désavantage dans les premiers combats, mais il défit enfin ces barbares de telle maniere qu'ils furent obligés d'abandonner la Pannonie.

Pendant qu'il étoit occupé à cette guerre, les *Maures* ravageoient l'Espagne ; & les bergers d'Egypte (espece de bandits attroupés) avoient battu plusieurs fois les

Romains. L'empereur y donna ordre ſans quitter le nord, où il affoiblit ſi conſidérablement ſes ennemis par une continuelle ſuite de victoires, qu'il les réduiſit à recevoir toutes les conditions qu'il voulut leur impoſer.

Enſuite il revint à Rome où il continua de faire pluſieurs loix très-ſages, pour les bonnes mœurs, l'ordre public, la ſûreté & le bonheur des peuples.

Cependant les *Marcomans*, qui ne s'étoient ſoumis que pour écarter le vainqueur, attirerent à leur parti tous les peuples qui habitoient depuis l'Illyrie juſqu'au fond des Gaules. Ils reprirent les armes. L'armée romaine étoit affoiblie par tant de campagnes; la peſte continuoit à dépeupler l'empire, & le tréſor étoit épuiſé. Dans cette extrêmité, l'empereur fut obligé de faire enrôler les gladiateurs, les bandits de Dalmatie & de Dardanie, & les eſclaves; ce qui n'avoit point été pratiqué depuis la ſeconde guerre punique. Il vendit les meubles & les pierreries de l'empire, qui

lui produisirent un fonds considérable (1). Il se rendit à Carnunte, & passa le Danube à la tête de ses troupes sur un pont de bateaux. C'est à *Carnunte* qu'il écrivit encore un recueil de ses pensées.

Cette expédition de l'année 170 & des suivantes fut plus longue & plus difficile que les autres. L'empereur cherchant lui-même un gué le long d'une riviere, les frondeurs des ennemis lui lancerent une si grande quantité de pierres, que sa vie fut en très-grand danger. Il passa cependant la riviere, fondit sur les ennemis, & en fit un grand carnage.

Ces barbares étoient des gens de cœur qui se battoient de pied ferme, & ne fuyoient que pour faire tomber les Romains dans quelqu'embuscade. Une de ces fuites apparentes mit un jour l'armée romaine, trop ardente à les suivre, dans un très-grand péril. Toutes les victoires étoient disputées & sanglantes. *Marc-Aurele* en remporta plusieurs, en avançant toujours

(1) Voir chap. I, §. 5, note 3.

dans le pays. Il paſſa pluſieurs rivieres, défit les *Sarmates* & les *Jazygiens*, & cependant ce ne fut point encore aſſez pour finir une ſi cruelle guerre.

Malgré la rigueur de la ſaiſon, *Marc-Aurele* s'avança juſqu'à un canton où les barbares avoient aſſemblé leurs plus grandes forces, & retiré tous leurs effets. La bataille ſe donna auprès du Danube, & en partie ſur ce fleuve même qui étoit gelé. *Marc-Aurele*, après des efforts incroyables, demeura vainqueur ; il mit ſes troupes en quartier d'hiver, & ſe retira à Sirmium.

Le printems ne fut pas plutôt revenu que l'empereur ſe remit en campagne, repaſſa le Danube, battit pluſieurs fois les ennemis, & les obligea enfin à ſe remettre à ſa diſcrétion. Il retira des mains des *Sarmates* un très-grand nombre de priſonniers qu'ils avoient faits ſur les Romains. Il reçut leurs otages, & leur impoſa des conditions proportionnées à la ſupériorité qu'il avoit acquiſe ſur eux. Mais un événement imprévu, & plus terrible que toutes ces guer-

res, l'obligea d'adoucir les conditions de la paix.

En l'année 175, *Caſſius* qui commandoit en orient, ayant profité du faux bruit de la mort de *Marc-Aurele,* ou l'ayant fait courir, s'étoit fait proclamer empereur. Il avoit ſoumis toute la Syrie, & travailloit à débaucher la Grece. Mais ſon armée ayant appris que *Marc-Aurele* étoit vivant, *Caſſius* fut tué après trois mois de révolte. On porta ſa tête à l'empereur dans le tems qu'il étoit en Italie, prêt à s'embarquer pour paſſer dans la Grece.

Il ne laiſſa pas de partir, jugeant ſa préſence néceſſaire pour achever d'appaiſer la révolte. Il commença par l'Egypte; il vint en Syrie, où il fit brûler toutes les lettres & les papiers de *Caſſius,* ſans vouloir les lire. Enſuite il vint en Grece.

Après avoir rétabli le calme dans toutes ces grandes provinces, & ordonné qu'à l'avenir nul n'auroit le commandement du pays où il ſeroit né, il revint enfin à Rome dont il étoit abſent depuis près de huit ans.

Il diſtribua à tout le peuple ſix ou huit pieces d'or par tête, & leur fit remiſe de tout ce qu'ils devoient au tréſor public; il donna de magnifiques ſpectacles, & fit élever des ſtatues aux vaillans hommes qui l'avoient le mieux ſervi dans la derniere guerre : mais la paix ne dura que deux ans.

Les Scythes ayant repris les armes avec d'autres peuples du nord, *Marc-Aurele* marcha contre eux avec ſon fils *Commode.* *Xyphilin* dit à cette occaſion : « *Marc-* » *Aurele* demanda au Sénat, avant que de » partir, l'argent qui étoit dans le tréſor pu- » blic. Ce n'eſt pas qu'ayant l'autorité abſo- » lue entre les mains, il ne lui eût été aiſé » de le prendre au lieu de le demander; mais » c'eſt qu'il avoit accoutumé de dire, que » tout le bien appartenoit au Sénat & » au peuple. Haranguant un jour dans cette » compagnie, il dit : *Je n'ai rien à moi, &* » *le palais où je demeure eſt à vous* (1) ».

Le premier combat fut ſi opiniâtre, qu'il dura depuis le matin juſqu'au ſoir. Les

(1) Traduction du préſident Couſin, page 396.

autres

autres combats furent encore ſanglans. Les victoires des Romains ne furent dues qu'à la prudence de leur empereur, & à l'exemple qu'il donnoit à ſes troupes, en marchant toujours à leur tête dans les lieux les plus expoſés.

Pendant l'hiver, il fit conſtruire des forteresses pour tenir le pays en bride. Mais dans le tems qu'il ſe diſpoſoit à ouvrir la campagne, il fut attaqué à Vienne en Autriche d'une fievre maligne qui l'emporta en peu de jours à l'âge de près de 59 ans.

Tout nous prouve que ce fut un *prince grand homme*. Nous en ſommes plus aſſurés que d'aucun autre prince qui ait jamais régné, parce que l'on découvre le fond de ſon ame dans ce qu'il avoit écrit pour lui ſeul ſur ſes tablettes (1).

(1) Ceux qui voudront plus de détail ſur les actions de Marc-Aurele, feront bien de lire ſa vie donnée depuis peu par M. Gautier de Sibert, de l'académie des Belles-Lettres. Ils y trouveront, p. 330 & ſuivantes, une bonne juſtification de Marc-Aurele par rapport aux chrétiens ; à quoi on peut joindre l'important témoi-

Ouvrage de Marc-Aurele-Antonin.

Cet ouvrage est écrit en grec, langue très-commune à Rome parmi tous ceux qui avoient eu de l'éducation. D'ailleurs, la doctrine stoïcienne, dont Marc-Aurele avoit été imbu dès l'enfance, contient un fort grand nombre d'expressions particulieres à la langue grecque, & qu'on ne pouvoit rendre qu'imparfaitement en latin, comme Cicéron l'a reconnu. Ce fut sans doute par ces raisons que Marc-Aurele, quoique né à Rome, préféra d'écrire en grec.

On ne peut douter que l'ouvrage qui porte son nom ne soit véritablement de lui. Il s'y nomme deux fois lui-même: *Comme Antonin j'ai pour patrie, Rome, & comme homme, le monde.* (IV. 5. XIX. 8.) Il y nomme son aïeul, son pere d'adoption, ses instituteurs, les lieux de campement où il écrivoit, & où il est constant

gnage de M. l'abbé de Tillemont, au tome III de ses mémoires pour l'histoire ecclésiastique, pages 4 & 23.

qu'il avoit fait la guerre. *Ceci*, dit-il, *chez les Quades, auprès du Gran; ceci à Carnunte.*

On y découvre le fecret de fes plus intimes penfées, fes principes de gouvernement, fes regles de conduite, jufqu'à fes défauts & aux reproches qu'il s'en faifoit. *Il ne dépend plus de toi*, fe difoit-il, *d'avoir pratiqué dès ta premiere jeuneffe les maximes de la philofophie; car plufieurs perfonnes favent, & tu fais bien toi-même que tu en as été fort éloigné; ainfi te voilà confondu...* (chap. XXVIII, §. 9.) On peut voir auffi le chap. XXIII.

Ces paffages réunis préfentent des réflexions perfonnelles & fecrettes, écrites par un guerrier philofophe.

Il avoit mis à part la fuite de fes tablettes. *Tu n'auras pas le tems*, fe dit-il (chapitre XXVII, §. 2.) *de relire tes mémoires... ni les recueils que tu avois mis à part pour ta vieilleffe.* Hérodien, qui avoit vécu fous ce prince, parle de ces écrits (1).

(1) En cet endroit de ma premiere édition j'avois

Guillaume Xylander, de la ville d'Augsbourg, fit imprimer l'ouvrage avec sa traduction latine à Zurich en 1558 (1), & dix ans après à Basle.

La premiere traduction en langue vulgaire que je connoisse, fut faite en France bien anciennement ; car, dans un écrit original que j'ai vu de Gille Ménage, envoyé à Claude Saumaise (mort en 1653) M. Menage dit : *le traducteur françois a intitulé* l'ouvrage de Marc-Aurele, INSTITUTION DE LA VIE HUMAINE, & il ajoute un peu

rendu compte de ma recherche des manuscrits de Marc-Aurele ; mais j'en ai parlé amplement dans ma préface latine sur le texte grec de Marc-Aurele. J'y renvoie. Cependant je ne peux me résoudre à retrancher ici les noms de ceux qui m'avoient procuré le secours de leurs amis dans ces premieres recherches.

Madame la comtesse de Warwick. Le zele de cette dame est une suite de son goût pour la vertu éclairée.

M. l'abbé Butler, vicaire général de Saint-Omer & président du college anglois de la même ville.

M. Mercier, abbé de S. Léger de Soissons, bibliothécaire de sainte Genevieve à Paris. M. l'abbé Copette, docteur de Sorbonne, &c.

(1) A la fin de l'année 1770 j'ai heureusement recouvré cette premiere édition qui est très-rare.

plus bas, que *ce traducteur françois, ayant suivi la leçon de Suidas, avoit traduit* un certain mot par FRAPPE CAILLE, façon de parler qui semble remonter aux tems de Ronsard, mort en 1585 (1).

Meric Casaubon, François habitué à Londres, y fit imprimer en 1634 une traduction angloise de Marc-Aurele, dont M. Ménage a parlé dans son manuscrit, & que j'ai vue. En 1643, Meric fit réimprimer à

(1) J'ai copié de ma main, en vingt pages de grand papier, cet écrit de M. Ménage, dont l'original fut rendu à feu M. de Fontette, conseiller au parlement de Dijon, qui l'avoit prêté au bibliothécaire de sainte Genevieve, M. Mercier, abbé de Saint-Léger. Cet écrit contient des observations sur tout le texte grec de Marc-Aurele. J'ai découvert qu'il étoit de M. Ménage, parce que l'écriture en est la même que celle des notes de ce savant sur deux exemplaires de Marc-Aurele que j'ai & qui avoient fait partie des livres de M. Ménage, comme il est marqué en tête de ces exemplaires. Ensuite j'ai reconnu que c'étoit un écrit envoyé à M. Saumaise, parce que M. Ménage y dit : *Vous avez fait une telle correction au texte de Marc-Aurele dans vos notes sur Capitolin.* J'avois lu ces notes de Saumaise ; je me les suis rappellées, & j'ai encore vérifié la chose.

Londres celle de Xylander corrigée, & il y ajouta des notes.

En 1654, un jeune Suédois élevé à Paris, & qui se désigne par les lettres B. J. K. (1) y fit imprimer sa traduction françoise de Marc-Aurele qu'il dédia à la reine Christine sa souveraine. *J'ai choisi cet auteur*, dit-il, *pource qu'ayant remarqué, lorsque je partis de la cour, que Votre Majesté en faisoit ses délices, & se séparoit souvent de sa suite dans les promenades, pour s'entretenir seule avec cet empereur, je fis dessein d'apprendre à bien obéir par la conversation de celui-là même qui instruisoit Votre Majesté à commander si parfaitement.* Il ajoute plus bas que cette reine *voyoit tous les jours* Marc-Aurele *en son original grec.*

En 1652 parut à Cambridge une nouvelle traduction latine de Marc-Aurele, par Gataker, avec un très-ample commentaire où il rassembla tout ce que sa vaste

(1) Benoît Jesper Krus qui traduisit de l'Italien en latin *le Prince de Malvezzi*, & qui fit le panégyrique en latin de Gustave Adolphe, roi de Suede.

mémoire avoit pu lui rappeller durant quarante ans qu'il y travailla. Dans sa préface il a fait une description assez plaisante de son état au moment où il la finissoit, âgé de soixante-dix-huit ans : *l'esprit*, dit-il, *& la raison fermes, la vue presqu'éteinte, la main tremblante, sans secrétaire, j'accumulois sur mon auteur ces foibles ornemens, d'une écriture à peine lisible* (1).

En 1675 parut à Rome la traduction italienne de Marc-Aurele par le cardinal François Barberin l'ancien, neveu du pape Urbain VIII, avec des variantes qu'il avoit tirées d'un manuscrit sur papier de coton. Ce vieux cardinal, âgé aussi de soixante-

(1) L'ouvrage de Gataker fut réimprimé depuis à Utrecht en grand volume, où l'on mit au bas des pages les notes, qui, dans la premiere édition étoient à la fin. Un Anglois, désigné par les lettres R. J. fit réimprimer en 1704, à Oxfort, la traduction de Gataker, avec un très-court extrait de ses notes au bas des pages. Il y en joignit d'autres. Cette édition de 1704 a été réimprimée à Léipsick en 1729, avec une introduction de M. Buddeus. Il en a été encore fait une édition à Glasgow en beaux caracteres; mais le texte, la traduction & les notes y forment des cahiers séparés.

dix-huit ans, dédie sa traduction à son ame, *pour la rendre*, dit-il, *plus rouge que sa pourpre, en lui présentant les vertus de ce gentil* (1).

L'éloge de M. Dacier, prononcé en 1723 à l'académie des Belles-Lettres, nous apprend, sur sa traduction françoise de Marc-Aurele, des circonstances qui excusent les imperfections de son travail. *Jusqu'ici*, dit-on dans cet éloge, *nous avons vu monsieur & Madame Dacier suivre leur goût particulier dans le choix des matieres qu'ils traitoient. Il manquoit à la singularité de leur union de travailler en commun à quelque ouvrage dont ils pussent partager la gloire. M. le premier président du Harlai qui les aimoit tendrement, les y exhorta, & leur en*

(1) Ce livre est rare. Je l'avois inutilement fait chercher en Italie. M. Floncel, qui est très-riche en livres italiens, dont il a rassemblé plus de dix mille volumes, a eu la bonté de m'en faire présent.

Cette traduction italienne est sans nom d'auteur, mais on sait qu'elle est du cardinal Barberin. *David Clément* l'assure positivement dans sa bibliotheque curieuse (imprimée en 1750 à Gottingen, tom. 1, p. 388.) sur le témoignage de Nic. Haym : *notizia de libri rari*, p. 93.

fournit le premier ſujet dans une traduction françoiſe des réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin. Ils furent ſenſibles à cette attention, & voulant y répondre d'une maniere auſſi flatteuſe, ils choiſirent ſa maiſon du Menil-Montant pour le lieu de leur travail. Ils y traduiſirent les douze livres, qui dans le grec ſont le partage de ces réflexions. Ils y ajouterent des remarques, &c. Le tout fut imprimé à Paris au commencement de 1691. Monſieur & madame Dacier, dans leur vie de Marc-Aurele adreſſée à M. de Harlay, diſent auſſi : *la traduction & la vie d'Antonin ont non-ſeulement été entrepriſes parce que vous l'avez deſiré. Elles ont été commencées & finies dans cette agréable maiſon où vous avez la bonté de nous ſouffrir quelquefois* (1).

Il me reſte à parler de moi. Je ſerai ſobre.

(1) En 1701 on a vu à Londres la traduction angloiſe de M. Collier, & en dernier lieu celle de M. Thompſon.

Enfin il y a une traduction en langue allemande faite par Hoffmann. J'en ai la cinquieme édition, ce qui prouve le cas qu'on en fait en Allemagne.

En 1742 je fis réimprimer la traduction de monsieur & madame Dacier, non dans l'ordre des douze livres du texte, mais par chapitres, suivant l'ordre des matieres, avec l'abrégé qu'on vient de voir de la vie de Marc-Aurele, & un petit discours où j'avois dit (sans me nommer) : « La lecture » que l'on fait de ces especes d'entretiens » de Marc-Aurele avec lui-même n'est » qu'un passage continuel d'une matiere à » une autre, ce qui fatigue l'esprit & confond les idées, loin de former une agréable variété. On a donc pensé qu'il seroit » mieux d'y mettre quelque ordre... L'ordre » original des articles est indifférent, dès que » dans le dessein de leur auteur ils n'ont eu » d'autre arrangement que celui du hasard » & des tems de leur composition. . . . . . » L'assemblage & la répétition même des » vues & des sentimens de Marc-Aurele » sur une seule matiere, la rendent plus lumineuse & plus touchante : on y découvre beaucoup mieux le fond de l'ame & » des idées de ce prince philosophe. D'ail-

» leurs chacun aura par ce moyen, la com-
» modité de pouvoir lire uniquement & de
» ſuite, le genre de réflexions qui ſe trou-
» vera être plus convenable à ſa ſitua-
» tion préſente, à ſes beſoins, ou à ſon
» goût, &c ».

Mon arrangement plut. L'édition ſe débita. Elle fut même réimprimée en 1755 à Dreſde, ſans qu'on y eût changé un ſeul mot. Le libraire de Paris voulant auſſi en donner une ſeconde, vint me propoſer de la revoir. Dès-lors la foibleſſe de ma ſanté m'avoit obligé à diminuer beaucoup des pénibles fonctions qui l'avoient altérée juſqu'au dépériſſement. Ainſi, ayant plus de loiſir, je me mis à étudier le texte grec, dont la lecture m'avoit rebuté d'abord; car, comme dit fort bien l'éditeur de Lyon, *le ſtyle de Marc-Anrele, quoique ferme, énergique & ſentant ſon empereur, eſt raboteux & hériſſé. Il ſous-entend bien des mots qu'il faut ſuppléer; il uſe d'expreſſions tout à fait à lui & qui ne ſe rencontrent guere dans les autres livres.*

La difficulté, jointe à l'excellence du fond, m'excita. J'ai donc expliqué Marc-Aurele par lui-même, en rapprochant les paſſages analogues ; & mes amis ſavent que je n'ai épargné ni tems, ni peines, ni recherches, ni précautions de toute eſpece, pour donner à mon travail toute la perfection dont j'étois capable. La difficulté cependant eſt ſi extrême & l'objet ſi intéreſſant, que je compte m'en occuper encore le reſte de ma vie.

J'ai raſſemblé les penſées fondamentales de Marc-Aurele dans huit notes principales, qui forment un tableau général de ſa façon de penſer ſur *l'être ſuprême*, *les dieux créés*, *la providence*, *la raiſon*, *la loi naturelle*, *le ſuicide*, *la douleur*, *la philoſophie*, *l'immortalité de l'ame.*

J'ai cité les plus beaux paſſages d'Epictete, dont Marc-Aurele avoit ſuppoſé la connoiſſance. Epictete étoit mort depuis peu.

Je ne dis rien des autres notes de ſimple littérature ; & le public jugera des efforts que j'ai faits pour approcher de la briéveté inimitable de Marc-Aurele.

Je ne faurois mieux peindre l'efprit dans lequel j'ai travaillé, qu'en finiffant par ce trait naïf de mon enthoufiafme : *Si je fuis parvenu à rendre tout à fait fenfible aux ames pures & finceres le principe divin & obligatoire de la loi naturelle, j'aurai laiffé quelque trace utile de mon paffage fur la terre ; j'y aurai fait, fuivant l'expreffion de Marc-Aurele, une fonction d'homme, & je mourrai content* (1).

(1) Il peut fe trouver quelques perfonnes exceffivement zélées pour notre religion, qui verront de mauvais œil l'expofition que j'ai faite de la belle morale des ftoïciens. Je les invite à penfer au contraire comme *S. Auguftin*, *S. Juftin le Martyr*, *S. Clément d'Alexandrie* (dont j'ai cité les paffages aux notes du chap. VII.) ; comme *S. Jérôme*, cité par Gataker, qui reconnoiffoit avec plaifir la conformité du ftoïcifme avec la plupart de nos dogmes ; comme *S. Nil*, chef de folitaires auxquels il donna pour toute regle fpirituelle le manuel d'Epictete, en y fupprimant quelques mots ; comme *S. Charles Borromée*, qui, fuivant Jufte-Lipfe, faifoit fes délices de la lecture d'Epictete ; comme le *cardinal François Barberin*, &c. &c. &c.

Nos motifs de bien vivre font infiniment plus forts que ne l'étoient ceux des ftoïciens ; mais les penfées & l'exemple de Marc-Aurele ne doivent nous infpirer que de l'émulation.

TRADUCTION

D'une Préface écrite en Latin pour les Etrangers, ſur l'édition du texte grec de Marc-Aurele.

Tablettes de l'Empereur Marc-Aurele-Antonin, écrites en grec, & rangées, à ſon imitation, par matieres.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Protégé de Monſeigneur le Dauphin Louis-Auguste, à qui j'avois conſacré mes travaux, j'ai obtenu, ſur la fin de l'année 1770, à la bibliotheque du Vatican, les variantes d'un manuſcrit entier de Marc-Aurele. Ce manuſcrit paroît être unique dans toute l'Europe. J'ai fait chercher en vain de tous les côtés le manuſcrit Palatin qui ſervit à la premiere édition; & quant à un autre manuſcrit entier qu'on voyoit, il n'y a pas long-tems, au College de la Sainte-Trinité à Cambridge, on m'a répondu pluſieurs fois que ce manuſcrit avoit abſolument diſparu.

Sous les mêmes auſpices, j'ai reçu de Rome les variantes de cinq manuſcrits particuliers tirés du même ouvrage.

Il y a dans la bibliotheque de *Laurent de Medicis* à Florence trois manuſcrits à peu près ſemblables. Le bibliothécaire m'en a donné une notice exacte.

J'avois lu & relu le manuſcrit du Roi, de pareille étendue.

Enfin l'édition de Marc-Aurele, donnée à Londres par Meric Caſaubon, m'indiquoit un certain manuſcrit d'Heſchelius, par les premiers & les derniers mots de chaque penſée.

J'avois donc ſous les yeux un manuſcrit entier, & dix manuſcrits particuliers.

Ayant raſſemblé ces précieux écrits, & les ayant comparés très-attentivement, j'y ai tout à coup découvert les fondemens très-manifeſtes d'un ordre nouveau que je n'avois fait qu'entrevoir auparavant. J'y vois que le titre de l'ouvrage n'a pas été de ſon auteur; qu'il ne l'avoit pas diviſé en livres, & qu'il falloit le diſpoſer par matieres.

C'eſt le manuſcrit entier du Vatican, avec les dix autres, qui m'ont inſpiré ces penſées. Il me reſte à les développer avec exactitude, & à les appuyer ſolidement.

(I.)

Point de titre, point de division.

M. *Winckelmann*, garde des antiquités Romaines, & professeur en langue grecque, m'avoit écrit en 1765 dans ces termes : « Le manuscrit 1950 du Vatican n'a point de titre ni » d'inscription, soit au commencement, soit à » la fin..... On y voit des sections, mais qui » ne répondent pas aux livres & chapitres des » éditions imprimées. Ces sections ne sont » pas numérotées, mais une ligne de blanc les » sépare, & chacune commence par une lettre » rouge ».

M. *Assemani*, archevêque d'Apamée, aujourd'hui très-digne Garde de la même bibliotheque, s'explique encore ainsi dans sa lettre à M. le cardinal de *Bernis*, du 3 novembre 1770. « Sans » aucun titre, *dit-il*, & sans division en livres, » excepté qu'au feuillet 389, où *commence le dou-* » *zieme livre, on voit en titre écrit de la même main,* » *avec une petite étoile*, ces mots, *de l'Empereur* » *Marc* ».

Au contraire, le manuscrit Palatin, publié en 1558 par Xylander, est intitulé : *Leçons de vertu pour lui-même ;* & *Suidas* rapporte cet autre titre : *Institution de sa propre vie.*

Mais

Mais *Xylander* n'est-il pas suspect ? Il dit à la préface de sa seconde édition en 1558, page 4: *Gesner m'a assuré que l'écrit dont je me suis servi, avoit été copié sur un volume de la bibliotheque de l'électeur* OTHON HENRI ..... Or personne n'a certifié que cette copie eût été collationnée sur l'original. D'ailleurs nous savons d'où ce titre a été tiré; c'est de Diogene Laerce, vie de Solon; & cet autre titre que *Suidas* a cité, ne se trouve point page 556 de Philostrate, vie d'Hérode le Sophiste, d'où ce compilateur peu fidele avoit tiré ce qu'il dit de Marc-Aurele. De plus, ces deux titres se détruisent l'un l'autre par leur diversité seule, & ils indiquent évidemment un auteur différent de Marc-Aurele, qui s'adresse toujours la parole à lui-même. Pour reconnoître son ouvrage, il n'avoit besoin que d'en voir ces premiers mots: *de mon aïeul Verus....*

Il faut donc s'en tenir au manuscrit authentique du Vatican où il n'y a pas de titre. Tous ces titres-là sont étrangers à l'auteur.

Il en est de même de la division en douze livres. *Suidas* & *Xylander*, les seuls auteurs qui en aient parlé, ne méritent que peu ou point de foi, en comparaison du manuscrit du Vatican.

D'un autre côté, il n'y a que la forme d'un

manuſcrit ſans diviſion, comme l'eſt celui du Vatican, qu'on puiſſe accorder avec le texte de Marc-Aurele, & avec toutes les circonſtances de la choſe.

Suivant la premiere édition du manuſcrit Palatin (qui, en cette partie, n'eſt nullement ſuſpecte) le texte contient ces deux notes de l'auteur même : on lit au commencement de la pag. xj : *ceci chez les Quades ſur le Gran*, ALPHA, comme ſi Marc-Aurele eût dit : *j'ai écrit ce qui précede, dans mon camp, au pays des Quades, près de la riviere nommée Gran en Hongrie ; & c'eſt le premier recueil de mes penſées.* L'autre note eſt au commencement de la page xx, & ne contient que ces deux mots : *ceci à Carnunte ;* comme s'il eût dit : *ce qui eſt écrit depuis ma premiere note juſqu'ici, l'a été dans mon camp de Carnunte, près le Danube.* Ces deux notes ſont à une égale diſtance d'environ dix pages. Elles n'indiquent pas une partition de deux livres, mais un ſimple changement des lieux où l'auteur écrivoit.

L'écrit que l'auteur a nommé *premier*, ne traite que de ſa reconnoiſſance envers ſes parens, ſes maîtres, & les dieux, pour les bienfaits qu'il avoit reçus d'eux tous. C'eſt un ſeul & même ſujet ; au lieu que l'autre note où il n'y a pas de nombre marqué, ſe trouve à la fin d'une ſuite de

penſées découſues, ſans liaiſon, & tout-à-fait diſparates.

Que peut-on penſer de cette poſition de notes ?

Marc-Aurele étoit un guerrier, général de ſon armée : il n'étoit pas dans ſon cabinet, mais en divers camps ſous des tentes ; par conſéquent il n'uſoit pas de papier ordinaire. Suivant toutes les apparences, il n'avoit que des tablettes de poches, livre mince, compoſé de quelques feuillets enduits de cire, ſur leſquels, avec un poinçon, il traçoit ſes penſées. Ces ſortes de tablettes étoient fort en uſage chez les Romains, ſurtout parmi les gens de guerre, parmi les voyageurs, les perſonnes chargées d'affaires, & les penſeurs d'habitude. Ces corps de tablettes avoient à peu près le même nombre de feuillets, comme on le voit ici par les dix pages qui précedent également chaque note. Ainſi ce que *Suidas* a nommé les douze livres de Marc-Aurele, n'étoit ſans doute qu'un pareil nombre de corps de tablettes, qu'on a tranſcrits de ſuite ſans diviſion, comme dans l'exemplaire du Vatican. Tenons-nous-en donc à ce manuſcrit, image très-naturelle d'un original qui a dû être ſans titre & ſans autre diviſion que la reliûre de chaque corps de tablettes.

Mais que ſont devenus ces corps de tablettes ; à la mort de Marc-Aurele qui arriva précipitamment après une maladie de quelques jours, pendant la guerre de Germanie ? Les mêmes manuſcrits nous l'apprennent.

(I I.)

Tranſpoſition & diſpoſition des corps de tablettes, & même des feuillets.

(1) Le premier corps de tablettes terminé par la lettre numérale A, où il n'eſt traité que d'un ſeul & même ſujet, conſerva ſa primauté. Mais l'autre corps de tablettes qu'on a inſéré dans le ſecond livre, eſt évidemment tranſpoſé. Car ſi on compare (par exemple dans l'édition de Gataker) l'article 2 du ſecond livre, avec l'article 3 du livre 9, on verra, que vers le commencement de l'ouvrage, Marc-Aurele ſe dit vieux & près de mourir ; & qu'au contraire dans le livre 9, il attend un accouchement de ſa femme, qui ſuivant l'hiſtoire, mourut pluſieurs années avant lui.

(2) Les dix manuſcrits dont j'ai parlé, prouvent un déplacement plus conſidérable, & la diſperſion non-ſeulement des corps de tablettes, mais même des feuillets. Dans ces dix manuſcrits

on ne trouve pas la moindre phrase qui ait été tirée du commencement de l'ouvrage, c'est-à-dire, de la partie qui répond aux trois premiers livres des éditions publiques. On y retrouve plusieurs passages tirés des neuf autres livres ; mais rien, absolument rien des trois premiers livres, quoique dans le second & le troisieme il y ait des pensées qui sont les principes fondamentaux de toute la philosophie stoïcienne. Ainsi aucun de ces copistes n'avoit vu le premier quart de l'ouvrage. Ce quart étoit sans doute demeuré caché séparément du reste.

(3) Voici un désordre bien plus étonnant, & qui paroîtroit incroyable si on ne le justifioit par un grand nombre de manuscrits. L'ordre des livres a été renversé, & les pensées d'un même livre ont été rejettées çà & là tout à rebours de la suite qu'elles ont dans les manuscrits entiers. Ce ne sont pas seulement les manuscrits particuliers des bibliotheques publiques de Paris, de Rome, de Florence, qui font foi de ce désordre ; mais aussi le manuscrit d'Heschelius, dont la notice est à la fin de l'édition de Marc-Aurele, par Méric Casaubon, avec les premiers & les derniers mots de chaque article. Les livres de cette édition y sont cités dans ce désordre : VII, VI, IV. (Je passe le reste). Qui est-ce qui a ja-

mais lu un ouvrage, en rétrogradant de la fin au commencement ?

Cependant il me reste à dire quelque chose qui surprendra davantage. Par exemple, les articles de cette édition, tirés du livre VII, y sont à contre-sens, & transposés comme il suit : 16, 15, 14, 5. (Je passe encore le reste).

On ne peut pas dire que ce désordre, dont on ne vit jamais d'exemple, vienne du choix des pensées qui avoient du rapport entre elles. De quoi est-il traité dans ces articles 16, 15, 14, 5 ?

§. 16. *La nature de l'univers se sert de toute la matiere comme d'une cire molle. Elle en fait maintenant le corps d'un cheval, puis un arbre... ce n'est point un mal pour ces êtres de changer de forme.*

§. 15. *C'est le propre de l'homme d'aimer ceux même qui l'offensent. Ils agissent par ignorance.*

§. 14. (Sur la mort.) *Y a-t-il rien de plus familier, rien de plus ordinaire ? La nature de l'univers en montre la nécessité.*

§. 5. *Ne rougis point de te faire aider par un autre.*

On ne voit certainement rien, dans cette suite, qui sente le moins du monde l'esprit de choix. Point de liaison. Tout y est détaché, mêlé, com-

me un de nos jeux de cartes, ou comme l'étoient, ſuivant la fable, les feuilles d'arbre ſur leſquelles une Sibylle écrivoit ſes réponſes.

Il eſt donc viſible que les copiſtes n'avoient pas ſous les yeux des manuſcrits entiers. S'ils en avoient eu, on trouveroit dans leurs copies quelques mots tirés du premier quart de l'ouvrage ; & on n'y trouveroit pas les livres & les penſées dans un ordre renverſé. Il eſt impoſſible d'imaginer aucune raiſon, tant ſoit peu probable, qui ait pu faire tranſcrire l'article 16 avant l'article 15, ni l'article 5 immédiatement après l'article 14.

On ne peut deviner que par l'hiſtoire l'accident qui occaſionna cette étrange confuſion.

Capitolin dit : « Il fut tendrement aimé de » tous ſes ſujets qui, en parlant de lui, le nom» moient *notre frere*, *notre pere*, *notre fils*, ſui» vant l'âge de chacun. C'eſt ainſi qu'on l'ai» moit, & ces ſentimens éclaterent ſur-tout le » jour de ſes funérailles ; cependant perſonne ne » jugea qu'il fallût le pleurer, tout le monde » étant perſuadé que ce prince étoit retourné » avec les dieux qui n'avoient fait que le prêter » au monde. On aſſure qu'avant la fin de ſa pom» ne funebre, le ſénat & tout le peuple le nom-

» merent, par acclamation, tous à la fois ; » DIEU PROPICE, ce qui ne s'étoit jamais fait, » & n'eſt point arrivé depuis. Ce fut peu de » choſe de voir les perſonnes de tout âge, de » tout ſexe, de tout état & de tout rang, lui » rendre les honneurs divins ; on regarda de » plus, comme des impies déteſtables ceux qui » pouvant & devant avoir chez eux ſon ima- » ge, ne l'avoient point.... Bien des gens pu- » blierent qu'il leur étoit apparu en ſonge, & » leur avoit fait des prédictions qui s'étoient » accomplies ; ce qui fit qu'on lui éleva un tem- » ple, & qu'on lui aſſigna un college de prêtres » nommés *Antoniniens*, avec des pontifes, & » tout l'appareil anciennement établi pour les » cultes publics ». (Ce ſont les propres termes de Capitolin).

Au milieu de tous ces tranſports de vénération & d'amour, lorſque Marc-Aurele mourut, les perſonnes qui lui étoient attachées de plus près, ayant trouvé ſes tablettes de poche, ſe les partagerent ; & enſuite, pour ſatisfaire, autant qu'il étoit poſſible, aux ardentes prieres de tout le monde, on rompit l'attache des feuillets pour les diſtribuer à un grand nombre d'amis. Le premier corps de tablettes reſta au plus grand ſeigneur, peut-être avec deux autres corps qui

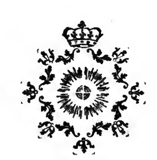
passerent à ses héritiers. Les feuillets des tablettes étoient regardés comme des reliques; ils furent pareillement dispersés. On les transcrivit; les copies s'en répandirent de tous côtés sous différens titres, relatifs au commencement de l'ouvrage ; & cela subsista pendant plusieurs siecles , jusqu'à ce qu'un amateur curieux ayant recouvré le premier corps de tablettes avec les deux autres, y joignit au hasard, pêle-mêle, tout le reste.

Ces conjectures sont à mes yeux si vraisemblables, que je les crois tout-à-fait fondées. Le manuscrit entier du Vatican est une image naïve de la premiere copie, sans titre ni divisions, comme elle devoit l'être; après quoi dans le manuscrit Palatin, & peut-être dans d'autres manuscrits entiers, on ajouta des titres imaginés à plaisir avec une division en douze livres ou tablettes sans toucher au premier désordre.

Toute cette discussion prouve, ce me semble, que j'ai pu fort innocemment, & que j'ai même dû, à l'imitation de Marc-Aurele (qui, dans son premier corps de tablettes, ne traita que d'un sujet), rassembler en chapitres, suivant les matieres , tout ce qui étoit épars & mêlé confusément. Marc-Aurele en eût peut-être

fait autant, s'il eût affez vécu. L'ordre eft évidemment ce qu'il y a de mieux; il n'ôte rien à la beauté de chaque penfée.

Écrit par M. DE JOLY, au château de Vincennes près Paris, au mois de Septembre 1772, en latin, pour envoyer aux principales bibliotheques de l'Europe, pendant qu'on imprime le texte grec, avec des notes gramaticales & des variantes.





TABLE

DES CHAPITRES.

TABLE des notes diſperſées, dont la réunion forme une expoſition complette des principes fondamentaux de Marc-Aurele.

Nota. A la fin de chaque article de la traduction il y a des renvois au texte (dont on rapporte le premier & le dernier mot) par un chiffre romain pour le livre & un chiffre arabe pour l'article, suivant les éditions de Gataker faites à Cambridge, à Oxfort, à Utrecht, à Léipsick & à Glascow; & à la fin de cette traduction on a mis une table de renvoi des livres & articles du texte aux chapitres & articles de ma traduction.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit qui a pour titre : *Pensées de l'Empereur Marc-Aurele-Antonin.* Je ne doute pas que cette traduction, qui me paroît faite avec soin, & enrichie de notes savantes & judicieuses, ne soit bien accueillie de tous les amateurs de la bonne philosophie. Il ne manquoit à cet empereur que de connoître la morale chrétienne, pour donner à celle qu'il enseigne toute la perfection dont elle est susceptible. A Paris, le 29 décembre 1769.

RIBALLIER, *Censeur Royal.*

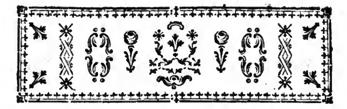
PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre Amé, le sieur DE JOLY, Ecuyer, ancien Avocat à notre Parlement de Paris, &c. Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Pubilc un Ouvrage intitulé : *Pensées de Marc-Aurele-Antonin, ou leçons de vertu que ce Prince se donnoit à lui-même ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelques prétextes que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenas, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs,

en beau papier & beaux caracteres ; conformement aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du présente Privilege : qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPOU ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copie collationnées par un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le mercredi vingt-quatrieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent soixante-dix, & de notre Regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 705, fol. 106, conformément aux réglemens de 1723, qui fait défenses, art. 41, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 25 Janvier 1770. BABUTY, Adjoint.

PENSÉES



PENSÉES
DE L'EMPEREUR
MARC-AURELE-ANTONIN;
OU
LEÇONS DE VERTU
Que ce Prince philoſophe ſe faiſoit à lui-même.

CHAPITRE PREMIER.
Exemples ou leçons de vertu de mes parens & de mes maîtres.

I.

De mon aïeul Verus :

Mœurs honnêtes (1); jamais de colere.

(1) Le grec porte Καλὸηθες, mot compoſé qu'on ne trouve point ailleurs. Démoſthene avoit dit, τὰ Καλλιστα

I I.

De mon pere, tant par sa réputation, que par l'idée qui *me* reste de lui :

Modestie & vigueur mâle.

I I I.

De ma mere :

Piété, bienfaisance. Non seulement ne jamais faire le mal, mais n'en avoir pas même la pensée. Me nourrir d'une façon simple. Fuir en tout le luxe des riches.

I V.

De *Tite-Antonin* mon pere d'*adoption* :

Être doux, & cependant inflexible sur les jugemens arrêtés après un mûr examen.

Être insensible au vain éclat de tout ce qu'on appelle honneurs.

Aimer le travail & y être assidu.

Être toujours prêt à écouter ceux qui viennent donner des avis utiles à la société.

τῶν ἠθῶν, *honestissimi mores* : expression fort approchante. Marc-Aurele oppose (II. 1.) Καλον honnête, à αἰσχρον honteux. Ces raisons m'ont fait expliquer Καλόηθες, différemment des autres traducteurs.

Rendre invariablement au mérite personnel tout ce qui lui eſt dû.

Savoir en quel cas il faut ſe roidir ou ſe relâcher.

Renoncer aux folles paſſions des jeunes gens. Ne penſer qu'à procurer le bien général.

Il n'exigeoit pas que ſes amis ſe gênaſſent pour venir ſouper avec lui, ni pour le ſuivre dans ſes voyages. Ceux qui n'avoient pu venir le retrouvoient toujours le même.

Dans ſes conſeils il recherchoit, avec une attention profonde & ſoutenue, ce qu'il y avoit de mieux à faire. Il délibéroit long-tems, & ne s'arrêtoit point aux premieres idées.

Il ne perdoit point d'amis : jamais de goût, ni d'attachement outré.

Dans tous les accidens de la vie, il ſe ſuffiſoit à lui-même : l'eſprit toujours ſerein.

Il prévoyoit de loin ce qui pouvoit arriver, & mettoit ordre aux plus légeres ſemences de trouble, ſans faire d'éclat.

Il réprimoit les acclamations & toute baſſe flatterie.

Il veilloit ſans ceſſe à la conſervation de ce qui eſt néceſſaire à l'Etat. Il ſe ménageoit ſur la dépenſe des fêtes publiques, & ne trouvoit nullement mauvais que l'on murmurât de cette rigoureuſe économie.

Il ſe conduiſoit à l'égard des dieux ſans ſuperſtition ; & quant aux hommes, point de manieres careſſantes, ni ne flatterie, ni d'affectation de ſaluer tout le monde. Il étoit modéré en tout. Contenance ferme ; rien d'indécent, ni de ſingulier.

Il uſoit ſans faſte & ſans façon des commodités qu'une grande fortune offre toujours abondamment, & d'un air à faire connoître qu'il s'en ſervoit uniquement parce qu'elles ſe préſentoient, & qu'il ne regrettoit pas celles qui pouvoient lui manquer.

Il ne fit jamais dire de ſoi qu'il s'amuſât à faire le bel eſprit, à bouffonner, à mener une vie oiſive. On diſoit au contraire qu'il étoit homme mûr, conſommé, inacceſſible

à la flatterie, maître de soi, fait pour commander aux autres.

Il honoroit les vrais philisophes, sans rien reprocher à ceux qui ne l'étoient qu'en apparence. On ne lui en imposoit pas facilement (1).

Sa conversation étoit aisée, agréable; on ne s'en lassoit point.

Il prenoit soin de sa personne avec mesure, & non en homme attaché à la vie, ou qui cherchât à plaire; &, sans se négliger, il bornoit son attention à l'objet de la santé, pour n'avoir recours à la médecine ou à la chirurgie que le moins qu'il fût possible (2).

Il reconnoissoit sans jalousie la supériorité des talens des autres, soit en éloquence ou science des loix, soit en philosophie morale, ou en tout autre genre. Il contribuoit même à les faire renommer comme

(1) *On ne lui en imposoit pas facilement.* Je trouve cette addition dans le manuscrit 1950 du Vatican, fol. 343, l. 6.

(2) Il y a ici quelques variantes dans *Suidas*, au mot προσοχή.

excellens, chacun dans ſa partie (1).

Il imitoit en tout la vie de nos peres, mais ſans l'affecter.

Il n'aimoit point à changer continuellement de place & d'objet : il n'étoit jamais las de s'arrêter en un même lieu & ſur une même affaire. Après ſes violens accès de mal de tête, il revenoit frais & diſpos à ſon travail ordinaire.

Il avoit très-peu de ſecrets, & ſeulement pour le bien de la ſociété.

Dans les ſpectacles à donner, dans les ouvrages publics, dans ſes largeſſes au peuple, & autres cas ſemblables, il étoit ſage & meſuré, comme ayant en vue de faire tout ce qui convenoit, & non de s'attirer des applaudiſſemens.

Il ne ſe baignoit jamais à des heures extraordinaires. Point de paſſion pour les bâtimens. Rien de recherché dans les mets de ſa table, dans la qualité & la couleur de ſes habits, dans le choix des beaux eſ-

(1) Alluſion à l'empereur Adrien, fort envieux des gens de lettres (*voir ſon hiſtoire*).

claves. A *Lorium* (1) une robe achetée au village voisin, & ordinairement de l'étoffe qu'on fait à *Lanuvium*. Jamais de manteau, sinon pour aller à *Tusculum*, & même il en faisoit des excuses.

En général, point de manieres (2) dures, indécentes, ni d'une fougue à se faire appliquer ce mot, *il en suera*. Il faisoit au contraire toutes choses l'une après l'autre, comme à loisir, sans se troubler, avec ordre, avec vigueur, & en mettant un juste accord dans la suite de ses actions.

Il mérita qu'on lui appliquât ce qu'on a dit de Socrate, qu'il avoit la force de se passer & de jouir, indifféremment, des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni manquer sans tristesse, ni jouir sans excès. Savoir être fort & modéré

(1) J'ai lu *Lorium*, suivant le manuscrit 1950 du Vatican, conforme à la premiere édition de l'année 1558; & j'ai adopté les corrections de Saumaise, Casaubon & autres, excepté celle qui, sans une vraie nécessité, substitue au texte le mot *χιτὼν*, *tunique*.

(2) Au lieu de *τρόπος*, le manuscrit du Vatican porte *τόπος*, *lieu*, ce qui pourroit se lier avec les mots précédens.

dans ces deux cas, c'est le propre d'un homme parfait & supérieur ; & tel fut le caractere qu'il nous fit voir pendant & après la maladie de *Maximus*. (I. 16.) παρὰ τῦ πατρος=Μαξιμου.

V.

De mon cousin (1) *Severus* :

Aimer mes proches (2), la vérité, la justice.

Il me fit connoître quels hommes avoient

(1) Le texte porte ἀδελφῦ, mot qui signifie ordinairement *frere* : & comme il est certain par l'histoire, que Marc-Aurele n'eut aucun véritable frere, mais seulement un frere d'adoption, nommé *Lucius Verus*, plusieurs interpretes ont osé substituer *Verus* à *Severus*. Je me suis tenu à la lettre. Le mot ἀδελφος signifie aussi cousin. Marc-Aurele l'a évidemment employé dans ce sens (V. 31.) ; & ce qu'il dit ici du sage *Severus*, ne peut appartenir à *Verus*, dont les mœurs étoient très-corrompues. Mais le bisaïeul maternel de Marc-Aurele se nommoit *Catilius Severus*, qui fut préfet de Rome & deux fois consul. Il y a toute apparence que le *Severus* dont il parle ici, comme d'un parent chéri qui lui avoit servi de maître & de modele, étoit un cousin-germain de sa mere, petit-fils de Catilius Severus.

(2) Marc-Aurele (V. 31.) dit οἰκείοις pour *proches*, & οἰκέταις pour *domestiques*.

été *Thraseas* (1), *Helvidius*, *Caton*; *Dion*, *Brutus*.

Il me fit prendre l'idée de gouverner par des loix générales, ayant égard à l'égalité naturelle, laissant à tous mes sujets la liberté de me parler, & sur-tout en respectant la libre disposition que chacun doit avoir de soi & de ses biens (2).

(1) *Thraseas Petus* étoit la vertu même, suivant Tacite, XVI. 21.

Epictete dans Arrien, rapporte ce dialogue entre Vespasien & Helvidius Priscus : « Vespasien, dit-il, » ayant défendu à *Helvidius* d'aller au sénat, Helvidius » répondit : *Il est en votre pouvoir de m'ôter ma place de sé-* » *nateur.* Hé bien soit, allez-y, mais n'y dites mot. *Ne* » *me demandez pas mon avis, & je me tairai.* Mais il faut » que je vous le demande. *Et moi il faut que je dise ce* » *qui me paroîtra juste & raisonnable.* Si vous le dites, je » vous ferai mourir. *Quand vous ai-je dit que j'étois im-* » *mortel ? Vous ferez ce qui est en vous, & je ferai ce qui* » *est en moi*, &c. (ARRIEN, I. 2.) ».

(2) J'avoue que dans cette explication j'ai eu autant d'égard à l'histoire qu'à la force des mots. Marc-Aurele abrogea beaucoup de loix nouvelles, pour faire surtout régner l'ordre naturel. Il permit les plaintes contre lui-même, laissa ses sujets libres de leurs personnes, & respecta leurs propriétés, au point que pour faire, pendant cinq années, contre les Marcomans, une guerre juste, au lieu d'exiger de nouveaux impôts, il fit ven-

Il m'exhortoit à ne m'inquiéter de rien; à rester constamment attaché au culte de la philosophie, à faire le bien, être libéral, ne jamais perdre l'espérance, ne point douter de l'affection de mes amis. S'il étoit mécontent de quelqu'un des siens, il ne le cachoit point; il ne leur donnoit pas la peine de deviner ce qui lui étoit agréable ou désagréable; son ame ne leur étoit jamais voilée (I. 14.) παρὰ τοῦ ἀδελφοῦ = εἶναι.

V I.

De mon gouverneur (1) :

Ne jamais prendre parti, dans les courses

dre pendant deux mois, à l'encan, ses plus riches meubles, vases précieux, statues, tableaux, jusqu'aux parures de sa femme. Il économisa si bien cette somme, qu'il lui en resta de quoi racheter son nécessaire, & même de quoi faire des largesses. *Capitol. Aur. Victor. Eutrop.* Voir plus bas, le chap. XXVII. 26, où Marc-Aurele se regarde comme le concitoyen de ses sujets.

(1) Capitolin dit que Marc-Aurele déjà César, pleura beaucoup à la mort de son gouverneur, & que les courtisans en ayant raillé en présence de Tite-Antonin, cet empereur leur dit : *Hé ! souffrez qu'il soit homme ; car la philosophie ni l'empire n'ôtent pas les sentimens naturels.* (*Permitte illi ut homo sit, neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus*).

du cirque, pour les uniformes verds ou pour les bleus, ni, dans les combats de gladiateurs, pour les grands ou les petits boucliers (1).

Être patient dans les travaux; me contenter de peu; ſavoir me ſervir moi-même.

Ne point me charger de trop d'affaires.

Me défier des délateurs. (I. 5.) παρὰ τοῦ τροφέως.

VII.

De Diognetus :

Point de vaine curioſité; ne rien croire de ce que les charlatans & les impoſteurs racontent ſur les enchantemens, les conjurations des mauvais génies, & autres preſtiges. Ne point nourrir des cailles *augurales* (2), ne point m'entêter de ces folies.

Souffrir qu'on parle de moi en toute liberté.

Reſter intimément uni à la philoſophie.

(1) L'empereur *Vitellius* étoit ſi paſſionné pour la troupe bleue, qu'il fit mourir pluſieurs perſonnes qui en avoient parlé avec mépris. *Caligula* tenoit pour la troupe verte.

(2) Pour tirer des augures de leurs combats.

Ce fut lui qui me donna pour maîtres, premiérement *Bacchius*, ensuite *Tandasis* & *Marcien*. Il m'apprit, dans mon enfance, à composer des dialogues. Il me mit dans le goût d'avoir un petit lit couvert d'une simple peau (1), & me fit suivre tous les autres usages de l'éducation grecque. (I. 6.)

παρά Διογνήτου = ὀχόμενα.

VIII.

De Rusticus :

Me bien mettre dans l'esprit que j'ai besoin de redresser mes mœurs, & de les cultiver.

Ne pas quitter le droit chemin pour vouloir imiter les sophistes.

Ne point écrire sur les sciences abstraites.

Ne point m'amuser à déclamer des harangues faites à plaisir.

N'avoir pas la vanité de faire des exercices publics, ou des largesses extraordinaires.

Laisser là l'étude de la rhétorique, de la poétique, du beau style.

(1) Suétone dit qu'Auguste avoit un petit lit d'étude : *Lectulum in quo locubrare solebat.*

N'être jamais chez moi en robe de cérémonie. Eviter tout autre faste.

Ecrire mes lettres en ftyle fimple, comme celle qu'il écrivit, de Sinueffe, à ma mere.

Pardonner les injures & les fautes au premier figne de repentir (1).

Lire avec attention, fans me contenter d'entendre à peu près.

Ne pas croire légérement les grands parleurs.

Ce fut lui qui le premier me procura les difcours mémorables d'Epictete, qu'il fit venir de fa maifon (2). (I. 7.) παρὰ Ρουστικου = μετέδωκε.

I X.

D'Apollonius :

Être libre & ferme, fans irréfolution (3),

(1) Suidas, au mot εὐανάκλητως, au lieu d'εὐδιαλεκτως, a lu, εὐαναδιδάκτως. Xyl. & Gatak. lifent εὐδιαλλάκτως, & j'ai lu de même.

(2) Ce recueil d'*Epictete* eft celui d'*Arrien*, qui, dans fa préface, le défigne par le même mot dont Marc-Aurele fe fert ici : ὑπομνὴματα. Suidas dit que la vie d'Epictete fe prolongea jufqu'à Marc-Antonin : διάτείνας μεχρὶ Μάρκου Ἀντονίνου.

(3) Au lieu de ἀναμφιβόλος, le manufcrit du Vatican porte ἀναμφιλόγος.

ſans regarder un ſeul moment autre choſe que la droite raiſon. Être toujours le même dans les douleurs aiguës, la perte des enfans, les longues maladies.

Il fut pour moi un exemple vivant que le même homme peut être très-vif, & cependant être modéré au point de n'avoir jamais eu d'humeur en donnant ſes leçons, & d'avoir regardé toute ſa ſcience, & le talent qu'il avoit de la communiquer, comme le plus mince ornement de ſon être.

J'appris de lui comment il faut recevoir les ſervices que nos amis paroiſſent nous rendre : n'en être ni accablé, ni ingrat. (I. 8.) παρὰ Απολλωνίου=παραπέμποντα.

X.

De Xeſtus :

Humanité ; exemple de gouvernement paternel dans ſon domeſtique.

Attention à vivre conformément à la nature d'*un homme*.

Gravité ſans affectation.

Recherche continuelle de tout ce qui pouvoit plaire à ſes amis.

Patience à ſupporter les ſots & les diſcours vagues.

Se plier à tous les caracteres, au point de rendre ſa converſation plus agréable que celle des flatteurs mêmes, & en même tems s'attirer la plus grande vénération.

Habileté à trouver & à diſpoſer avec méthode, les préceptes néceſſaires pour bien vivre.

Jamais la moindre apparence de colere ni d'autre paſſion.

Ame imperturbable, & cependant remplie des plus doux ſentimens pour les autres.

Louant ſans battre les mains; ſavant ſans oſtentation. (I. 9.) παρὰ Ξεστου=ἀνεπιφάντως.

X I.

D'Alexandre le grammairien :

Ne prendre perſonne avec rudeſſe, & ne pas faire de reproches à ceux à qui il échappe un mot hors d'uſage, ou irrégu-

lier, ou un mauvais accent; mais ſous prétexte de répondre ou de confirmer ce qui vient d'être dit, ou ſimplement d'adopter la même idée, placer adroitement le mot convenable, comme ſi on n'avoit penſé qu'au ſujet, & non à l'expreſſion, ou bien prendre un autre détour également fin & couvert, pour faire ſentir la faute. (I. 10.) παρὰ Αλεξάνδρου = παρυπομνήσεως.

XII.

De Fronton :

Conſidérer combien il régneroit d'envie, de duplicité, d'hypocriſie, dans la cour d'un prince tyran ; & qu'en général ceux que nous appellons patriciens, ſont plus éloignés que les autres hommes, de rien aimer. (I. 11.) παρὰ Φροντῶνος = εἰσι.

XIII.

D'Alexandre le Platonicien :

Ne pas dire ou écrire ſouvent, ni ſans néceſſité, à qui que ce ſoit : je n'ai pas le tems. Ce ſeroit ſe refuſer, ſous prétexte d'affaires, aux devoirs aſſidus qui naiſſent de

de nos rapports avec la ſociété. (I. 12.) παρὰ Ἀλεξάνδρου=πράγματα.

X I V.

De Catulus :

Ne point mépriſer les plaintes d'un ami, fuſſent-elles injuſtes ; les examiner & lui remettre ſon eſprit dans ſon aſſiette.

Suivre l'exemple de Domitius & d'Athenodotus, qui faiſoient les plus grands éloges de leurs précepteurs.

Aimer ſes enfans d'une vraie & ſolide affection. (I. 13.) παρὰ Κατλούλου=ἀγαπητικόν.

X V.

Exhortation de Maximus :

Se rendre maître de ſoi ; ne ſe laiſſer agiter par rien.

S'armer de courage dans les maladies, dans tous les autres accidens.

Avoir des mœurs réglées, douces & graves.

Expédier toutes les affaires ſans ſe plaindre d'en trop avoir.

Il faut qu'un prince donne lieu de croire

que tout ce qu'il dit il le penſe, & que tout ce qu'il fait eſt à bonne intention; qu'il ne ſoit ſurpris ni étonné de rien, ni précipité, ni lent, ni irréſolu; qu'on ne voie ſur ſon viſage ni abattement ni affectation de ſérénité, ni air de colere ou de défiance. Que toujours porté à faire du bien & à pardonner, & toujours vrai, ces vertus paroiſſent être nées avec lui, & non le fruit d'une étude qui ait redreſſé la nature. Que jamais perſonne ne ſe croie mépriſé de lui, ni ne puiſſe ſe croire plus homme de bien. Que cependant il ſache répandre à propos un ſel agréable dans ſa converſation. (I. 15.)
παράκλησις = ἐυχαριντίζεσθαι.

X V I.

J'ai l'obligation à mon biſaïeul *maternel* de n'être point allé aux écoles publiques, d'avoir eu dans la maiſon ces excellens maîtres, & d'avoir appris que, pour de tels objets, il ne faut rien épargner. (I. 4.)
παρὰ προπάπου = ἀναλίσκειν.

CHAPITRE II.

Bienfaits que j'ai reçus des dieux.

JE *leur rends grace*] d'avoir eu de bons aïeux, un bon pere, une bonne mere, une bonne sœur, de bons précepteurs, de bons domestiques, de bons parens, de bons amis, presque tout ce qu'on peut desirer de bon; & de n'avoir manqué à aucun d'eux, quoique je me sois trouvé dans des dispositions à m'échapper, si l'occasion s'en fût présentée: mais la bonté des dieux a éloigné de moi les circonstances qui m'auroient fait tomber dans cette faute.

De n'avoir pas été élevé plus long-tems auprès de la concubine de mon aïeul; d'avoir conservé mon innocence dans la fleur de l'âge; de n'avoir point usé de mon sexe prématurément, & d'avoir même différé.

D'avoir été sous la puissance d'un prince tel que mon pere, qui a eu soin de me dé-

tacher de tout faste, en me faisant sentir qu'on peut vivre dans un palais, & cependant se passer de gardes, de riches habits, de torches, de statues & de tout luxe semblable ; que même on peut se réduire à une vie fort approchante de celle d'un particulier, sans pour cela montrer ni bassesse, ni lâcheté dans les occasions qui exigent de la majesté en la personne d'un empereur.

Qu'on m'ait donné *par adoption* un frere dont les mœurs sont pour moi un motif de veiller plus particuliérement sur les miennes, mais qui en même tems ne laisse pas de m'être agréable par sa déférence & son attachement ; & d'avoir des enfans qui ne sont pas tout à fait dépourvus de talens naturels (1), ni contrefaits.

(1) Remarquez ce mince éloge que fait Marc-Aurele de son fils Commode. Xiphilin, abbréviateur de Dion, dit : *Commode n'avoit point du tout de finesse ni de malice.... Il n'avoit que dix-neuf ans lorsque son pere mourut, & qu'en mourant il lui laissa des curateurs choisis parmi les plus considérables du sénat*, &c.

Ce trait d'histoire justifie Marc-Aurele des reproches

De n'avoir pas fait de plus grands progrès dans la rhétorique, la poésie, ou d'autres arts, dont l'attrait eut pû me captiver, si je me fusse apperçu que j'y devenois habile.

D'avoir donné de bonne heure à ceux qui avoient eu soin de mon éducation, les places qu'ils paroissoient desirer, & de n'avoir pas différé, en me flattant que, comme ils étoient jeunes, je pourrois toujours les leur donner.

De m'avoir fait connoître Apollonius, Rusticus, Maximus.

De m'avoir fait concevoir très-clairement & plusieurs fois, quelle est la vie conforme à la nature. Il ne tient donc pas aux dieux, à leurs faveurs, à leur résistance, à leurs inspirations, que dès à présent je ne vive conformément à ma nature; ou si je differe, c'est ma faute; c'est que je néglige les avertissemens, ou plutôt les préceptes des dieux.

qu'on lui fait d'avoir laissé l'empire à Commode. Ce fils y avoit droit par sa naissance.



Que mon corps réſiſte ſi long-tems à la ſorte de vie que je mene.

Que je n'aie pas touché à Bénédicte ni à Théodote, & que même dans la ſuite, ayant donné dans les paſſions de l'amour, je m'en ſois guéri.

Qu'ayant ſouvent été fâché contre Ruſticus, je ne me ſois pas permis d'autres choſes dont je me ſerois repenti.

Que ma mere devant mourir jeune, j'aie du moins paſſé auprès d'elle les dernieres années de ſa vie.

Que lorſque j'ai voulu aſſiſter une perſonne pauvre, ou qui avoit beſoin de quelque ſecours, on ne m'ait jamais répondu que je n'avois pas de fonds pour le faire, & qu'à mon tour, je ne ſois pas tombé dans le cas d'avoir beſoin du ſecours d'autrui.

D'avoir une femme ſi complaiſante, ſi affectionnée à ſes enfans, ſi amie de la ſimplicité (1).

(1) Le ſage Marc-Aurele remercioit le ciel d'avoir donné au moins trois bonnes qualités à ſa femme. *Cùm tamen impudititiæ famâ graviter laboraſſet, quæ Antoninus vel neſcivit vel diſſimulavit.* CAPITOL.

D'avoir trouvé tant de bons ſujets pour donner la premiere éducation à mes enfans.

De m'avoir indiqué en ſonge différens remedes, ſur-tout pour mes crachemens de ſang & mes étourdiſſemens, comme il m'eſt arrivé à Gaëte & à Chreſe.

Qu'étant né avec une grande paſſion pour la philoſophie, je ne ſois pas tombé entre les mains de quelque ſophiſte, & que je n'aie pas perdu mon tems à lire toutes ſortes d'auteurs, ni à étudier la logique ou la phyſique.

Tous ces heureux événemens ne peuvent être arrivés que par la faveur ſpéciale des dieux, & par la fortune, *c'eſt-à-dire, par une ſuite des diſpoſitions de la Providence* (1).

Ceci a été écrit dans le pays des Quades, ſur la riviere de Gran (*en Hongrie*).

Et c'eſt le premier recueil de mes penſées. (I. 17.) παρὰ τῶν θεῶν = Γρανύᾳ. ά (2).

(1) Voir II. 3. du texte.

(2) Cette lettre numérale *alpha*, qui ſe trouve dans

CHAPITRE III.

Sur l'Être ſuprême, & les dieux créés.

I.

C'EST de ſon propre mouvement que la nature de l'univers s'eſt portée à faire le monde. Par conſéquent, tout ce qui s'y paſſe maintenant, eſt une ſuite néceſſaire de ſes premieres volontés, ſans quoi il faudroit dire que l'*Etre ſuprême* y auroit mis, ſans réflexion & au haſard, les créatures même du premier ordre, quoiqu'il montre pour elles une inclination particuliere. Cette penſée te rendra plus tranquille que tu ne l'es ſur bien des choſes, ſi tu te la rappelles. (VII. 75.) ἡ τῦ ὅλου = μνημονευόμενον.

Toutes choſes ſont liées entre elles par un enchaînement ſacré, & il n'y en a peut-être aucune qui ſoit étrangere à l'autre : car

le texte grec publié par Xylander, indique une premiere partie des penſées de Marc-Aurele, ou ſes premieres tablettes de poches.

tous les êtres ont été combinés pour former un enſemble d'où dépend la beauté de l'univers. Il n'y a qu'un ſeul monde qui comprend tout ; *un ſeul Dieu qui eſt partout ;* une ſeule matiere élémentaire, une ſeule loi qui eſt la raiſon commune à tous les êtres intelligens, & une ſeule vérité, comme auſſi un ſeul état de perfection pour les choſes de même genre, & pour les êtres qui participent à la même raiſon. (VII. 9.) πάντα = ζώων.

Ne te borne pas à reſpirer en commun l'air qui nous environne, mais commence auſſi à ne plus avoir d'autres penſées que celles que nous inſpire l'intelligence qui nous porte dans ſon ſein. Car cette ſouveraine intelligence répandue par-tout (1), & qui ſe communique à tout homme qui ſait l'attirer, eſt pour lui ce que l'air ne ceſſe d'être pour tout ce qui a la faculté de reſpirer. (VIII. 54.) μηκέτι = δυναμένῳ.

Celui qui vient de dépoſer dans le ſein

(1) Au lieu de κέχυται, le manuſcrit du roi, fol. 178 v. porte πέφυκε. J'ai ſuivi la leçon ordinaire.

d'une mere le germe d'un embryon, s'en va; mais une autre cause lui succédant, travaille, & acheve le corps de l'enfant. Quelle merveilleuse production d'une si vile matiere! Cette même cause fournit encore à l'enfant & lui porte dans les visceres un aliment convenable: puis une autre cause reprenant ce qui reste à faire, produit en lui le sentiment & l'instinct, en un mot, la vie, la force & toutes les autres facultés. Qu'elles sont admirables ces facultés & en grand nombre! Quoique toutes ces choses soient fort cachées, il faut les contempler & y reconnoître la main d'une puissance qui agit en secret, comme nous reconnoissons une force qui attire en bas les corps pesans, ou qui porte en haut les corps légers. Ces sortes d'opérations ne se voient point avec les yeux du corps; mais elles n'en sont pas moins évidentes. (X. 26.)
σπέρμα = ἐναργῶς.

Si l'intelligence nous est commune à tous, la raison qui nous constitue des êtres raisonnables, nous est également commune;

& s'il en eſt ainſi, une même raiſon nous preſcrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'eſt donc une loi commune qui nous gouverne; nous ſommes donc des citoyens qui vivons enſemble ſous la même police, & il ſuit de là que le monde entier reſſemble à une grande cité. Hé! en effet, de quelle autre police pourroit-on dire que l'eſpece humaine dépend, ſinon de celle de la cité entiere? Mais eſt-ce de là, eſt-ce de notre commune cité, que nous ſont venues l'intelligence, la raiſon, la loi? Car enfin ce que j'ai de terreſtre m'eſt venu d'une certaine terre; ce que j'ai d'humide m'eſt venu d'un autre élément; & il en eſt de même des parties d'air & de feu qui ſont en moi: elles me ſont venues de ſources qui leur ſont particulieres, puiſque rien ne ſe fait de rien, ni ne retourne à rien; il faut donc auſſi que mon intelligence me ſoit venue de quelqu'autre principe (*qui ne ſoit ni terre, ni eau, ni air, ni feu*). (IV. 4.)
εἰ τὸ = ποθέν.

Pourquoi des ames groſſieres & igno-

rantes communiquent-elles leur trouble à une ame cultivée & instruite? C'est celle qui a une fois connu l'origine des êtres, & leur fin; & cette raison divine, qui pénétrant tout ce qui existe, fait passer l'univers, dans le cours des siecles, par les différentes révolutions dont elle avoit réglé l'ordre & la suite. (V. 32.) διὰ τί = τὸ πᾶν.

II.

Il n'y a rien qui n'ait été fait à quelque dessein; par exemple, le cheval, la vigne. Qu'y a-t-il là de surprenant? LE SOLEIL lui-même te dit: j'ai été créé (1) pour faire un tel ouvrage, ET TOUS LES AUTRES DIEUX t'en disent autant. Mais toi, pourquoi as-tu été fait? Est-ce pour te divertir? Vois toi-même s'il y a du bon sens à le dire. (VIII. 19.) ἕκαστον = ἔννοια.

A ceux qui te demandent où tu vois des dieux, & ce qui te prouve qu'il y en a, pour les honorer autant que tu le fais,

(1) *Créé*, dans le sens de Platon, de Timée de Locres, de Cicéron, &c.

réponds premiérement qu'ils ſont viſibles. Dis-leur enſuite : je n'ai jamais vu mon ame, & cependant je la reſpecte. Il en eſt de même de ces génies divins : comme j'éprouve continuellement leur pouvoir, je ne doute pas qu'il n'y ait des dieux, & je les révere. (XII. 28.) πρὸς τοὺς = αἰδοῦμαι.

NOTES.

[Quoique Marc-Aurele, en traitant bien des ſortes de matieres, remonte ſouvent à la divinité, je n'ai pu tirer de ſon ouvrage qu'un petit nombre d'articles dont l'exiſtence de l'Être ſuprême faſſe l'objet principal. C'eſt pourquoi le chapitre qu'on vient de lire ſe trouve fort court. Mais il touche à un ſujet ſublime, plein d'obſcurité, célebre par toutes les ſectes qu'il a fait naître, & qui ſe repréſente à preſque toutes les pages de Marc-Aurele.

J'ai dû en éclaircir une fois les difficultés, autant du moins qu'il eſt en mon pouvoir de le faire. Je ſens qu'une foule d'idées

s'offre devant moi. Mais je ne vais dire que ce qui me paroît être de la derniere clarté en raiſonnement, ou bien des faits. Je laiſſe tout le reſte à l'écart. On me ſaura peut-être gré de ce choix, & ſur-tout de ma briéveté en un ſujet ſi vaſte.

Marc-Aurele raiſonne aſſez ſouvent dans le ſyſtême des atomes, du haſard, de l'athéiſme (1). C'eſt que dans toutes les ſuppoſitions, il veut que l'on ſoit homme de bien, puiſqu'en aucun cas, dit-il, on ne peut nier que nous n'ayons pour guide & pour loi notre eſprit & notre raiſon, & qu'un homme ne peut vivre tranquille & content, s'il ne regle ſa vie conformément à ſa nature, c'eſt-à-dire, conformément à ſa ſtructure propre, dont la piece principale eſt ce même eſprit & cette même raiſon, qu'il ne peut contrarier ſans remords (2).

Mais Marc-Aurele croyoit, ainſi que la plupart des philoſophes, un ſeul Dieu ſu-

(1) II. 11. IV. 3. VI. 10. 24. VIII. 17. IX. 28. 39. X. 6. XI. 18. XII. 14. 24.

(2) V. 16. VI. 16. 40. VII. 55. VIII. 12.

prême. S. Augustin a rendu cette justice à Socrate & à ses disciples (1).

Platon & Marc-Aurele (2) n'avoient vu dans le monde sensible, que de la matiere & du mouvement. Ils avoient reconnu que la matiere n'a par elle-même aucune activité pour se transporter en masse d'un lieu à un autre, puisqu'au contraire elle résiste, de sa nature, au mouvement, à proportion de sa masse. Si le mouvement étoit essentiel à la matiere, plus il y auroit de masse dans un corps, plus il y auroit de forces vives réunies. Ils conclurent de là qu'il y avoit dans le monde un principe des mouvemens qu'on y voit; principe unique, universel (puisque tous les mouvemens sont de même nature, l'un ne différant de l'autre que par la direction & la force) & principe tout autre que la matiere qu'il met en action.

De plus, ils s'apperçurent que tous ces mouvemens n'étoient pas confus; que, par exemple, dans le corps humain & dans les

(1) De la cité de Dieu, VIII. 3. 4. 6.

(2) *Plato in Phæd. de legibus, lib. 10. Seneca, epist. 65.*

corps céleſtes, il y avoit, parmi les mouvemens qui animent ces machines, différentes directions arrêtées, divers degrés de force, un ordre conſtant & des combinaiſons aſſorties aux beaux effets qui en réſultent; ce qui leur fit connoître, avec une parfaite évidence, que ce principe, quel qu'il fût, ſans lequel le monde n'exiſteroit pas tel qu'on le voit, n'étoit nullement un principe aveugle; qu'il étoit doué d'intelligence, de raiſon, de volonté, libre & puiſſant au plus haut degré, &c.

Mais quelle eſt, en elle-même, la ſubſtance du principe univerſel & inviſible, auquel ces attributs appartiennent?

Hélas! en donnant à l'homme une extrême curioſité de tout ſavoir, l'Auteur de la Nature ne lui accorda que la faculté de connoître en partie les propriétés des cauſes, & leurs différences: ce qui nous réduit à dire plutôt ce que chacune d'elles n'eſt pas, que ce qu'elle eſt.

En quoi conſiſte la matiere? Quelle eſt l'eſſence de notre ame? Quelles ſont les loix

loix de ſon union avec le corps ? Qu'eſt-ce que c'eſt que l'ame des bêtes, &c. &c. &c ? Nous l'ignorons entiérement, quoique nous connoiſſions avec certitude, par la différence des effets que nous voyons, l'exiſtence & la diverſité des cauſes qui les produiſent.

Il eſt bien étrange que de tant de légiſlateurs qu'il y a eu juſqu'à préſent dans le monde, pas un ſeul n'ait fait, pour le repos & le bonheur des ſociétés humaines, la plus utile de toutes les loix ! C'eût été d'ordonner aux hommes, ſous les peines les plus ſéveres, qu'ils euſſent à contenir dans de juſtes bornes leur curioſité naturelle, & leur défendre abſolument de parler & d'écrire ſur des choſes qui paſſent la portée de l'eſprit humain.

Que de livres ſupprimés par là, ou réduits à bien peu de pages ! Que de diſſentions prévenues ! Que de ſang humain épargné !

Marc-Aurele fut bien plus retenu que ne l'avoient été avant lui tous les philoſophes,

à parler de la nature de l'Être ſuprême.

La plupart des Stoïciens avoient dit que la cauſe premiere étoit, ou un feu, ou une ſorte de feu univerſel (1), dont le ſiege principal étoit au plus haut des airs. Jamais Marc-Aurele n'adopta cette ſuppoſition. Il dit même le contraire. IV. 4.

Il penſoit comme les Platoniciens.

Il a ſeulement employé une grande diverſité d'expreſſions & d'analogies pour déſigner cette premiere cauſe, dont il n'a fait qu'indiquer la nature par ſes propriétés & ſes effets, ſans avoir eu la témérité de vouloir la définir.

D'abord il l'appelle ſimplement *cauſe* (*ætia*), c'eſt-à-dire, cauſe par excellence. Il l'appelle encore *cauſe divine*, ou *cauſe premiere*, ou *être ſuprême* (hegemonicon) (2).

Et pour écarter toute idée de matérialiſme, il déſigne très-ſouvent cette cauſe premiere par les mots de *raiſon*, d'*eſprit*;

(1) Voir S. Auguſtin, *de la cité de Dieu*, liv. 8, ch. 5.

(2) IX. 6. VIII. 27. IX. 1. VII. 75. VI. 36. IX. 22. 26.

d'*intelligence* (logos, noos, dianoia). *La raison*, dit-il, *qui gouverne la substance de l'univers . . . La raison qui pénetre & administre toutes choses. . . . L'esprit qui a tout disposé dans le monde* (1). . . . *L'esprit & la raison font tout ce qu'ils veulent. . . . L'intelligence de l'univers*, &c. (2).

Par le mot de *nature* Marc-Aurele entendoit la providence de l'Être suprême

(1) Il semble que la plupart des anciens concevoient l'esprit en général comme un principe de mouvement, & que par cette raison ils avoient supposé, avec Timée & Platon, un esprit créé moteur de la machine du monde, & un autre dans chaque astre. D'autres même concevoient Dieu comme l'ame du monde (ainsi que Marc-Aurele s'exprime, IV. 40.); & Cudworth avoue que cette expression est susceptible d'un bon sens. *Eos qui mundum dicunt esse animatum, si latiori sensu hæc vox accipiatur, hoc unum significare non omnia quæ nos cingunt vitæ esse inania, sed naturam esse quandam æternam, viventem, sentientem & sapientem, à quâ hæc rerum universitas & condita primùm sit & perpetuò gubernetur. Quòd si velint unicè qui mundi animam inculcare nobis non desinunt, quotquot Deo ac religioni consultum cupiunt, in eorum sententiam concedere debent.* (SYST. INTEL. cap. V. sect. 3, §. 65, pag. 1126).

(2) VI. 1. 5. V. 32. IV. 46. V. 30. X. 33. IX. 28.

qui a fait la nature & qui gouverne (1); ou bien par ce même mot & par celui de *monde* il vouloit exprimer la fécondité des productions naturelles, leurs changemens, leurs viciſſitudes, leur ordre, ſuivant les diſpoſitions primitives de leur auteur.

Tous les ſavans ſont d'accord que le nom de *Jupiter* eſt une épithete qui ſignifie *pere ſecourable*, ou *pere bienfaiſant*; épithete que les poëtes donnerent à ce fils de Saturne, dont Varron avoit dit que l'on montroit encore le tombeau dans l'iſle de Crete; mais les philoſophes n'entendoient, par cette épithete, que le Dieu ſuprême; c'eſt dans ce ſens que Marc-Aurele l'a employé, quoique rarement (2).

Il a bien plus ſouvent employé le ſeul mot *Dieu*, ou cette périphraſe: *celui qui gouverne le monde* (3).

(1) II. 11. VII. 75. XI. 10. IX. 35. VII. 25. IV. 23. XII. 1. VI. 36. IX. 22.

(2) IV. 23. V. 8. XI. 8.

(3) XII. 23. VIII. 34. 56. XII. 2. 11. V. 34. VI. 10. 42. X. 25.

Enfin Marc-Aurele ſe repréſentoit le grand tout compoſé de Dieu & de ſes ouvrages, ſous les images familieres du corps humain dans lequel l'ame commande, ou d'une grande cité gouvernée par un ſouverain. Ce ſont des comparaiſons néceſſairement défectueuſes, mais qui forment un tableau en grand & fort ſenſible (1).

En un mot, Marc-Aurele s'énonce ſi ſouvent & ſi poſitivement ſur la ſpiritualité du premier principe, qu'il y auroit une extrême injuſtice à le ſoupçonner d'une autre façon de penſer, comme l'ont fait certains ſavans qui ne l'avoient pas lu ou médité tout entier.

Il croyoit du fond du cœur la providence d'un Dieu ſuprême & de ſes miniſtres, dont on parlera bientôt. Il tenoit même à cette croyance autant qu'à ſa propre vie. *Qu'ai-je affaire*, diſoit-il, *de vivre dans un monde ſans providence & ſans dieux* (2) !

(1) IV. 40. X. 1. II. 11. III. 11. IV. 4. 23.
(2) II. 11.

Tels ſont les éclairciſſemens qui m'ont paru néceſſaires pour l'intelligence de toutes les penſées de Marc-Aurele qui ont du rapport à l'Être ſuprême.

Quant au texte particulier de ce chapitre, l'article premier, où il eſt dit que *la nature de l'univers a fait le monde*, ne peut être entendu que de l'auteur de la nature, & d'un ſeul Dieu, dont l'eſprit éclaire notre raiſon, comme le portent les deux articles ſuivans & le dernier.

On lit dans un autre article, *que rien ne peut avoir été fait de rien*. La ſimple philoſophie ne pouvoit pas aller plus loin. Il n'appartenoit qu'à la révélation de nous enſeigner que les ames ont été tirées du néant, ainſi que la matiere. Mais les raiſonnemens de Marc-Aurele n'en ſubſiſtent pas moins. Notre raiſon eſt certainement venue d'une cauſe intelligente, ſoit par émanation, ſoit par voie d'exiſtence nouvelle. Cette preuve de la divinité eſt très-lumineuſe. Marc-Aurele la tenoit de So-

crate dans Xenophon, livre I (1).

De toutes les autres preuves que fournit en abondance le ſpectacle de la nature, Marc-Aurele n'a cité que la merveilleuſe formation du fétus humain. On pourra être bien aiſe de voir encore deux autres raiſonnemens de même goût, par leſquels on va terminer cette premiere note.

« Nous ſommes dans l'uſage (diſoit Epic-» tete) de juger par la ſtructure des beaux » ouvrages, qu'ils ſont de la main d'un ou-» vrier, & qu'ils ont été faits avec réflexion. » Quoi donc! chaque ouvrage de l'art » nous prouve l'exiſtence d'un ouvrier, & » tous les objets qui ſont dans la nature, la » ſtructure même des yeux qui les voient, » & la lumiere qui nous les rend viſibles, » ne démontreroit pas l'exiſtence de leur » auteur!.... Qu'on nous explique qui a » fait tout cela, & comment il eſt poſſible

(1) Les partiſans du *ſyſtême de la nature* demeurent ſans réponſe à cet argument ſi ſimple : *une cauſe aveugle & ſans intelligence ne peut avoir produit un être intelligent.*

» que des choses si admirables, où il éclate » un si grand art, se soient faites sans des- » sein & d'elles-mêmes ». (Liv. I, chap. VI, vers la fin du texte grec d'Arrien).

Socrate avoit dit aussi, au rapport de Xenophon :

« Ce souverain Dieu qui a bâti l'univers » & qui soutient ce grand ouvrage, dont » toutes les parties sont accomplies en » bonté & en beauté, lui qui fait qu'elles » ne vieillissent point avec le tems & qu'el- » les se conservent toujours dans une im- » mortelle vigueur, qui fait encore qu'elles » lui obéissent inviolablement & avec une » promptitude qui surpasse notre imagina- » tion, celui-là, dis-je, est visible par tant » de merveilles dont il est l'auteur ; mais » que nos yeux pénetrent jusqu'à son trône » pour le contempler dans ses grandes oc- » cupations, c'est de cette façon qu'il est » toujours visible ». (Xenophon, traduit par Charpentier, liv. IV.

Sur les dieux créés.

Ces dieux, ſuivant Marc-Aurele, étoient le ſoleil, la lune, les autres aſtres, ou plutôt les génies qui y préſidoient, & que l'auteur de la nature avoit chargés de remplir diverſes fonctions.

Tous les philoſophes, avant & après Marc-Aurele, ont parlé avec mépris des dieux des poëtes : dieux moins puiſſans que vicieux, adoptés par l'imbécille vulgaire. Perſonne n'ignore ce que Cicéron en a dit dans ſes deux premiers livres de la nature des dieux, & ce que tous les autres ſavans païens en avoient penſé.

On peut faire ſur ce ſujet trois queſtions : Sur quoi étoit fondée l'opinion de ces génies appellés *dieux*, qui, ſelon les anciens, conduiſoient les aſtres & veilloient ſur les hommes ?

Pourquoi Marc-Aurele, après les autres philoſophes, donnoit-il à ces créatures le nom de *dieux* ?

Pourquoi enfin Marc-Aurele leur offroit-il des facrifices avec fon peuple, au lieu de l'en détourner ?

Voici mes idées fur la premiere queftion.

L'homme eft l'animal le plus intelligent & le plus induftrieux qu'il y ait fur la terre. Son intelligence fe diftingue fur-tout en ce qu'il a lui feul la faculté de communiquer par la parole fes propres penfées, ce que l'efpece brute n'a pas, dans les claffes même des brutes qui ont les organes propres à parler, à qui on l'apprend, & qui paffent avec nous toute leur vie.

L'induftrie de l'homme eft fupérieure auffi, en ce qu'il invente, & que dans fon efpece une génération ajoute fouvent à l'induftrie de celle qui a précédé ; au lieu que l'induftrie des abeilles (par exemple) eft toujours reftée dans fon état primitif.

Mais fi, en confidérant cette échelle de tous les êtres animés qui peuplent la terre, la mer & les airs, nous remontons de bas en haut depuis l'huître jufqu'à l'homme,

que de degrés d'intelligence! Comparons l'induſtrie, je ne dis pas de l'huître, mais des ſinges même & des caſtors, à ce que l'homme fait, à l'aide de ſa ſeule raiſon & de ſes deux mains; quelle ſupériorité dans l'homme!

Cependant depuis l'homme juſqu'au plus haut degré d'intelligence dont une créature eſt ſuſceptible, il reſte un très-grand vuide à remplir; car l'intelligence humaine, malgré ſa ſupériorité ſur celle des brutes, eſt bornée à nos beſoins, à un très-petit nombre de connoiſſances. Elle ne connoît parfaitement aucune eſſence des choſes. C'eſt ce que l'on a ſuffiſamment expliqué dans la précédente note.

Quoi donc! le principe de toute intelligence, ce principe infiniment puiſſant, n'auroit-il rien fait de mieux que l'intelligence très-bornée de l'homme? Quoi! la terre que nous habitons n'eſt qu'un point dans l'univers; & parmi tous les êtres qui compoſent ſon aſſemblage, l'homme ſeroit, après le créateur, la premiere & la

ſeule eſpece raiſonnable ; & le ſeroit au plus haut degré qu'une créature puiſſe l'être ?

C'eſt ce que les premiers ſages de l'antiquité, ces ſages qui, à meſure qu'ils étoient plus éclairés, ſe ſentoient plus reſſerrés dans un cercle étroit de connoiſſances, ne purent concevoir, ni admettre comme poſſible. Ils conclurent de là qu'il exiſtoit entre l'homme & le créateur un très-grand nombre d'intelligences plus parfaites les unes que les autres, & toutes ſupérieures à celle de l'homme (1).

Une nation privilégiée, que Dieu éclaira d'une révélation expreſſe, donna le nom d'*anges* de divers ordres, à ces intelligences intermédiaires entre Dieu & l'homme. Ce ſont les envoyés & les miniſtres du très-haut. Elle leur donna le nom de dieux (*Elhoim*). Tous les ſavans en conviennent.

Les ſages des autres nations placerent

(1) Je trouve des idées fort approchantes de celles-ci, dans la bibliotheque choiſie de M. Le Clerc, tom. 2, pag. 403, art. de M. Grew.

les intelligences ſupérieures à l'homme, d'abord dans le ſoleil, cet aſtre qui, par les ordres du créateur, diſtribue au monde la lumiere, la chaleur, la fécondité; enſuite dans la lune & les étoiles, qui nous éclairent en l'abſence de l'aſtre principal: ils regarderent ces intelligences comme étant les principes créés & particuliers du mouvement des aſtres, par analogie ſans doute à la cauſe intelligente & particuliere qui dans l'homme tient le premier lieu, & lui fait exécuter des mouvemens volontaires. Ils les regarderent auſſi comme des miniſtres de l'Être ſuprême, qui, ſuivant ſes ordres, gouvernoient toutes les parties de l'univers & veilloient en particulier ſur l'eſpece humaine, la plus excellente de celles de la terre.

Timée de Locres, Platon, Chryſippe, Plutarque (dont le petit-fils nommé Sextus fut un des inſtituteurs de Marc-Aurele) lui avoient tranſmis cette opinion devenue générale (1).

(1) Cicero, *in ſomnio Scipionis*, &c.

Mais pourquoi l'antiquité donna-t-elle à ces intelligences le nom de *dieux*, nom qui, ſuivant nos idées, ne convient qu'au ſeul être néceſſaire & ſeul intelligent par eſſence? C'eſt la ſeconde queſtion.

Les mots ſont de convention. Le ſens de celui-ci a varié. Dans nos ſaintes écritures, le mot *dieu* n'eſt pas borné à déſigner le divin créateur de tout ce qui n'eſt pas lui. Il eſt auſſi employé à déſigner toute autorité ſupérieure.

Dans l'Exode (VIII. I.) le Dieu ſuprême dit à Moïſe: *je vous ai établi le Dieu de Pharaon;* c'eſt-à-dire, je vous ai donné ſur Pharaon une grande autorité.

Dans le pſeaume 81, ce mot eſt appliqué aux juges en même tems qu'au Dieu ſuprême. *Dieu* (eſt-il dit) *s'eſt trouvé dans l'aſſemblée des dieux, & il juge les dieux étant au milieu d'eux; juſqu'à quand jugerez-vous injuſtement? .... J'ai dit: vous êtes des dieux & vous êtes tous enfans du très-haut, mais vous mourrez*, &c.

Parmi les païens, Symplicius me paroît

être celui qui a le mieux éclairci la difficulté, dans ſon commentaire du manuel d'Epictete. Voici comment il s'explique (pag. 367 de la traduction de M. Dacier) :

« Le premier principe étant la cauſe de » tous les autres, les reçoit & les renferme » tous en lui-même par une ſeule union. Il » eſt avant tout, il eſt la cauſe des cauſes, » le principe des principes, le dieu des » dieux..... Si quelqu'un (ajoute-t-il) a » de la peine à appeller du même nom ces » principes particuliers & le principe géné- » ral & univerſel, il a raiſon; il n'eſt pas » juſte que des principes créés aient le même » nom que celui qui les a produits. Qu'il » appelle donc ſimplement *principes*, ces » principes particuliers, & qu'il appelle le » général, *principe des principes*..... La » cauſe des êtres étant au-deſſus de toutes » choſes, n'a point de nom propre qui puiſſe » l'exprimer & la faire connoître..... Mais » de tous les noms qui ont été donnés aux » êtres qui ſont après elle, nous choiſiſſons » les plus précieux & les plus honorables

» pour les lui donner ; & le nom même de
» *Dieu*, comme je l'ai déjà dit, eſt em-
» prunté des corps céleſtes, &c ».

Ce ſont donc ces corps céleſtes, ou, pour mieux dire, les intelligences qui, ſelon ce ſyſtême, les gouvernoient & qui avoient un ſoin particulier de l'homme, que Marc-Aurele nomme les dieux viſibles, en ajoutant que, quand même ils ſeroient inviſibles comme l'eſprit humain l'eſt, ils n'en mériteroient pas moins d'être honorés.

Nous honorons dans notre religion les divers chœurs des anges, & particuliérement nos anges gardiens, comme étant les ſaints miniſtres du Dieu éternel.

Et de leur côté, les philoſophes anciens révéroient, ſous le nom de dieux, les mêmes, ou à peu près les mêmes intelligences : c'eſt un fait. Epictete diſoit (1), au rapport d'Arrien (I. 14.) :

« Dieu a placé près de chacun, pour le
» garder, un génie qui ne dort jamais &

(1) De même Zenon. (Diogene Laërce, liv. VII, §. 151).

» qui

» qui ne peut être surpris. Pouvoit-il nous » donner un gardien plus excellent & plus » soigneux? Ainsi, quand vous avez fermé » vos portes & fait de l'obscurité dans vo- » tre chambre, songez à ne pas dire que » vous êtes seul; car vous ne l'êtes pas, » puisque Dieu y est & votre génie aussi: » ont-ils besoin de lumiere pour voir ce » que vous faites»? (ἐπίτροπον=ποιεῖτε).

Marc-Aurele rapportoit tout à l'Être suprême. *M'arrive-t-il quelque chose*, disoit-il (VIII. 25), *je la reçois en la rapportant aux dieux, & à cette source commune de toutes choses, d'où procede tout ce qui se fait.* On trouve dans ce discours deux causes exprimées, *les dieux* & *la source de tout*; les ministres de la providence & le Dieu suprême. C'est ce qu'on verra plus amplement au chapitre de la providence.

Au reste, il regardoit les dieux créés comme des modeles de toutes les vertus:

Les dieux, dit-il (XII. 5.), *sont très-bons & très-justes*; & (X. 8.) *les dieux ne se soucient pas d'être simplement loués par des*

êtres raisonnables, mais de trouver parmi ces êtres des ames en tout pareilles aux leurs... qui fassent tout ce qui convient à la raison que leur est propre.

Marc-Aurele étoit donc bien éloigné d'avoir, au sujet des dieux qu'il adoroit avec le peuple, les idées que les poëtes en avoient données : idées proscrites par tous les philosophes, comme étant des fables également fausses & dangereuses pour les mœurs. C'est ce que Platon avoit fortement établi dans ses livres de la république, & que Cicéron a répété si élégamment.

Mais, dira-t-on, le sage Marc-Aurele, au lieu de détromper le peuple de ses erreurs sur les faux dieux, y entretenoit ce peuple, en sacrifiant avec lui au pied de leurs statues. C'est la troisieme question.

Je n'ai garde de vouloir donner Marc-Aurele pour un homme aussi parfait qu'un bon chrétien ; mais un motif de justice ne me permet pas de taire quelques faits, dont

le premier est une belle pensée de Marc-Aurele, relative à la matiere que nous traitons. Je vais la rapporter, laissant au lecteur le plaisir d'en faire l'application.

« Que je fais peu de cas, *dit-il* (IX. 29.), » de ces petits politiques qui prétendent » qu'on peut faire mener à tout un peu- » ple une vie de philosophes ! Ce ne sont » que des enfans. O homme, quelle est ton » entreprise ? Fais de ta part ce que la rai- » son demande. Tâche même, dans les oc- » casions, d'y ramener les autres ; mais ne » compte pas pouvoir jamais étabir la ré- » publique de Platon ; sois content si tu » parviens à les rendre un peu meilleurs ; » ce ne sera pas peu de chose. Quelqu'un » pourroit-il changer ainsi les opinions de » tout un peuple ? Mais sans ce change- » ment, que feras-tu ? Des esclaves qui gé- » miront de la contrainte où tu les tien- » dras, des hypocrites qui feront semblant » d'être persuadés, &c ».

On peut voir, dans l'histoire ecclésias-

tique de l'abbé de Tillemont, sous l'empire de Marc-Aurele, l'attachement furieux des païens pour un culte ancien, seul autorisé par l'état, & qui étoit encore embelli par de magnifiques spectacles.

Socrate avoit dit :

« Vous savez la réponse ordinaire de » l'oracle de Delphes à ceux qui deman- » dent ce qu'il faut observer pour faire un » sacrifice agréable aux dieux » : *suivez la coutume de votre pays*, leur dit-il. (*Xénophon*, *liv. IV. Des choses mémorables de Socrate, traduction de Charpentier*).

Ces oracles, vrais ou faux, avoient passé dans l'esprit des philosophes pour une excellente regle de conduite extérieure.



CHAPITRE IV.

Providence.

I.

Ou le monde a été bien ordonné, ou ce n'eſt qu'un mêlange confus de matieres entaſſées (1), qui cependant forment le monde. Mais quoi! ſe peut-il que dans ton corps il y ait de l'arrangement, & que dans ce grand tout il n'y ait que déſordre? & cela pendant que toutes ſes parties ſont diſtinctes & répandues comme elles le ſont, & que tout marche d'accord? (IV. 27.) ἤτοι = συμπαθῶν.

II.

Repréſente-toi ſans ceſſe le monde comme un ſeul animal, compoſé d'une ſeule matiere & d'une ſeule ame. Vois comment tout ce qui ſe paſſe y eſt rapporté à

(1) M. Ménage dit que Loyerius avoit lu διατεταραγμενος & συμπεφυρμενος. (*Note manuſcrite que j'ai*). Le dernier conviendroit.

un ſeul principe de ſentiment; comment une ſeule impulſion y fait tout mouvoir; comment toutes ſes productions y ſont l'effet d'un concours de cauſes. Admire leur liaiſon & leur enchaînement. (IV. 40.) εἰς ἓν = συμμήρυσις (1).

III.

Toutes choſes s'accompliſſent ſuivant l'ordre de la nature univerſelle, & non ſuivant les impreſſions de quelqu'autre cauſe qui l'environne extérieurement, ou qui ſoit renfermée dans ſon ſein, ou diſtante d'elle en dehors. (VI. 9.) κατὰ = ἀπηρτημένων.

IV.

Toutes les œuvres de la divinité ſont pleines de ſa providence. L'empire de la fortune n'eſt nullement indépendant de la nature, ou de la liaiſon & de l'enchaînement des cauſes que la providence régit. Ainſi la providence eſt la ſource de tout. De plus, tout ce qui arrive étoit néceſſaire

(1) Marc-Aurele compare le monde à un ſeul corps animé. Voir ma note ſur le chapitre précédent, & ſurtout le paſſage de Cudworth.

& contribue au bel ordre de cet univers dont tu fais partie. Tout ce qui entre dans le plan de la nature & qui tend à la conferver en bon état, eft bon pour chacune de fes parties. Or le bon état du monde ne dépend pas plus des divers changemens des élémens, que du changement des êtres qui en font compofés. Que cela te fuffife. Que toujours ces vérités te fervent de regle; & laiffe-là ces *autres* livres dont tu es fi affamé, de crainte que tu ne murmures un jour de ta mort, au lieu de la recevoir dans une vraie paix d'efprit, en béniffant, du fond du cœur, les dieux. (II. 3.) τὰ τῶν θεῶν = τοῖς Θεοῖς.

V.

Si les dieux ont délibéré fur moi & fur les chofes qui doivent m'arriver, leur délibération ne peut avoir été que bonne, car on ne peut pas imaginer un Dieu fans fageffe. Mais quel motif auroient eu les dieux de fe porter à me faire du mal, & que leur en reviendroit-il, ou à cet univers dont ils ont tant de foin?

En ſuppoſant qu'ils n'ont pas délibéré particuliérement ſur moi, ils ont du moins arrêté un plan général ; & puiſque les choſes qui m'arrivent ſont une ſuite néceſſaire de ce plan, je dois les embraſſer avec amour.

Si enfin on ſuppoſe que les dieux n'ont délibéré ni ſur moi ni ſur l'univers (ce qu'il ſeroit impie de croire), alors il ne faut plus faire ni ſacrifice, ni prieres, ni ſermens, ni rien de tout ce que nous faiſons, comme vivant avec des dieux toujours préſens : mais dans cette ſuppoſition, que les dieux ne penſent à rien qui puiſſe nous regarder, il m'eſt libre de délibérer ſur moi, & ma délibération ne peut avoir pour objet que mon intérêt. Or tout ce qui peut être utile à chaque individu, ſe réduit au bien être convenable à ſa ſtructure propre, à ſa nature particuliere. Je ſuis, par ma nature, un être raiſonnable & ſociable. J'ai un pays & une patrie : comme Antonin, j'ai Rome ; & comme homme, j'ai le monde. Ainſi mon bonheur ne peut ſe trouver que dans

ce qui eſt avantageux aux ſociétés dont je ſuis. (VI. 44.) εἰ μὲν = ἀγαθά.

V I.

Les choſes de ce monde ſont toujours les mêmes ; elles ſe meuvent en cercle, les unes en haut, les autres en bas, d'un ſiecle à l'autre. Mais de deux choſes l'une : ou l'intelligence de l'univers agit ſur chaque partie, auquel cas il faut bien te ſoumettre à ſes impulſions ; ou bien elle a donné une fois le mouvement, & tout le reſte va de ſuite, chaque effet tenant à ſa cauſe (1), comme une chaîne d'atomes ou d'élémens indiviſibles.

Quoi qu'il en ſoit, s'il y a des dieux, tout va bien ; mais, en ſuppoſant le haſard, ton intelligence en dépend-elle ? (IX. 28 en partie). τ' αὐτὰ = εἰχῇ.

(1) La fin de cet article eſt difficile à expliquer. J'ai rendu Καὶ τί ἐν τίνι, par ces mots : *chaque effet tenant à ſa cauſe, comme une chaîne,* &c. me fondant ſur d'autres articles du texte VI. 38. IX. 1. Il a bien fallu prendre un parti.

VII.

La matiere de tous les êtres eſt obéiſſante & ſouple entre les mains de la raiſon *ſuprême* qui en diſpoſe. Mais cette raiſon *divine* n'a dans ſon eſſence aucun principe qui la porte à leur faire du mal; car elle n'a en ſoi aucune malice. Auſſi ne fait-elle aucun mal; mais, en produiſant toutes choſes, elle les conduit à leur fin. (VI. 1.)

ἡ τῶν ὅλων = περαίνεται.

VIII.

Ce concombre eſt-il amer? laiſſe-le. Y a-t-il des ronces dans le chemin? détourne-toi; c'eſt aſſez: & ne dis pas: pourquoi ces choſes là ſe trouvent-elles dans le monde? car tu ſervirois de riſée à un phyſicien, comme tu en ſervirois à un menuiſier, à un cordonnier, en les blâmant de laiſſer voir dans leurs boutiques les copeaux & les rognures de leur travail. Cependant ils ont des endroits à mettre ce rebut; au lieu que la nature de l'univers n'a rien qui ſoit hors d'elle. Mais c'eſt cela même qui doit te

donner plus d'admiration pour l'art de la nature, qui, ne s'étant donné d'autres bornes qu'elle, change & convertit en ſoi, pour en faire de nouvelles productions, tout ce qui paroît corrompu, vieilli & inutile. Elle n'a pas beſoin de matiere du dehors, ni de lieu pour y jetter ce qui ſe gâte. Elle ſe ſuffit & trouve en elle-même tout ce qu'il faut, le lieu, la matiere & l'art. (VIII. 50) σίκυος = ἰδία.

I X.

L'Aſie, l'Europe ne ſont que de petits coins de l'univers. Toute la mer n'eſt qu'une goutte d'eau; le mont Athos, un grain de ſable; le ſiecle préſent, un point de l'éternité. Toutes choſes ſont petites, changeantes, périſſables; elles viennent toutes d'en haut; elles viennent de la raiſon univerſelle, ou immédiatement, ou par ſuite d'une premiere volonté. La gueule même des lions, les poiſons, & tout ce qu'il y a de malfaiſant, ſont, ainſi que les épines & la boue, des ſuites ou des

accompagnemens de chofes grandes & belles. Ne t'imagine donc pas que rien foit étranger à celui que tu adores. Penfe mieux à l'origine de tout. (VI. 36.) Λοιπὰ = ἐπιλογίζου.

X.

Autres obfervations à faire : les accidens même des corps naturels ont une forte de grace & d'attrait ; par exemple, ces parties du pain que la chaleur du feu a fait entr'ouvir : car quoique ces crevaffes fe foient faites, en quelque maniere, contre le deffein du boulanger, elles ne laiffent pas de donner de l'agrément au pain, & d'exciter à le manger.

Les figues mûres fe fendent ; les olives parfaitement mûres femblent approcher de la pourriture, & tout cela cependant ajoute un mérite au fruit.

Les épis courbés, les fourcils épais du lion, l'écume qui fort de la bouche des fangliers, & beaucoup d'autres objets femblables, font fort éloignés de la beauté, fi

on les confidere chacun en particulier ; cependant, parce que ces accidens leur font naturels, ils contribuent à les orner, & l'on aime à les y voir.

C'eft ainfi qu'un homme qui aura l'ame fenfible, & qui fera capable d'une profonde réflexion, ne verra, dans tout ce qui exifte en ce monde, rien qui ne foit agréable à fes yeux, comme tenant, par quelque côté, à l'enfemble des chofes.

Dans ce point de vue, il ne regardera pas avec moins de plaifir la gueule béante des bêtes féroces, que les images qu'en font les peintres ou les fculpteurs. Sa fageffe trouvera dans les perfonnes âgées une forte de vigueur & de beauté auffi touchantes pour lui, que les graces de l'enfance. Il envifagera du même œil beaucoup d'autres chofes qui ne font pas fenfibles à tout le monde, mais feulement à ceux qui fe font rendu bien familier le fpectacle de la nature & de fes différens ouvrages. (III. 2.)

χρὴ = προσποιεῖσθαι.

NOTES.

[Comment accorder avec une providence les maux & les désordres apparens de ce monde? Grande queſtion que toutes les générations de l'eſpèce humaine s'étoient faite, & que Marc-Aurele a renouvellée à ſon tour.

Autre queſtion née de celle-là: n'y a-t-il rien qui ait réſiſté ni qui réſiſte encore au premier principe de l'ordre du monde?

De plus, Marc-Aurele parle ſouvent de deſtin, de fortune, de néceſſité, de liaiſon & d'enchaînement de cauſes & d'effets. Ces expreſſions ne contrediſent-elles pas ce qu'il dit ailleurs de la providence?

Queſtion relative aux précédentes: comment concilier la liberté des êtres raiſonnables avec l'arrangement général des corps?

Pour entendre Marc-Aurele dans la partie principale de ſon ouvrage, il faut ſavoir ce qu'il a penſé ſur ces quatre points.

Plusieurs savans s'y sont trompés, faute d'avoir assez combiné & médité ses pensées. Une des causes de leur méprise a été, sans doute, que Marc-Aurele, comme on l'a observé sur le chapitre précédent, a souvent raisonné dans la supposition des atomes & du hasard; mais c'étoit pour se mieux exciter à suivre la raison que tous les systêmes laissent à l'homme, il ne croyoit point à ces systêmes.

En général, il m'a paru que Marc-Aurele, qui n'écrivoit que pour lui seul, tenoit uniquement pour certaines les choses dont il s'étoit formé une idée très-claire & très-distincte, & que cependant il ne se refusoit point au vraisemblable qui approche plus ou moins du certain, mais sans confondre l'un avec l'autre.

Après ces observations préliminaires, suivons les questions.

I.

Sur les maux & les désordres apparens.

Marc-Aurele donne, à ce sujet, quelques

explications très-plausibles ; mais il ne les donne que pour vraisemblables, & il fait sentir que leur probabilité remonte à deux principes certains qui en sont la clef.

Premier principe. L'Être suprême est bon.

Marc-Aurele dit à l'article 5 de ce chapitre : *On ne peut pas imaginer un Dieu sans sagesse..... Quel motif auroient eu les dieux de se porter à me faire du mal ?* Et à l'article 7 : *La raison divine n'a dans son essence aucun principe qui la porte à faire du mal aux êtres qu'elle a produits, car elle n'a en soi aucune malice ; aussi ne fait-elle aucun mal*, &c. Et à l'article premier du chapitre précédent : *C'est de son propre mouvement que la nature de l'univers s'est portée à faire le monde*, &c.

En effet, il n'est pas concevable qu'un ouvrier libre & très-puissant ait produit des êtres raisonnables tout exprès pour les rendre malheureux.

Un tyran cruel ne se plaît à faire des malheureux qu'autant que par-là il fait montre

montre de la grandeur douteuse de son pouvoir, & qu'il l'assure par la terreur.

L'objet du mal, comme mal, ne peut, de sa nature, être un bien.

Second principe. Ce grand ouvrier n'a rien mis dans le monde que pour quelque usage, pour quelque fin utile au grand tout; & l'espece humaine en fait partie. C'est ici le grand & beau principe de Marc-Aurele; on le retrouve presque par-tout dans son ouvrage, & ce principe est évident. Jamais ouvrier ne mit exprès dans sa machine une piece de mouvement sans objet de service. L'auteur du monde est le seul qui connoisse à fond, & son art & le jeu des pieces dont il a composé le monde. Il lui a été impossible de produire un être aussi parfait que lui. C'est donc une extrême témérité à un petit individu, tel que l'homme, de murmurer contre l'ouvrage, & de le critiquer.

Une tête sage doit se tenir au raisonnement de Marc-Aurele, & ne chercher, comme lui, aux difficultés qui se présen-

tent, que des explications favorables, parce que toute autre explication ne peut être que fauſſe.

I I.

QUESTION : *Si quelque choſe a pu réſiſter au grand ouvrier.*

SENEQUE ſe demande *pourquoi Dieu a été aſſez injuſte, dans le partage du deſtin, pour aſſigner à des gens de bien la pauvreté, des plaies, une mort cruelle*; & il ſe répond que *l'ouvrier ne ſauroit changer ſa matiere, & qu'elle a comporté ſes défauts.*

Marc-Aurele dit au contraire (VI. 1. VII. 75.) que la matiere eſt obéiſſante & ſouple entre les mains de Dieu, & il la compare à de la cire.

En effet, la géométrie démontre que la matiere eſt diviſible à l'infini; & l'expérience nous fait voir que la matiere, loin d'avoir de ſoi aucun mouvement, réſiſte à nos impulſions. Comment donc la matiere pourroit-elle réſiſter à celui qui peut ſeul & la mouvoir & la diviſer à l'infini?

D'autres philosophes cherchant à expliquer les difficultés de la providence, avoient supposé deux principes actifs, l'un auteur du bien & de l'ordre, l'autre auteur du mal & du désordre. Marc-Aurele a rejetté cette chimere, par la raison du spectacle toujours uniforme de la nature ; spectacle dont il parle très-souvent.

En effet, deux principes égaux & contraires seroient nécessairement en guerre, & l'égalité de leurs forces eût produit le repos, eût empêché le monde, ou d'exister, ou de se mettre en mouvement.

Ces raisons sont persuasives, au lieu que les argumens métaphysiques de l'école ne touchent point; ils ne font qu'embarrasser.

III.

Destin, *fortune*, &c.

L'article 4 de ce chapitre leve toute difficulté sur ces expressions.

Le destin, ou la fortune, selon Marc-Aurele, ne sont que *la liaison & l'enchaînement des causes que la providence régit.*

CICÉRON avoit dit, après de plus anciens philosophes, que le destin (*fatum*) n'est autre chose que la volonté efficace & la parole de l'Être suprême (1).

On a vu, dans la note sur le précédent chapitre, que les dieux créés ne sont que les ministres de l'Être suprême. Quoique ces ministres aient un grand pouvoir, il est borné par les destins; c'est-à-dire, par l'ordre général établi de Dieu: ordre qu'ils ne sauroient déranger. On ne peut l'entendre autrement; & dès-là toutes les belles imaginations d'Homere en ce genre, deviennent très-raisonnables.

I V.

Sur la liberté ou le libre arbitre.

Les hommes ont souvent détourné des fleuves, applani des montages, creusé de grands lacs, joint des mers séparées; & quoique la pesanteur des eaux les précipite vers les lieux les plus bas, si je resserre

(1) *Fatum, jussum & dictum Dei. De divinat.* I. Saint Augustin, *de la cité de Dieu*, V, 9.

dans des tuyaux un petit ruiſſeau qui tombe de la colline prochaine, je le fais jaillir en l'air, j'en arroſe mes fleurs & mes légumes. Je ſuſpens, j'arrête ſa courſe vers la mer ; mais la peſanteur générale des eaux ſubſiſte, quoi que je faſſe. Je ne ſaurois la détruire, & la machine du monde n'en va pas moins.

Que conclure de là ? L'ordre primitif & ma liberté ſont deux points de fait également conſtans, que je ſuis obligé d'avouer, quoique j'en ignore le nœud précis. L'auteur de la nature s'en eſt réſervé la connoiſſance ; il m'eſt ſeulement permis d'imaginer que les pieces de la machine du monde ont entr'elles du jeu & de la flexibilité juſqu'à un certain point ; que ce n'eſt point un engrénage dur, encore moins une chaîne de fer incapable de prêter.

Tous les ſtoïciens ont reconnu notre liberté. Ils l'ont même pouſſée trop loin : mais ils l'ont bornée aux mouvemens volontaires du corps, & à notre choix entre le bien & le mal moral. Cependant l'in-

fluence, quoique médiocre, de notre pouvoir physique & libre sur la nature, démontre clairement qu'il y a autre chose dans le monde qu'une chaîne matérielle de causes & d'effets.

Presque tout l'ouvrage de Marc-Aurele suppose ou atteste positivement le fait de la liberté humaine, ainsi que l'existence d'un premier principe intelligent. Un savant, qui l'a traité de matérialiste, n'avoit pas fait ces observations. Je n'aime point à critiquer, encore moins un auteur vivant; mais s'il veut bien lire saint Augustin, *de la cité de Dieu*, il y trouvera (liv. V, chap. 8, 9 & 10.) que *dans la philosophie des stoïciens, l'enchaînement des causes, ni même la nécessité, n'excluent nullement la providence ni la prescience de Dieu, ni notre liberté.*

Avec ces quatre éclaircissemens, on ne sera point arrêté dans la lecture des pensées de Marc-Aurele, qui ont rapport à la providence.]

CHAPITRE V.

Résignation.

I.

Nous travaillons tous à l'accomplissement d'un même ouvrage ; quelques-uns avec connoissance & intelligence, les autres sans réflexion, comme Héraclite a dit, si je ne me trompe, que ceux même qui dorment sont des ouvriers qui contribuent de quelque chose à ce qui se fait dans le monde. L'un y contribue d'une façon, l'autre d'une autre : mais celui qui murmure contre les accidens de la vie, qui se roidit contre le cours général des choses pour l'arrêter, s'il étoit possible, y contribue encore plus, car le monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Vois donc avec quels ouvriers tu veux te ranger. Quelque parti que tu prennes, celui qui gouverne l'univers saura bien se servir de toi. Il te mettra toujours parmi les coopérateurs & au

nombre des êtres qui fervent utilement à l'ouvrage. Mais prends bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une comédie ce vers plat & ridicule que Chryfippe a cité. (VI. 42.) πάντες = μέμνηται.

I I.

La raifon, qui gouverne l'univers, connoît parfaitement fa propre nature; elle fait bien tout ce qu'elle fait, & fur quels fujets elle agit. (VI. 5.) ὁ διοιχῶν = ὕλης.

I I I.

Tout ce qui arrive dans le monde y arrive juftement, comme tu le reconnoîtras fi tu es bon obfervateur; & cela non feulement par rapport à l'ordre arrêté des événemens, mais je dis felon les regles de la juftice, & comme étant envoyé par quelqu'un qui diftribue les chofes felon le mérite. Continue donc d'y prendre garde, & tout ce que tu feras, fais-le dans cette penfée, pour te rendre homme de bien; je dis homme de bien dans le vrai fens de ce

mot. Que ce soit la regle de toutes les actions de ta vie. (IV. 10.) ὅτι πᾶν = τῶζε.

I V.

Ne fais & ne pense rien que comme si tu étois sur le point de sortir de la vie. Ce n'est pas que sortir de la vie soit une chose fâcheuse s'il y a des dieux, car ils ne te feront aucun mal; & s'il n'y en a point, ou s'ils ne prennent aucun soin des choses d'ici bas, qu'ai-je affaire de vivre dans un monde sans providence & sans dieux! Mais il y a des dieux, & ils ont soin des choses humaines, & ils ont mis dans l'homme tout ce qu'il falloit pour qu'il ne tombât pas dans de véritables maux; car si dans tout le reste il y avoit un vrai mal, les dieux y auroient pourvu, & nous auroient donné les moyens de nous en garantir. Mais ce qui ne peut rendre l'homme pire qu'il n'est, comment pourroit-il rendre la vie de l'homme plus malheureuse? En effet, si la nature qui gouverne le monde avoit souffert ce désordre, ce seroit donc, ou

parce qu'elle auroit ignoré que ce fût un désordre, ou parce que l'ayant su, elle n'auroit pu le prévenir ni le rectifier. Or, on ne peut pas penser qu'elle ait fait par ignorance ou par foiblesse une si étrange bévue que de laisser tomber indifféremment, & sans distinction, les biens & les maux sur les bons & sur les méchans. Et puisque la mort & la vie, l'honneur & l'opprobre, la douleur & le plaisir, les richesses & la pauvreté, que toutes ces choses, dis-je, qui de leur nature ne sont ni honnêtes, ni honteuses, arrivent également aux méchans & aux bons, il s'ensuit que ce ne sont ni de *véritables* maux, ni de *véritables* biens. (II. 11.) ὡς ἤδη = ἴσθι.

V.

O univers! tout ce qui te convient m'accommode. Tout ce qui est de saison pour toi, ne peut être pour moi, ni prématuré, ni tardif. O nature! ce que tes saisons m'apportent, est pour moi un fruit toujours mûr. Tu es la source de tout, l'assemblage de tout, le dernier terme de tout.

Quelqu'un a dit: ô chere ville de Cécrops! Pourquoi ne dirois-tu pas *du monde*: ô chere ville du grand Jupiter! (1) (IV. 23.)

πᾶν μοι = Διός.

VI.

Comment se peut-il que les dieux, qui ont arrangé toutes choses dans un si bel ordre & avec tant d'amour pour l'espece humaine, aient négligé un seul point? C'est que des hommes très-vertueux, après avoir vécu dans une espece de commerce continuel avec la divinité, & s'en être fait aimer par quantité de bonnes actions & de sacrifices, ne soient plus rappellés à la vie lorsqu'une fois ils sont morts, & qu'ils soient éteints pour toujours?

S'il en est ainsi, tu dois être persuadé que c'est bien, & que les dieux en eussent ordonné autrement s'il l'eût fallu; car la chose étoit possible, s'il eût été juste qu'elle fût. Et si un tel événement eût été dans l'ordre de la nature, on l'auroit vu arriver

(1) Je rejette la variante du manuscrit du Vatican. C'est évidemment une faute.

par des causes naturelles. Mais de cela même qu'il n'arrive point (s'il est vrai qu'il n'arrive pas), tu dois conclure qu'il ne l'a pas fallu. Tu vois même que dans cette curieuse recherche tu disputes des droits de l'homme vis-à-vis de Dieu. Or, nous n'en userions pas ainsi avec des Dieux, s'ils n'étoient souverainement bons & souverainement justes; & cela étant, ils n'ont rien oublié de ce qu'il étoit juste & raisonnable de faire dans l'arrangement du monde. (XII. 5.) πῶς = διακοσμήσει.

V I I.

Si c'est être étranger dans le monde que d'ignorer ce qu'il y a, ce n'est pas l'être moins que d'ignorer ce qui s'y fait. Nomme déserteur, celui qui se dérobe à l'empire des loix; aveugle, celui qui a les yeux de l'intelligence fermés; pauvre, celui qui a besoin de quelque chose, & qui n'a pas de son fonds ce qui fait vivre heureux; abcès dans le corps de l'univers, celui qui se retire & se sépare de la raison de la com-

mune nature, en recevant avec chagrin les accidens, car c'eſt elle qui te les apporte & qui t'a porté auſſi; coupable de ſchiſme dans la ville, celui qui dans le cœur ſe détache de la ſociété des êtres raiſonnables, car il n'y a dans le monde qu'une ſeule & même raiſon. (IV. 29.) εἰ ξένος = ὀύτης.

VIII.

Jette-toi volontairement dans les bras de la parque. Laiſſe-la te filer telle ſorte de jours qu'il lui plaira. (IV. 34.) ἑκὼν = ϐούλεϑαι.

IX.

Ils mangent, ils boivent, ils ont recours à la magie pour ſe détourner du courant qui les mene à la mort. Mais Dieu leur envoie-t-il vent-arriere? il faut céder. Leur peine ne mérite pas nos larmes. (VII. 51.) καὶ σίτοισι = ἀνοδύρτοις.

X.

Ce que la nature de l'univers apporte à

chacun lui eſt utile, & l'eſt au moment qu'elle l'apporte. (X. 20.) συμφέρει = φέρει.

X I.

Les dieux me négligent-ils moi & mes enfans? cela même doit avoir ſa raiſon. (VII. 41.) ὐδὲ=τῦτο. [*D'un poëte inconnu.*]

X I I.

Un homme inſtruit & modeſte dit à la nature qui donne tout & qui retire tout : donne-moi ce que tu voudras, reprends tout ce qu'il te plaira ; & il ne le dit point par fierté, mais par un ſentement de réſignation & d'amour pour elle. (X. 14.) τῇ ταῦτα = αὐτῇ.

NOTES.

[La raiſon humaine ne ſauroit porter plus loin la réſignation à la volonté divine que l'a fait Epictete dans Arrien. J'en vais traduire quelques traits que Marc-Antonin ſemble avoir ſuppoſés comme très-connus de ſon tems.

« L'hómme honnête & bon..... soumet » sa volonté à celui qui gouverne l'univers, » comme les bons citoyens aux ordonnan- » ces de la ville...... En effet, comment » opérons-nous lorsqu'il s'agit d'écrire? Si » je veux tracer le nom de *Dion*, voudrai- » je que le choix des lettres dépende de » moi? Non : on m'a montré à ne choisir » que les lettres qu'il faut. Il en est de même » en fait de musique, comme en général » dans toutes les choses où il faut de l'art » & de la science. Il seroit inutile de rien » apprendre, si la pratique dépendoit de la » fantaisie de chacun. Me sera-t-il permis, » à cause de ma liberté (le plus grand & » le premier des biens), de vouloir ceci ou » cela, selon mon caprice? Non, sans » doute; car, pour être bien instruit, il » faut avoir appris à vouloir que chaque » chose soit comme elle est. Et comment » est-elle? Comme l'ordonnateur l'a dis- » posée. Sa disposition a été que, pour une » bonne harmonie du tout, il y eût un été, » un hiver, d'abondantes moissons, de la

» stérilité, de la vertu, du vice, & toutes
» les autres contrariétés semblables. Mais,
» direz-vous, il faut donc qu'Epictete soit
» estropié d'une jambe? Vil esclave, est-ce
» ainsi que pour une chétive jambe tu fais
» le procès au monde? La refuseras-tu à
» l'ordre universel? Ne rentreras-tu point
» en toi-même? Ne la céderas-tu pas de
» bonne grace à celui qui te l'a donnée?
» Murmureras-tu, te fâcheras-tu contre ce
» que le grand Jupiter a arrangé, contre
» ce qu'il a lui-même déterminé & ordonné
» en présence des parques, lorsqu'elles
» ont commencé à filer tes jours?
» Ignores-tu le peu que tu es en comparaison
» du tout? J'entends quant au corps;
» car, par ta raison, tu n'es pas de pire
» condition, ni moins grand que les dieux;
» puisque la grandeur de la raison ne se
» mesure point en longueur ni en hauteur,
» & qu'elle se mesure par ses maximes. Ne
» veux-tu donc pas établir ton honheur
» dans la partie de toi-même qui te rend
» semblable aux dieux»? (*Epictete, d'Arrien,*

rien, liv. I, chap. XII, p. 72, 77, édition d'Upton.) πάντα οὖν = τὸ ἀγαθὸν.

« Il n'y a point d'homme orphelin ; il » y a un pere de tous, qui toujours & » continuellement prend foin de chacun ». (Là même, liv. III, chap. XXIV, p. 488.) οὐδείς ἐστι = κηδόμενος.

Epictete ajoute au même chapitre :

« L'homme honnête & vertueux fe fou» venant de ce qu'il eft, & d'où il eft » venu, & de qui il a reçu l'être, met tous » fes foins à voir comment il remplira les » fonctions de fon pofte, fans jamais quit» ter fon rang, & docile à tous les ordres » de Dieu. Voulez-vous que j'exifte encore » quelque tems ? Je vivrai en homme libre » & de noble origine, ainfi que vous l'avez » voulu ; car vous m'avez fait avec de » telles facultés, que rien ne peut m'arrê» ter dans les chofes qui dépendent de moi. » N'avez-vous plus affaire de moi ici ? A la » bonne heure. Je n'y ai demeuré jufqu'à » ce moment que pour vous feul ; & main-

» tenant, pour vous obéir, Je m'en vais. » Comment t'en vas-tu ? De la façon dont » vous l'avez voulu, comme un être libre, » comme votre bon ſerviteur, comme pé- » nétré de vos commandemens & de vos » défenſes. Mais pendant que je demeure » ici bas, quel hommmé voulez-vous que » je ſois ? Commandant, ou perſonne pri- » vée ? Sénateur, ou plébéien ? Soldat ou » capitaine ? Précepteur d'enfans, ou pere » de famille ? Dans quelque poſte, dans » quelque rang que vous m'ayiez mis, je » mourrai mille fois (comme dit Socrate), » plutôt que de l'abandonner. Mais encore, » où voulez-vous que je ſois ? A Rome ? à » Athènes ? à Thèbes ? aux iſles Gyares ? » Ah ! ſouvenez-vous ſeulement de moi, » en quelqu'endroit que je ſois ». διὰ τοῦτο ὁ καλὸς=μέμνησο. Là même, pages 509 & 510.]

CHAPITRE VI.

Sur les prieres.

I.

La priere de chaque Athénien étoit : *faites pleuvoir, ô bon Jupiter, faites pleuvoir ſur nos champs & ſur tout le terroir d'Athènes.* En effet, il ne faut point prier du tout, ou prier de cette façon, ſimplement & noblement. (V. 7.) εὐχὴ = ἐλευθέρως.

II.

Ou les dieux ne peuvent rien, ou (1) ils peuvent quelque choſe. S'ils ne peuvent rien, pourquoi les prier ? Et s'ils ont quelque pouvoir, pourquoi, au lieu de les prier de te donner telle choſe ou de mettre fin à telle autre, ne les pries-tu pas de te délivrer de tes craintes, de tes deſirs, de

(1) Le mot θηρίωσαι, rejetté par tous les commentateurs, ne ſe touve pas dans le manuſcrit du roi, fol. 180, où eſt cet article, ni dans le manuſcrit du Vatican.

tes peines d'efprit ? Car enfin, fi les dieux peuvent venir au fecours des hommes, ils peuvent y venir auffi en ce point.

Tu diras peut-être : *les dieux on mis ces chofes en mon pouvoir.* Il vaudroit donc mieux faire ufage de tes forces, & vivre en liberté, que de te laiffer tourmenter honteufement & en efclave pour des objets qui font hors de toi. Mais qui t'a dit que les dieux ne viennent point à notre fecours dans les chofes mêmes qui dépendent de nous ? Commence feulement à leur demander ces fortes de fecours, & tu verras. Celui-ci prie pour obtenir les faveurs de fa maîtreffe ; & toi, prie pour n'avoir jamais de pareils defirs. Celui-là prie pour être délivré *de tel fardeau ;* & toi, prie d'être affez fort pour n'avoir pas befoin de cette délivrance. Un autre prie les dieux de lui conferver fon cher enfant ; & toi, prie pour ne pas craindre de le perdre. En général, tourne ainfi tes prieres, & attends l'effet. (IX. 40.) ἴτω ⸗ γίνεσθαι.

NOTES.

[Marc-Aurele dit ailleurs : *dans tout ce que tu entreprends, ne manque pas d'invoquer le ſecours des dieux.* (VI. 23. du texte.)

SENEQUE diſoit au contraire (1) : « Qu'eſt-» il beſoin de les prier ? Rends-toi heureux » toi-même. Entre en poſſeſſion du ſouve-» rain bien, puiſque tu le connois. Dans le » moment tu commences à être le compa-» gnon, & non le ſuppliant des dieux. De-» mandes-tu comment t'y prendre ? Le » chemin en es ſûr, agréable. La nature t'y » conduit. Uſe des facultés qu'elle t'a don-» nées, & tu deviendras égal à Dieu (2).... » Il eſt fou de ſouhaiter ce que tu peux » obtenir de toi-même. C'eſt en vain que » l'on leve les mains au ciel ».

HORACE, échauffé par l'exemple des fiers ſentimens des ſtoïciens, diſoit auſſi (3) :

(1) Epître 31.
(2) Epître 41.
(3) Epître 18 du liv. I.

Jupiter, donne moi la ſanté, la richeſſe ;
Je ſaurai bien, ſans toi, me pourvoir de ſageſſe.

Seneque cependant ne dédaignoit que les dieux ſubalternes. Il croyoit que ſa raiſon faiſoit partie de la raiſon ſuprême, & dans ce ſens il avouoit qu'on ne peut être homme de bien qu'avec le ſecours de Dieu ; qu'une ame ne peut s'élever que par ce ſecours ; que c'eſt Dieu qui donne les conſeils grands & courageux, &c.

Marc-Aurele étoit dans le même ſentiment que Seneque ſur la nature de la raiſon humaine, écoulement de celle du dieu des dieux ; mais regardant, avec Platon, les dieux ſubalternes comme les miniſtres de l'Être ſuprême, il préſumoit que ces dieux créés pouvoient auſſi venir à ſon ſecours.

Voici une belle priere au Dieu ſuprême, compoſée par le platonicien *Jamblique* (1). C'eſt un extrait du dialogue de PLATON *ſur la priere.* SYMPLICIUS l'a rapportée à

(1) Des myſteres, à la fin des notes, pag. 316 de l'édition d'Oxfort.

la fin de son commentaire sur *Epictete*; sans citer Jamblique ni Platon.

« O mon maître! ô pere & guide suprême de notre raison! je te supplie de » rappeller à notre souvenir la noble ori» gine dont tu nous honoras, de coopérer » avec notre libre arbitre (1), pour nous » purger de la contagion du corps & de » ses passions brutales, les subjuguer, les » faire obéir, & faire de nos organes un » usage convenable à nos devoirs; pour » bien diriger notre raison, &, en l'éclai» rant du flambeau de la vérité, la tenir, » unie aux principes éternels & immua» bles de toutes choses. Enfin je te supplie, » ô mon libérateur, de dissiper entiére» ment le nuage qui couvre les yeux de » nos ames, afin que nous connoissions » bien (2)..... & Dieu & l'homme ». ἰκεῖνω=ἄνδρα.

Je finis par une espece de sermon phi-

(1) Συμπρᾶξαι δὲ ὡς αὐτοκινήτοις ἡμῖν. *Cooperari verò sicut cum sponte mobilibus nobis.*

(2) Comme dit Homere.

losophique d'Epictete dans Arrien, sur la nature de nos prieres à Dieu.

« Si nous avions de l'entendement, que » devrions-nous faire en public & en par- » ticulier, que louer & bénir la divinité » & lui rendre des actions de graces ? Ne » devrions-nous pas, en travaillant & en » mangeant, célébrer les louanges de Dieu ? » Grand Dieu ! c'est vous qui nous avez » donné..... ces mains, les organes du » manger & de la digestion, la faculté de » croître imperceptiblement, de respirer » pendant le sommeil. C'est ce que nous » devrions chanter en toute occasion, & » entonner notre hymne le plus solemnel » & le plus divin, en reconnoissance de » ce que Dieu nous a donné le pouvoir » d'atteindre à ces sublimes connoissances » & de les méditer.

« Quoi donc! puisque la plupart de vous » êtes des aveugles, ne falloit-il pas que » quelqu'un prît votre place, & adressât » pour tous à Dieu, des hymnes de louan- » ge ? Hé ! que puis-je faire, moi qui suis

» vieux & boiteux, ſinon louer Dieu? Si » j'étois roſſignol, je ferois ce qu'il fait; ſi » j'étois cygne, de même; & puiſque je » ſuis un être raiſonnable, il faut que je » loue Dieu; c'eſt ma tâche; je la fais; je » ne la quitterai pas tant que j'aurai de vie, » & je vous exhorte tous à chanter avec » moi ». (I. 6.) εἰ γαρ νῦν = παρακαλῶ.

» Recourons à Dieu ſans objet de deſir ni » de crainte, comme un voyageur à celui » qu'il rencontre: *quel chemin faut-il pren-* » *dre?* Soit à droite, ſoit à gauche, cela ne » lui fait rien; il n'aime pas mieux l'un » que l'autre, il ne veut que le plus court. » Allons auſſi à Dieu comme à un guide. » Nous ne demandons pas à nos yeux de » nous faire voir ceci plutôt que cela; uſons-» en de même..... Eſclave que tu es, ne » veux-tu point ce qu'il y a de mieux? Mais » y a-t-il quelque choſe de mieux que ce qui » plaît à Dieu? Quoi! tu t'efforces de cor-» rompre ton juge? de ſéduire ton conſeil-» ler »? (II. 7 à la fin.) δεῖ δίχα = σύμϐουλον.]

CHAPITRE VII.

Raiſon divine & humaine.

I.

HONORE ce qu'il y a de plus puiſſant dans le monde ; c'eſt ce qui ſe ſert de tout & qui gouverne tout. Honore auſſi ce qu'il y a de puiſſant en toi : il eſt ſemblable au premier ; car il ſe ſert pareillement des autres choſes qui ſont en toi, & il gouverne ta vie (1). (V. 21.) τῶν ἐν τῷ κόσμῳ = διοικεῖται.

II.

Vivre avec les dieux.

C'eſt vivre avec eux que leur faire voir en toute occaſion une ame ſatisfaite de ſon partage, & docile aux inſpirations de ce

(1) Dans le ſonge de Scipion, ſon aïeul lui dit : « Sois » certain que ce n'eſt pas toi qui es mortel, mais ce » corps ; car tu n'es point ce que tu parois être par cette » forme extérieure. C'eſt l'eſprit de chacun qui conſtitue » ſon être, & non cette figure qu'on peut montrer avec » la main, &c ».

génie émané de la ſubſtance du grand Jupiter (1), qui l'a donné à chacun de nous pour gouverneur & pour guide : c'eſt notre eſprit & notre raiſon. (V. 27.) σοζῆν = λόγος.

I I I.

La plupart des choſes que le bas peuple admire ſe réduiſent aux objets très-communs que l'on diſtingue par leur confiſtance (2) ou par leur nature *végétative*, comme la pierre, le bois, les figuiers, les vignes, les oliviers. Les gens médiocres font cas des choſes animées, par exemple, du

(1) On oppoſe à ce ſentiment (*Cicero*, *de naturâ deor. l.* 1.) que ſi l'intelligence humaine étoit une portion de la ſubſtance divine, Dieu ſouffriroit dans l'homme qui ſouffre.

Le ſtoïcien ſe moque de cette objection. La douleur, ſelon lui, ne réſide pas dans l'intelligence, qui de ſa nature eſt impaſſible, mais dans l'ame animale.

On dit auſſi que Dieu participeroit à tous les vices.

Le ſtoïcien répond que les rayons détachés du ſoleil éclairent des cloaques ſans rien perdre de leur pureté. La raiſon divine eſt le ſoleil de nos eſprits, mais elle ne contraint pas notre volonté, qui eſt la ſeule coupable d'avoir abandonné ſon guide.

(2) ἕξις λίθων, φύσις φυτῶν, ψυχὴ ζώων. Gatak. ex Philone.

bétail, des troupeaux. Ceux qui ont plus de goût que ces premiers, eſtiment les êtres raiſonnables, non parce qu'ils ſont éclairés de la raiſon univerſelle, mais autant qu'ils ont du génie pour les arts, ou pour quelqu'autre ſorte d'induſtrie; ou bien ils cherchent à raſſembler chez eux un grand nombre d'eſclaves, ſans avoir d'autre objet que leur multitude. Mais celui qui honore cette raiſon univerſelle qui gouverne le monde & les ſociétés, ne fait aucun cas de toutes ces choſes; il ne s'étudie qu'à régler ſes affections & ſes mouvemens ſur ce qu'exigent de lui la raiſon univerſelle & l'intérêt de la ſociété, & qu'à aider ſes ſemblables à faire de même. (VI. 14.) τὰ πλεῖστα=συνεργεῖν.

I V.

Et l'homme, & Dieu, & le monde, portent leur fruit chacun en leur tems; & quoique ce mot *fruit* ſe diſe plus communément de la vigne, & autres plantes, ce n'eſt pas moins une vérité. La raiſon porte auſſi ſon fruit pour le bonheur propre de

l'homme & pour celui de la ſociété ; & de là naiſſent d'autres fruits de même nature que la raiſon. (IX. 10.) φέρει = ὁ λόγος.

V.

La ſphere de l'ame eſt lumineuſe, lorſqu'elle ne s'étend & ne s'attache à rien du dehors, lorſqu'elle ne ſe diſſipe pas (1), & qu'elle n'eſt point affaiſſée. Or elle brille d'une lumiere qui lui découvre la vérité de tout, & cela au-dedans d'elle-même. (XI. 12.) σφαῖρα = ἐν αὐτῇ.

V I.

Voici les propriétés de l'ame raiſonnable : elle ſe contemple elle-même, ſe plie, ſe tourne & ſe fait ce qu'elle veut être ; elle recueille les fruits qu'elle porte, au lieu que les productions des plantes & des animaux ſont recueillies par d'autres. En quelque moment que la vie ſe termine, elle a toujours atteint le but où elle viſoit. Car il n'en eſt pas de la vie comme d'un ballet &

(1) *Qu'elle ne ſe diſſipe pas.* Cette addition eſt tirée du manuſcrit 1950 du Vatican, p. 387, avant-derniere ligne.

d'une piece de théatre, ou d'autres repréſentations, qui reſtent imparfaites & défectueuſes ſi on les interrompt. A quelqu'âge, en quelque lieu que la mort la ſurprenne, elle forme du tems paſſé un tout achevé & complet, de ſorte qu'elle peut dire : j'ai tout ce qui m'appartient. De plus, elle parcourt l'univers entier & le vide qui l'environne; elle examine ſa figure; elle s'étend juſqu'à l'éternité; elle embraſſe & conſidere le renouvellement de l'univers fixé à des époques certaines (1); elle conçoit que nos neveux ne verront rien de nouveau, comme ceux qui nous ont devancés n'ont rien vu de mieux que ce que nous voyons, & qu'ainſi un homme qui a vécu quarante ans, pour peu qu'il ait d'entendement, a vu, en quelque maniere, tout ce qui a été avant lui & qui ſera après, puiſque tous les ſiecles ſe reſſemblent. Les autres propriétés de l'ame ſont l'amour du prochain, la vérité, la pudeur, & de ne reſpecter per-

(1) Le manuſcrit du Vatican porte : καὶ περιοδικῆς παλιγγενεσίας. Pag. 386, liv. 3.

ſonne plus que ſoi-même, ce qui eſt le propre de la loi. C'eſt ainſi que la droite raiſon ne differe en rien des regles de la juſtice. (XI. 1.) τὰ ἴδια = δικαιοσύνης.

VII.

La raiſon & le raiſonnement ſont des facultés qui ſe ſuffiſent à elles-mêmes & aux opérations qui leur ſont propres. Elles ne tirent que d'elles-mêmes leur activité, & marchent droit à leur objet ſans ſecours étranger. C'eſt ce qui a rendu commune cette façon de parler : *la droite raiſon* (1). (V. 14.) ὁ λόγος = σημαίνουσαι.

VIII.

L'eſprit qui commande dans l'homme eſt ce principe qui ſe donne à lui-même le mouvement, qui ſe tourne & ſe rend ce qu'il veut être ; il fait que tout ce qui arrive lui paroît être tel qu'il lui plaît. (VI. 8.) τὸ ἡγεμονικὸν = θέλει.

(1) Le texte dit mot à mot, c'eſt pourquoi leurs opérations ſont appellées *catorthoſes*, pour ſignifier leur direction droite. J'y ai ſubſtitué une idée priſe de notre langue.

IX.

Dans un être raiſonnable, la même action qui eſt conforme à ſa nature, l'eſt auſſi à ſa raiſon.

Sois donc droit ou redreſſé. (VII. 11. & 12.) τῷ λογικῷ = ὀρθὑμενος.

X.

Dès qu'on peut faire une choſe ſans s'écarter de la raiſon (*flambeau* commun des dieux & des hommes), il n'en peut réſulter aucun mal; car, comme une action bien conduite & dirigée ſuivant la conſtitution de l'homme ne peut être ſans quelque utilité, il eſt hors de doute que rien ne peut en être bleſſé. (VII. 53.) ὅπου = ὑφορατέον(1).

XI.

Celui qui en toutes choſes ſuit la raiſon, ſait concilier le repos avec l'activité néceſſaire, & l'enjoûment avec un air poſé. (X. 12 à la fin.) σχολαῖόν = ἑπόμενος.

(1) Il y a ici deux différences entre le manuſcrit du roi; l'une eſt une faute, & l'autre ne change rien au ſens.

XII.



X I I.

As-tu la raiſon en partage ? Oui, je l'ai. Pourquoi donc ne t'en ſers-tu pas ? Car ſi elle fait ſa fonction, que veux-tu de plus ? (IV. 13.) λόγον = θέλεις.

X I I I.

Si les matelots refuſoient d'obéir au pilote, ou les malades au médecin, à quel autre s'adreſſeroient-ils ? Ou comment celui-là pourroit-il ſauver les paſſagers ; & celui-ci les malades ? (VI. 55.) εἰ κυβερνοντα = ὑγιεινόν.

X I V.

En moins de dix jours, ceux même qui dans ce moment te regardent comme une bête farouche, ou comme un ſinge, te regarderont comme un dieu, ſi tu reprends tes maximes & le ſacré culte de ta raiſon. (IV. 16.) ἐντὸς = λόγου.

X V.

Sur chaque action qui ſe préſente à faire, demande-toi : Me convient-elle ? Ne m'en repentirai-je pas ? Bientôt je ne ferai plus.

Tout aura diſparu pour moi. Que me reſte-t-il à deſirer que de faire préſentement une action qui ſoit digne d'un être intelligent, uni à tous les autres & ſoumis à la même loi que Dieu? (VIII. 2.) Κατ' ἑκάστην = Θεῷ.

X V I.

Quoique les parties d'air & de feu, qui entrent dans la compoſition de ton corps, ſoient plus légeres & qu'elles ſe portent naturellement en haut, cependant elles y reſtent. De même, quoique les parties de terre & d'eau qui ſont en toi ſe portaſſent naturellement au bas, cependant elles ſe tiennent dans ton corps à une place qui ne leur eſt pas naturelle. Ainſi les élémens même obéiſſent à la loi générale, conſervant la place qui leur a été fixée contre leur pente, juſqu'à ce que cette même loi leur donne le ſignal de la diſſolution. N'eſt-ce donc pas une choſe horrible que la partie intelligente de ton être ſoit la ſeule ſubſtance indocile qui ſe fâche de garder ſon poſte? On ne lui ordonne rien qui ſoit

au-dessus de ses forces; on ne lui commande que ce qui convient à sa propre nature, & cependant elle s'impatiente, elle se révolte contre l'ordre. Car tout ce qui la porte à l'injustice, à l'intempérance, à la tristesse, à la crainte, est un mouvement de révolte contre la nature. C'est vouloir quitter son poste que de se fâcher des accidens de la vie. L'ame n'est pas moins faite pour avoir de la fermeté & de la piété que pour avoir de la justice. La fermeté & la piété sont des vertus nécessaires à un citoyen de l'univers. La loi qui les exige est même plus ancienne que toute action juste. (XI. 20.) τὸ μὴν = δικαιοπραγμάτων.

XVII.

C'est un mot d'Epictete: il n'y a point de ravisseur, point de tyran du libre arbitre (1). (XI. 36.) λῃστὴς = Επικτήτου.

XVIII.

Le même Epictete disoit (2): il faut se

(1) Epictete d'Arrien, liv. 3, ch. 22, p. 471, d'Upton.

(2) Enchiridion, chap. 2 en partie, dans l'édition d'Upton, p. 685.

faire des regles ſur les conſentemens à donner ; & en matiere de deſirs avoir ſoin d'y mettre des conditions. Point de tort à la ſociété, point d'excès. Réprimer tous les appétits, mais ne rien redouter de ce qui ne dépend pas de nous. (XII. 37.) τέχνην = χρῆσθαι.

X I X.

Il ne s'agit point ici, diſoit-il, d'une queſtion frivole, mais de ſavoir ſi nous avons, ou non, l'uſage de la raiſon. (XI. 38.) οὐ περὶ = ἢ μή.

X X.

Dans la pratique des bons principes, il faut ſe comporter comme un athlete prêt à tous les genres de combats, & non comme un ſimple gladiateur ; car auſſi-tôt que celui-ci a laiſſé tomber ſon épée, il eſt tué, au lieu que l'autre a la main toujours prête, & n'a beſoin que d'elle pour frapper. (XII. 9.) ὅμοιον = δεῖ.

X X I.

Si une choſe n'eſt pas honnête, ne la fais

point. Si elle n'eſt pas vraie, ne la dis point; car tu en es le maître. (XII. 17.) εἰ μὴ = ἔστω (1).

XXII.

Commence enfin à ſentir qu'il y a quelque choſe en toi de plus excellent & de plus divin que les objets de ces paſſions dont tu es tiraillé, comme les marionnettes le ſont par des cordons. (XII. 19 en partie) αἴσθου = σε.

XXIII.

Socrate diſoit : Que voulez-vous avoir? Voulez-vous des ames raiſonnables, ou ſans raiſon? *Nous voulons des ames raiſonnables.* Voulez-vous des ames ſaines, ou qui ne le ſoient pas? *Nous voulons des ames ſaines.* Pourquoi donc ne cherchez-vous point à les avoir? *C'eſt que nous les avons.* Mais ſi vous les avez, pourquoi

(1) Upton, dans ſes notes ſur l'Epictete d'Arrien, p. 44, ne termine point ici cet article, comme l'avoit fait Gataker; mais la diviſion de Gataker me paroît meilleure. Au lieu d'ἔστω, il faut lire ἐστι, à cauſe de γὰρ, qui ne va guere avec l'impératif ἔστω.

vous querellez-vous? Pourquoi vois-je parmi vous des partis contraires? (XI. 39.)

ὁ Σωκράτης == διαφέρισθι.

NOTES.

[J'ai intitulé ce chapitre, *raiſon divine & humaine*, parce que, ſuivant Marc-Aurele (VII. 9.), il n'y a dans le monde qu'une raiſon & une vérité.

La nature & l'eſſence de cette raiſon paſſent la portée de nos conceptions : mais ſon exiſtence a autant de certitude pour nous que l'exiſtence de la lumiere, de la peſanteur, du fluide électrique, du reſſort, du mouvement, dont la nature nous eſt également inconnue.

Les ſens ne fourniſſent à la raiſon humaine qu'une occaſion, un objet & une matiere à s'exercer. Notre raiſon ſe rendant elle-même attentive, diſcerne immédiatement le vrai d'avec le faux dans tout ce que les ſens lui rapportent ; c'eſt elle qui, ſéparant les qualités des êtres d'avec ces êtres mêmes, compte, meſure, compare

ces qualités en général, faiſant abſtraction de tout ſujet particulier; qui juge de leur égalité ou inégalité, ou de leurs proportions; qui leur aſſigne des genres, des eſpeces, & qui démontre à ce ſujet des vérités également conſtantes pour tout ce qui penſe dans le monde, à commencer par l'Être ſuprême.

La raiſon de Dieu voit ſans doute infiniment plus de vérités, & les voit infiniment mieux que la raiſon humaine. Par exemple, Dieu voit infiniment plus de propriétés & de rapports dans les lignes, les ſurfaces, les ſolides, les nombres, que nous n'en voyons; & il voit infiniment mieux que nous, les vérités mathématiques que nous démontrons, puiſqu'il les voit en elles-mêmes, ſans aucun appareil de preuves, & dans l'eſſence même des choſes. Mais parmi nos démonſtrations, il y en a beaucoup entiérement indépendantes des ſens, celles, par exemple, qui ont pour objet des nombres, des proportions abſtraites, des qualités indéterminées; & ces

démonſtrations ne ſont pas plus certaines en Europe qu'en Aſie, ni dans la penſée de Dieu que dans celle des hommes, ou de toute nature intelligente.

Ainſi la vérité eſt une, & il n'y a qu'une raiſon; c'eſt-à-dire, une ſeule ſource de cette lumiere commune & univerſelle, qui par-tout eſt la même: ſource néceſſaire, exiſtant par ſoi, & immuable. Nous lui connoiſſons très-clairement ces attributs, quoique ſa nature, & la façon dont elle ſe communique aux intelligences particulieres, ſoit incompréhenſible; mais, de toute néceſſité, un effet univerſel ſuppoſe une cauſe de même genre.

Socrate & Platon reconnurent, comme un principe fondamental, cette unité de raiſon & de vérité que Marc-Aurele adopta.

S. Auguſtin, parfaitement inſtruit de la philoſophie ancienne, reconnoît qu'aucun philoſophe *n'a ſi fort approché de notre doctrine que les Platoniciens* (1). Et quoique les vues, tant de Platon que de S. Auguſtin,

(1) De la cité de Dieu, VIII. 4 & 5.

se soient portées un peu plus haut que celles de Marc-Aurele, elles vont servir à appuyer celles de notre sage prince.

Il n'y a pas, dit S. Augustin, *plusieurs sagesses, mais une seule* (1). *Ce que les yeux de deux hommes voient en même tems, n'appartient pas à l'œil de celui-ci ou de celui-là ; c'est une troisieme chose où se portent les regards de ces deux hommes...... On ne peut nier qu'il n'y ait une vérité immuable qui renferme tout ce qui est immuablement vrai, vérité que tu ne saurois appeller tienne ou mienne, ni d'aucun autre homme. C'est*, ajoute S. Augustin, *une sorte de lumiere qui, d'une façon admirable, est en même tems secrette & publique ; elle est toujours présente, & s'offre en commun à tous ceux qui contemplent les vérités immuables* (2).

Il y a dans saint Augustin un très-grand nombre de passages semblables, sur lesquels Malebranche fonda son systême, *que nous*

(1) De la cité de Dieu, XI. 10. Voir aussi X. 2.

(2) S. Augustin, *de liber. arbitr.* II. 12.

voyons tout en Dieu ; syſtême qui vient d'être renouvellé par un gentilhomme Breton, de beaucoup d'eſprit, & fort nourri de la lecture de S. Auguſtin (1).

Tous ont cité un paſſage de ſaint Jean l'Evangéliſte, qui, en parlant du VERBE, ou de la ſageſſe incréée, lui donne le nom de *vraie lumiere qui éclaire tout homme dès qu'il vient en ce monde.* Et Marc-Aurele, avant S. Auguſtin, avoit puiſé ſon idée d'une ſeule raiſon univerſelle, dans les mêmes ſources que lui, peut-être même (ce qui ſurprendra) dans ce paſſage de ſaint Jean l'Evangéliſte; car ce même paſſage lui avoit été expliqué par S. Juſtin, philoſophe & martyr, dans les apologies qu'il fit du chriſtianiſme devant ce prince.

Ce ſaint homme, qui cherchoit à concilier aux chrétiens la faveur de Marc-Aurele, l'aſſura qu'ils reconnoiſſoient auſſi une raiſon divine qui ſe communique à tous les hommes.

Il y a, dans cette apologie de S. Juſtin,

(1) M. de Keranflech.

deux paſſages, dont je vais rappeller d'abord le ſecond, pour faire mieux entendre le premier. Saint Juſtin y diſtingue les philoſophes qui ont eu ſoin *de régler leur vie ſur quelques raiſons qu'ils ont recueillies de la raiſon ſemée par-tout*, d'avec les chrétiens qui ont réglé *leur vie ſur la connoiſſance de la contemplation de la raiſon entiere, c'eſt-à-dire, de Jeſus-Chriſt.*

Dans l'autre paſſage il dit: *Nous avons appris* & *nous avons déjà déclaré que Jeſus-Chriſt, fils ainé de Dieu, étoit cette raiſon qui ſe communique à tout le genre humain; & ceux qui ont vécu avec la raiſon, ſont chrétiens, comme l'ont été* (en cela) *parmi les Grecs, Socrate, Héraclite, & leurs ſemblables* (1).

Cette reſtriction *en cela*, n'eſt pas dans le texte de ſaint Juſtin; mais c'étoit ſans doute ſa penſée, comme il eſt prouvé dans la préface du pere Bénédictin, auteur de l'édition (2).

(1) *S. Juſtini apologia*, n°. 46, édition de 1742, pag. 71 & 94.

(2) S. CLEMENT D'ALEXANDRIE dit que « Dieu a

Quoi qu'il en soit de l'origine des pensées de Marc-Aurele sur l'unité de la raison, ce prince la reconnoît en cent endroits. (VI. 14. VII. 9. &c.) Il compare (XII. 30.) la raison universelle à la lumiere du soleil, qui, quoique divisée, est par-tout la même.

La raison de l'homme est, selon lui, *détachée* du grand Jupiter (1) qui l'a donnée à chacun pour gouverneur & pour guide. (V. 7.)

» fait avec les hommes, en quelque sorte, trois allian-
» ces ; l'une avec les Gentils, l'autre avec les Juifs, &
» la troisieme avec les Chrétiens. Il a été servi & honoré
» par les uns & par les autres, chacun en sa maniere.
» Il a donné aux Gentils la philosophie, & la loi aux
» Juifs, & de ces deux peuples il en a composé son
» église ; réunissant, pour ainsi dire, en une les trois
» alliances, qui sont toutes trois fondées sur la parole
» du même Dieu. Car de même qu'il a donné les pro-
» phetes aux Juifs, de même il a accordé aux Gentils
» les philosophes qui sont comme leurs prophetes ».
(*D. Calmet, dissertation sur les Gentils, en tête des Epîtres de S. Paul, tom.* 1, in-4°. *p. lxxj, édition de* 1730, *où il cite les textes grecs de S. Clément*).

(1) ἀποσπασμα.

C'eſt un *écoulement* (1) de celui qui gouverne le monde. (II. 4.)

Tous les hommes ont une *portion* (2) de cette ſubſtance *divine.* (II. 1.) Et nous trouvons dans la bible des expreſſions ſemblables. Nous y liſons que la *ſageſſe eſt une vapeur de la vertu de Dieu, & une effuſion toute pure de la clarté du tout-puiſſant.... un éclat de la lumiere éternelle.* (Livre de la Sageſſe. VII. 25. 26.)

Au ſurplus, Marc-Aurele regarde l'ame de chaque homme comme exiſtant ſéparément, de même que les différentes mers ont chacune leur baſſin; mais il croit que nos ames ſont partie d'un même élément ſpirituel, comme toutes les mers appartiennent à l'élément de l'eau; & que de plus une même raiſon les éclaire toutes, comme la lumiere du ſoleil éclaire la terre & les mers. (IX. 8.)

En ſuivant cette comparaiſon de Marc-Aurele, on peut dire que la raiſon uni-

(1) ἀπόῤῥοια.
(2) θεία ἀπόμοιρα.

verſelle éclaire les habitans de toutes les villes, villages & campagnes de la terre; mais que le philoſophe en a fait comme de la lumiere du ſoleil : il diviſe celle-ci par le ſecours d'un priſme, il la décompoſe en ſes élémens, il découvre dans l'ordre de ces élémens une portion diatonique, & il les combine en mille manieres différentes, pour en tirer de nouvelles couleurs.

L'excellence de la raiſon humaine dépend de l'uſage que nous en ſavons faire.

Sur-tout on découvre dans notre raiſon le principe divin & obligatoire de la loi naturelle, ainſi qu'on le verra ſur le chapitre ſuivant. C'eſt ce qu'il y a de plus admirable dans la philoſophie de Marc-Aurele.]



CHAPITRE VIII.

Loi naturelle.



I.

L'ESPRIT de l'univers aime les rapports d'union. Il a donc fait les choſes moins parfaites pour de plus excellentes, & il a fait celles-ci les unes pour les autres. Tu vois l'ordre avec lequel il a ſubordonné & combiné toutes choſes. Il a donné des facultés à chacune ſuivant ſa dignité, & il a inſpiré aux meilleures une inclination réciproque. (V. 30.) ὁ τῦ ὅλου = συνήγαγε.

I I.

Penſe très-ſouvent à la liaiſon & à l'intime rapport que toutes les choſes du monde ont entre elles; car elles ſont pour ainſi dire entrelacées & par ce moyen alliées & confédérées; & l'une eſt à la ſuite de l'autre, par l'effet du mouvement local, de la correſpondance & de l'union

de toutes les parties de la matiere. (VI. 38.) πολλάκις = ὐσίας.

I I I.

Les choſes qui ſuccedent à d'autres ſont de la famille de celles qui ont précédé : ce n'eſt pas comme une ſuite de nombres détachés, que la ſeule néceſſité fait chacun ce qu'il eſt ; elles ont au contraire une connexité fondée en raiſon. Comme originairement tous les êtres ont été combinés pour former un enſemble, de même ceux qui naiſſent de nouveau ne préſentent pas une ſucceſſion ſimple, mais une ſorte de parenté digne d'admiration. (IV. 45.) τὰ ἑξῆς = ἐμφαίνει.

I V.

Une même ſorte d'ame a été diſtribuée à tous les animaux ſans raiſon, & un même eſprit intelligent à tous les êtres raiſonnables, comme tous les corps terreſtres ont une même terre, & comme tout ce qui voit & qui reſpire ne voit qu'une même lumiere, ne reçoit & ne rend qu'un même air. (IX. 8.) εἰς = παντα.

V.

V.

La lumiere du ſoleil eſt une, quoiqu'on la voie diſperſée ſur des murailles, ſur des montagnes, ſur mille autres objets. Il n'y a qu'une matiere commune, quoiqu'elle ſoit diviſée en des millions de corps particuliers. Il n'y a qu'une ame, quoiqu'elle ſe diſtribue à une infinité de corps organiſés qui ont des limites propres. Il n'y a qu'une ame intelligente, quoiqu'elle ſemble elle-même ſe partager (1).

Or quelques-unes de ces parties dont je viens de parler, comme celles qui tiennent de la nature de l'air & les inférieures, ſont inſenſibles & ſans affection les unes pour

(1) Les deux mots grecs que Marc-Aurele emploie pour déſigner uniquement l'ame animale, ψυχὴ, πνεῦμα, ont des racines qui ſignifient également un ſouffle, un vent. Ariſtote entend en général, par le mot πνεῦμα, une ſubſtance animale & productive, qui eſt commune aux plantes & aux animaux; & Marc-Aurele emploie ordinairement d'autres mots pour déſigner l'ame raiſonnable, tels que νοῦς, διανοια, λόγος. Il la regarde comme faiſant partie d'un même élément ſpirituel.

les autres, quoique retenues enſemble par l'eſprit univerſel, & par une même peſanteur ; au lieu que tout être intelligent ſe ſent né & conformé pour être uni avec ſon ſemblable, & que ce penchant ſocial eſt tout entier dans chacun. (XII. 30.)
ἐν φῶς = πάθος.

V I.

Tous les êtres qui ont entre eux quelque choſe de commun, tendent à s'unir à ceux de leur eſpece. Les corps terreſtres ſe portent vers la terre ; ce qui eſt humide cherche à couler avec l'humide, & l'air avec l'air ; enſorte que, pour les tenir ſéparés, il faut employer quelque barriere & quelque force. Le feu ſe porte en haut, à cauſe du feu élémentaire : celui d'ici bas a tant de diſpoſition à s'y aller joindre par l'embraſement, que toutes nos matieres un peu ſeches s'enflamment aiſément, parce qu'elles ont moins d'obſtacles qui les en empêchent.

Il en eſt de même de tous les êtres qui participent de la nature intelligente : ils ſe

portent avec une pareille force, & peut-être avec plus d'impétuosité, vers ce qui est de même nature qu'eux. Plus un être est parfait, plus il est prompt à se joindre & à se confondre avec son semblable.

Parmi les animaux sans raison on a toujours vu des essaims d'abeilles, de grands troupeaux, des familles de poussins, en un mot, des sociétés qu'une sorte d'amour a rassemblées, parce que ces êtres ont une même sorte d'ame. Mais ce penchant à vivre en société est plus vif dans les êtres plus parfaits, & se trouve moins fort dans les plantes, dans les pierres, dans les bois. L'espece raisonnable est composée de peuples réunis ou confédérés, de familles & d'assemblées. Dans les tems même de guerre, il se fait des capitulations ou des trèves; & parmi les êtres encore plus parfaits on apperçoit, malgré leur séparation, une sorte de tendance à s'unir, comme dans les astres. Parmi ces êtres plus excellens que l'homme, l'éloignement n'a pu empêcher cette tendance réciproque,

effet de leur ſupériorité même (1).

Cependant conſidere ce qui ſe paſſe parmi le genre humain : les êtres raiſonnables ſont actuellement les ſeuls qui aient oublié cette mutuelle affection, ce penchant & cet attrait commun. On n'en voit plus d'exemple.

Mais les hommes ont beau ſe fuir ; la nature plus forte ſe ſaiſit d'eux & les arrête. Tu verras la vérité de ce que je dis, ſi tu y prends bien garde : car tu trouveras plutôt un corps terreſtre ſéparé de la terre, que tu ne trouveras un homme qui ait rompu tout rapport avec ceux de ſon eſpece. IX. 9.) ὅσα = ἀπεσχισμένον.

V I I.

Tout ce qui arrive *de bon* à chacun eſt utile à l'univers. C'eſt en dire aſſez. On peut cependant ajouter, & l'expérience le confirme, que tout ce qui arrive *de bon* à chaque homme eſt encore utile à la ſociété

(1) Il ſemble que Marc-Aurele avoit entrevu l'attraction de Newton, ſous l'emblême de *ſympathie*. (IV. 27. Et ici.)

humaine, en prenant ici l'*utile* dans le ſens du vulgaire qui appelle biens ce qui, dans le vrai, tient ſimplement un milieu entre les vrais biens & les vrais maux (1). (VI. 45.) ὅσα=λαμβανέσθω.

VIII.

J'ai trois rapports; l'un avec la cauſe environnante; l'autre avec la cauſe divine, d'où procede tout ce qui arrive à tous les êtres; & le troiſieme, avec tous ceux qui paſſent leur vie avec moi. (VIII. 27.) τρεῖς=συμβιοῦντας.

(1) La fin de l'article en reſtreint le ſens aux ſeuls biens utiles. Les vrais biens ſont la raiſon & le bon uſage qu'on en fait envers Dieu, les hommes, ſoi-même. Les vrais maux ſont le vice, l'erreur, toutes ſortes d'égaremens. La ſanté, les richeſſes, les honneurs & leurs contraires, ſont des choſes moyennes, qui peuvent également ſervir au vice & à la vertu, & dont le bonheur ou le malheur de l'homme ne dépend pas néceſſairement. Telle eſt l'admirable morale des ſtoïciens.

Après cette explication, il eſt aiſé d'entendre l'article. Les richeſſes, par exemple, d'un citoyen ne peuvent lui être bonnes qu'autant qu'il s'en ſervira, & il ne peut s'en ſervir, ni même en abuſer, ſans faire du bien à la ſociété.

I X.

[*On vient de t'offenser?*] Songe promptement à ton esprit, à celui de l'univers, à celui de l'offenseur ; au tien, pour le rendre juge ; à celui de l'univers, pour te souvenir de qui tu fais parti ; à celui d'un tel, pour voir si ce n'est point ignorance de sa part, plutôt que dessein prémédité. Songe en même tems que, comme homme, il est ton parent. (IX, 22.) τρέχε = συγγένες.

X.

Faire une injustice, c'est être impie ; car la nature universelle ayant créé les êtres raisonnables les uns pour les autres, afin qu'ils se prêtent de mutuels secours (comme il convient à leur dignité) sans jamais se nuire, celui qui désobéit à cette volonté de la nature offense certainement la plus ancienne déesse ; & faire un mensonge, est aussi pécher contre cette divinité (1) : car

(1) Cette ligne manquoit dans le manuscrit palatin. Causaubon le fils l'avoit suppléée, d'après un manuscrit

la nature univerſelle eſt la mere de tous les êtres, ce qui les rend parens; & de plus, la nature univerſelle eſt nommée avec raiſon la vérité, puiſqu'elle eſt la ſource de toute vérité : ainſi celui qui ment ſans réflexion, peche, parce qu'en trompant il fait une injuſtice; & celui qui ment ſans réflexion fait toujours une action injuſte, en ce qu'il rompt l'harmonie établie par la nature univerſelle, & en ce qu'il trouble l'ordre en contrariant la nature du monde. En effet, c'eſt la contrarier que de ſe porter à la fauſſeté malgré ſon propre cœur; car ce cœur avoit reçu de la nature un ſentiment d'averſion pour le faux; & c'eſt pour n'y avoir fait aucune attention, que maintenant il n'eſt plus en état de ſentir la différence du faux d'avec le vrai.

De même, celui qui recherche les voluptés comme des biens, & qui fuit les douleurs comme des maux, eſt impie; car il eſt impoſſible qu'un tel homme n'accuſe

d'Heſchelius, & en effet je la retrouve dans les manuſcrits du roi, & du Vatican.

ſouvent la commune nature d'avoir fait un injuſte partage aux méchans & aux bons, puiſqu'il arrive ſouvent que les méchans nagent dans les plaiſirs & vivent dans l'abondance de tout ce qui peut leur en procurer, pendant que les bons éprouvent la douleur & tous les accidens qui la font naître. D'ailleurs, celui qui redoute les douleurs craindra une choſe que l'ordre du monde lui deſtine un jour, ce qui eſt déjà impie; & celui qui court ſans ceſſe après le plaiſir des ſens, ne s'en abſtiendra pas pour une injuſtice, ce qui eſt une impiété manifeſte. Or il faut que celui qui veut ſe conformer à l'ordre de la nature, regarde comme indifférentes toutes les choſes que la nature a également faites; car elle ne les auroit pas faites également, ſi elles n'euſſent été à ſes yeux, tout à fait égales. Tout homme donc qui ne reçoit pas également les plaiſirs & les peines, la mort & la vie, la gloire & l'ignominie, choſes que la nature envoie ſans diſtinction aux bons & aux méchans, eſt, ſans aucun doute, impie.

Quand je dis que la nature les envoie indifféremment, j'entends qu'elles arrivent indifféremment selon l'ordre & la suite de tout ce qui devoit se faire successivement, en vertu d'un certain mouvement primitif que la Providence imprima, lorsque, dans une certaine époque, elle se fut déterminée à un tel arrangement, après avoir conçu en elle-même les combinaisons de tout ce qui devoit être, & avoir semé par-tout les germes & les principes, tant des divers êtres, que de leurs changemens & de leur succession dans l'ordre que nous les voyons. (IX. 1.) ὁ ἀδικῶν = τοιουτῶν.

X I.

Celui qui peche, peche contre lui-même. Et l'homme injuste se fait du mal à lui-même, puisqu'il se rend méchant. (IX. 4.) ὁ ἁμαρτάνων = ποιῶν.

X I I.

Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien, qu'en faisant certaines choses. (IX. 5.) ἀδικεῖ = τι.

XIII.

La nature eſt toujours ſupérieure à l'art, car tous les arts cherchent à imiter les choſes naturelles. Par conſéquent la nature la plus parfaite, celle qui comprend toutes les choſes naturelles, ne cede point en induſtrie aux arts. Or ceux-ci font ce qu'il y a de moins bien pour ce qu'il y a de mieux. Donc la commune nature en uſe de même, & c'eſt ce qui produit la juſtice, vertu qui ſuppoſe toutes les autres. Car nous n'obſerverons pas la juſtice, ſi nous deſirons fortement les biens extérieurs, ſi nous donnons dans les préjugés, ſi nous ſommes foibles, ſi nous ſommes légers. (XI. 10.)

οὐκ = ὦμεν.

XIV.

Le bas peuple ne connoît pas toute la portée du ſens de ces mots, vivre du bien d'autrui & ſemer *le ſien*; gagner ſa vie à quelque trafic, & vivre dans l'oiſiveté. Il ne voit pas ce qu'il faut faire pour bien vivre. En effet, cela ne ſe voit point avec

les yeux du corps, mais avec d'autres yeux. (III. 15.) οὐκ = ὄψει (1).

X V.

Si quelquefois tu as vu une main, un pied, une tête coupés & entiérement séparés du reste du corps, c'est l'image de celui qui se refuse, autant qu'il est en lui, aux accidens de la vie, qui se détache du grand tout, ou qui fait quelque chose au préjudice de la société. Tu viens de te jetter hors du sein de la nature; car en venant au monde tu en as fait partie, & maintenant tu t'en es retranché; mais tu as la ressource de pouvoir t'y réunir, ce que Dieu n'a point accordé à ces parties qui, après avoir été une fois coupées & séparées, ne peuvent plus se rejoindre au tout. Vois quelle est la bonté suprême, d'avoir doué l'homme d'une si excellente prérogative. Elle t'a

(1) J'ai cru devoir éclaircir un peu l'énigme du texte. Ces mots, *voler*, *semer*, *trafiquer*, regardent le bas peuple, qui en effet ne connoît de la justice que le nom, & semble la regarder comme vertu inventée par les riches contre les pauvres.

d'abord accordé le pouvoir de ne te point séparer de la société des êtres, & ensuite le pouvoir de te rejoindre au tronc, d'y repousser & d'y reprendre ton rang de partie. (VIII. 34.) ἔι ποτε = ἐποίησεν (1).

XVI.

Le bonheur & le malheur d'un être raisonnable & sociable ne dépendent pas des sensations qu'il éprouve, mais de ses actions; de même que ses vertus & ses vices ne consistent pas dans les sensations qu'il a, mais dans les actions qu'il fait. (IX. 16.) οὐκ ἐν = ἐνέργεια.

XVII.

Comme tu es le chef qui fait de la société un corps entier, toutes tes actions doivent tendre à le maintenir dans une parfaite intégrité. Ne fais donc rien qui ne se rapporte de près ou de loin à ce but. Sans cela ta vie seroit séparée du corps. Elle ne

(1) Dans le manuscrit du roi, fol. 174, on a retranché de cet article trois petits mots. Cette différence est peu importante.

feroit plus avec lui un ſeul tout. Elle feroit ſéditieuſe, comme l'eſt un homme qui, ſe faiſant un parti dans une république, en rompt l'harmonie. (IX. 23.) ὥσπερ = συμφονιας.

XVIII.

Ce qui n'eſt point utile à la ruche, n'eſt pas *véritablement* utile à l'abeille. (VI. 54.) τõ τῷ = συμφέρει.

XIX.

Il y a tel qui, après avoir fait plaiſir à quelqu'un, ſe hâte de lui porter en compte cette faveur. Un autre ne fait pas cela, mais il a toujours préſent à ſa penſée le ſervice qu'il a rendu, & il regarde celui qui l'a reçu comme ſon débiteur. Un troiſieme ne ſonge pas même qu'il a fait plaiſir; ſemblable à la vigne qui, après avoir porté du raiſin, ne demande rien de plus, contente d'avoir porté le fruit qui lui eſt propre. Le cheval qui fait une courſe, le chien qui a chaſſé, l'abeille qui a fait du miel, & le bienfaiteur, ne font point de bruit, mais

passent à quelqu'autre action de même nature, comme fait la vigne qui, dans la saison, donne d'autres raisins.

Faut-il donc être de ceux qui, pour ainsi dire, ne pensent jamais à ce qu'ils font (1)? Oui, il le faut. Mais, dira quelqu'un, il faut bien savoir ce que l'on fait; car c'est le propre d'un être social de sentir qu'il fait une action convenable à la société, & de vouloir même, de par Jupiter, que son concitoyen le sente. J'avoue que ce que tu dis est vrai, mais tu prends trop à la lettre mes paroles; c'est pourquoi tu seras du nombre de ceux dont j'ai parlé d'abord, car ils ont aussi des raisons spécieuses qui les abusent. Si tu veux mieux entendre ce que j'ai dit, ne crains pas que cela te fasse jamais perdre l'occasion de faire quelqu'une des actions qu'exige la société. (V. 6.)
ὁ μὲν = κοινωνικόν.

X X.

Quoique les êtres raisonnables forment

(1) Le cardinal Barberin a supposé ici une interrogation qui fait bien. Peut-être l'avoit-il trouvée dans son manuscrit.

chacun un tout à part, cependant étant faits pour coopérer ensemble à une même œuvre, ils ont par cette raison entre eux le même rapport d'union qui se trouve entre les membres d'un seul & même corps. Pour te rendre cette pensée plus touchante, il faut te dire souvent à toi-même : je suis un membre du corps de la société humaine ; car si tu te dis simplement : je fais partie de ceux de la société (1), c'est que tu n'aimes pas encore du fond du cœur les autres hommes ; c'est que tu n'aimes pas à leur faire du bien, comme étant de leur espece ; & si tu leur en fais par pure bienséance, c'est que tu ne t'y portes pas en-

(1) M. Ménage, dans une note écrite de sa main, en marge d'un exemplaire de Marc-Aurele que j'ai, observe que dans l'édition latine de Basle, on ne trouve pas la traduction de ces mots *διὰ τῦ ῥῶ στοιχείου*, pour dire que *melos*, *membre*, differe de *meros*, *partie*, par la lettre *r* ; ce qui est une puérilité de copiste, que l'éditeur Xylander, & après lui Casaubon le fils, ont jugée indigne de Marc-Aurele. Le cardinal Barberin l'a cependant adoptée & rendue dans sa traduction italienne.

core comme à ton bien propre. (VII. 13.) ἴδιον = ἐυ ποιῶν.

XXI.

Perſonne ne ſe laſſe de recevoir du bien. Or c'eſt ſe faire du bien que de faire des actions conformes à la nature. Ne te laſſe donc point de faire du bien aux autres, puiſque par-là tu t'en fais à toi-même. (VII. 74.) οὐδεὶς = ὠφελεῖς.

XXII.

Ai-je fait quelque choſe pour la ſociété ? j'ai donc fait mon propre avantage. Que cette vérité ſoit toujours préſente à ton eſprit, & travaille ſans ceſſe. (XI. 4.) τι πεποίηκα = παύου.

XXIII.

Les Lacédémoniens, dans leurs ſpectacles, plaçoient les étrangers à l'ombre, & ſe mettoient eux-mêmes où ils pouvoient. (XI. 24.) Λακεδαιμόνιοι = ἐκαθίζοντο.

XXIV.

Perdiccas ayant demandé à Socrate pourquoi

pourquoi il ne venoit pas chez lui : c'eſt, répondit Socrate, pour ne pas mourir déſeſpéré de recevoir du bien ſans pouvoir en faire à mon tour. (XI. 25.) τῷ Περδίκκᾳ = ἀντευποιῆσαι.

NOTES.

[Nous ſommes compoſés d'un eſprit & d'un corps.

Nous vivons en ſociété.

Nous faiſons partie du monde.

Tel eſt à notre égard l'état des choſes établi par la nature.

Un ſtoïcien ſe demande : *pourquoi ſuis-je fait ?* Et il ſe répond : *pour vivre conformément à la nature.* C'eſt ma loi naturelle, c'eſt ma condition, ma conſtitution, &, pour ainſi dire, ma ſtructure.

1°. *J'ai un eſprit & un corps.*

En vain je rechercherois quelle eſt leur nature. Je ſais que la connoiſſance intime de leurs eſſences paſſe ma portée. Mais quelles ſont leurs fonctions ? L'un penſe ; l'autre eſt une machine organiſée, qui ſe

meut & se nourrit. J'apperçois d'abord ces grandes différences. Mais pour connoître ma loi, il faut que je porte mon attention plus avant; & comme je vois que ces deux substances sont unies par des liens & des rapports dont la nature passe aussi ma portée, sans chercher à la définir, je m'arrête uniquement aux effets de qualité morale que j'éprouve, & qui me sont communs avec tous ceux de mon espece.

D'un côté j'ai des passions de colere, d'amour, de desir, d'aversion, de plaisir, de douleur; & de l'autre, je sens en moi une faculté fort curieuse de connoître le vrai & la juste valeur des choses, qui examine toutes mes imaginations, qui raisonne, décide, choisit librement, jusqu'à préférer, si elle veut, le désagréable à ce qui plaît, dans la seule vue de se procurer à elle-même sa liberté. Je conclus de là que cette faculté est la principale partie de moi-même, & que je peux distinguer en moi, comme dans un cavalier, l'homme d'avec le cheval. Mes appétits naturels sont les

fantaisies du cheval ; mais le cavalier les réprime, guide & gouverne le cheval. Or ce cavalier n'est autre chose que la raison divine & humaine, dont il a été traité au chapitre précédent. Voilà donc mon vrai législateur : la raison commune & universelle, dont Marc-Aurele a parlé ci-dessus.

Voyons encore, en rapprochant plusieurs pensées éparses de Marc-Aurele, ce qu'il pensoit du suprême législateur de l'homme.

Il n'y a qu'un Dieu qui est par-tout .... une seule loi qui est la raison commune à tous les êtres intelligens. (VII. 9.)

L'esprit de chacun est un dieu, & une émanation de l'être suprême. (XII. 26.)

Celui qui cultive sa raison doit être regardé comme un prêtre & un ministre des dieux, puisqu'il se consacre au culte de celui qui a été placé au dedans de lui comme dans un temple. (III. 4.)

Il se garde bien de *faire injure à ce génie divin qui habite au fond de son cœur ..... il se le conserve propice & favorable, en lui*

faisant modestement cortege comme à un dieu. (III. 16.)

Dédaigne tout le reste, pour t'occuper uniquement du culte de ton guide & de ce qu'il y a de divin en toi. (XII. 1.)

Sois docile aux inspirations de ce génie émané de la substance du grand Jupiter, qui l'a donné à chacun pour gouverneur & pour guide: c'est notre esprit & notre raison. (V. 27.)

Que le Dieu qui est au dedans de toi conduise & gouverne un homme vraiment homme..... tu ne verras rien de meilleur que le génie qui réside en toi, qui commande à tes propres desirs. (III. 5 & 6.)

Une même raison nous prescrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'est donc une loi commune qui nous gouverne. Nous sommes donc des citoyens qui vivons ensemble sous la même police. (III. 4.)

Mais, dira-t-on, ces magnifiques idées portent-elles sur un fondement solide? Est-il bien certain que la raison nous prescrive clairement ce qu'il faut faire ou éviter?

Nos idées venant toutes des ſens, ne font-elles pas illuſion à la raiſon? Nos expreſſions générales ne ſont-elles pas des inventions humaines & arbitraires? Notre ſcience ne ſe réduit-elle point à une ſimple expérience? Que voit-on dans nos raiſonnemens? que des identités de propoſitions, où l'on ne fait que répéter ce qui étoit déjà dans nos définitions ou nos ſuppoſitions.

Je laiſſe aux métaphyſiciens ces diſputes preſque interminables. Il s'agit ſimplement ici de regles de mœurs. Je les trouve dans l'expérience d'un ſentiment moral, reconnu pour conſtant par tous les hommes & dans tous les ſiecles. Je m'arrête au ſeul fait. Il me ſera toujours impoſſible de douter ſérieuſement de la différence qu'il y a de la bienveillance à la haine, de la ſincérité au menſonge, de ce qui eſt honnête à ce qui eſt honteux, de la bonne foi à la trahiſon, de la reconnoiſſance à l'ingratitude, du bienfait à l'injure, de la juſtice à l'injuſtice, de la modération à l'intempérance, du cou-

rage à la lâcheté, &c. Je ne peux pas plus douter de ces vérités de ſentiment, que de ma propre exiſtence. L'oppoſition ne ſe trouve dans les mots, que parce qu'elle eſt fonciérement dans les choſes & dans les mouvemens de mon cœur. Des gens d'eſprit pourront m'embarraſſer à répondre ſur mille argumens ſpécieux. En attendant que j'y trouve une réponſe, je ne pourrai me défendre d'agir conformément à ces notions que je retrouve ſans ceſſe dans mon ame, dans celles de toutes les générations d'hommes depuis les tems les plus reculés, dans la conduite même de ces gens d'eſprit, dont les ſubtilités m'embarraſſent.

Suppoſons qu'un tyran m'ordonne, me force d'être menteur, injuſte, perfide, ingrat, lâche; la loi de mon cœur réclamera ſans ceſſe contre ſa violence. Jamais une loi injuſte en ſoi ne ſubjuguera ma raiſon. Ces regles de mes penſées, de mes affections, de ma conduite, ne m'obligent point en vertu d'un pouvoir ſupérieur qui ait fait publier ſes ordres. Leur lien primitif eſt

dans la nature des choses, dans les rapports de convenance ou d'opposition qui existent entre elles. Ma raison les y voit comme un résultat nécessaire de la comparaison qu'elle en fait, & elles sont accompagnées d'un sentiment d'attrait ou d'aversion, qui entraîne, avec une sorte de nécessité, mon desir ou ma fuite.

Par exemple, je ne saurois mentir sans que la contrariété de l'action de ma langue, avec l'impression que fait sur moi la vérité connue, ne cause dans mon ame un combat, une division, un secret reproche du lâche abus que je fais de ma faculté de parler; & si je ments à mon ami, à mon bienfaiteur, à celui qui m'a aidé par sa sincérité, ou si je ments par intérêt, à dessein de ruiner l'honneur ou la fortune d'un autre, une secrete voie crie au fond de mon cœur: tu es un méchant, un traître, un ingrat, un perfide, un homme indigne de ta raison. Ce cri d'une vérité que je ne peux me dissimuler me suit par-tout, m'avilit à mes propres yeux, me perce l'ame.

Que si, par l'effet d'une malheureuse habitude de méchanceté, je me suis endurci, si je suis devenu presque insensible à ces reproches de ma raison, celle de tout le genre humain, révoltée & liguée contre moi, me punit de ce double vice par un mépris universel, par la défiance, l'opprobre, la haine, le refus de secours mutuels. Mille occasions, sans cesse renaissantes, aigrissent & renouvellent ma peine; au lieu que si je suis vertueux, ma récompense est une délicieuse paix de l'ame; je recueille les fruits de la confiance de tous mes concitoyens, &c.

Ce sont là tous les caracteres d'une vraie loi. Mon législateur est la raison divine, qui éclaire la mienne. La sanction de cette loi naturelle est dans mon cœur. Elle me lie par des peines & des récompenses également naturelles: & tout cela est immuablement fondé sur la nature même des choses (1).

(1) Epictete dans Arrien dit:

« Il y a une loi divine, très-forte & inévitable, qui

2°. *Nous vivons en ſociété.*

Les ſtoïciens ont donné à ce mot de *ſociété* beaucoup plus d'étendue que nous ne le faiſons. La principale partie de l'homme eſt ſa raiſon, & il n'y a dans le monde qu'une raiſon, dérivée de la raiſon de l'Être ſuprême qui illumine tout être intelligent, ſavoir, les dieux créés & les hommes; car ce qui eſt vrai pour l'une de ces claſſes, l'eſt pour toutes. Ainſi la raiſon de chaque homme ſe trouve en ſociété, non-ſeulement avec celle de ſes ſemblables, mais encore avec celle des intelligences ſupérieures à l'homme, à commencer par l'auteur de tout; idée ſublime, dont il eſt aiſé de ſentir l'extrême utilité dans la morale : elle tend à nous inſpirer le plus grand reſpect & la plus grande docilité pour la

» inflige les plus grandes punitions aux plus grands » manquemens. Que prononce-t-elle ?..... Que celui qui déſobéit au gouvernement divin, ſoit dégradé, » qu'il ſoit eſclave, qu'il ſoit rongé de remords..... » en un mot qu'il ſoit malheureux, qu'il pleure ». Liv. III. 24, pag. 496, d'Upton.

ſource de cette lumiere, qui eſt notre loi commune.

Au ſurplus, il n'y a point de philoſophe qui ait plus amplement ni mieux traité que Marc-Aurele les principes de la ſociété qui unit tous les hommes.

L'auteur du *parallele de la morale chrétienne avec celle des anciens philoſophes* (1), a reproché à ceux-ci de n'avoir pas connu l'*amour du prochain.*

L'auteur ſans doute n'avoit pas lu Marc-Aurele, ou bien il l'avoit lu avec une extrême prévention. Marc-Aurele va juſqu'à vouloir que l'on pardonne à ceux qui nous offenſent, & même qu'on les aime. *Moi*, dit-il, *qui ſais bien quelle eſt la nature de celui qui me manque, & qu'il eſt mon parent, non par la chair & le ſang, mais parce qu'un même eſprit nous anime; eſprit qui fait partie de la ſubſtance de Dieu même, & que nous poſſédons également..... Il eſt impoſſible que je me fâche contre un frere*,

(1) Livre *in*-12 du P. Mourgues, jéſuite de Toulouſe, contenant une traduction du manuel d'Epictete.

ni que je le haïsse ; car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupieres, des deux mâchoires. Ainsi il est contre la nature que nous soyons ennemis, & ce seroit l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine, & de se fuir. (II. 1. 13. XII. 26.).

C'est une vertu particuliere à l'Être raisonnable, d'aimer ceux même qui l'offensent. (XII. 22.)

On dit encore que les hommes sont nés en état de guerre.

Reprenons l'exemple du cavalier.

Son cheval veut manger de tous les pâturages, sans respecter aucune propriété. Mais la raison du cavalier lui fait respecter la propriété des pâturages d'autrui, comme une loi fondamentale. Le cheval représente les premiers mouvemens de toutes les passions; au lieu que la réflexion du cavalier, par un intérêt plus éclairé, lui dit : ne faisons jamais aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent.

3°. *Nous faiſons partie du monde.*

Les ſtoïciens ont tiré de cette vérité incontestable, de merveilleuſes conſéquences. Pour les faire entendre, prenons encore l'exemple du cavalier.

Le terrein ſur lequel je marche eſt ſouvent inégal, boueux, difficile, & je ſuis expoſé aux intempéries de l'air, à la pluie, aux orages, au tonnerre; mon cheval bronche & ſe bleſſe; je me trompe de chemin, &c. Tous ces accidens, dit Marc-Aurele, ſont *des accompagnemens de choſes belles & bonnes* (VI. 36.), & ne ſont même des accidens que parce que j'ignore le rapport, &, pour ainſi dire, l'engrenage de toutes les pieces qui entrent dans la compoſition & le jeu de la grande machine du monde. Je n'y étois pas quand Dieu le fit, mais je ſuis ſûr qu'il n'y a rien mis de mauvais en ſoi, & qui ne ſoit utile au grand tout; or, puiſque je fais partie du tout, il eſt de la loi naturelle qu'ayant reçu le bienfait de l'exiſtence, j'en accepte

les charges. Si je pensois autrement, je n'en serois pas moins incommodé; & je le serois sans la consolation qu'apportent ces pensées.

Enfin les stoïciens tirent de cette vérité, que nous faisons partie du monde, la loi que nous avons droit de jouir de toutes les richesses de la nature & de l'art, avec les seules restrictions que la société & la raison exigent de nous, & à condition de bénir la main qui nous les présente. La loi fondamentale de la société est de respecter les possessions d'autrui; & la loi de la raison pour nos jouissances, se trouve dans cet éloge que fait Marc-Aurele de l'empereur Tite-Antonin: *Il usoit, sans faste & sans façon, des commodités qu'une grande fortune offre toujours abondamment, & d'un air à faire connoître qu'il s'en servoit uniquement parce qu'elles se présentoient.... Il mérita qu'on lui appliquât ce qu'on dit de Socrate, qu'il avoit la force de se passer & de jouir indifféremment des choses dont la plupart des hommes ne peuvent ni manquer*

ſans triſteſſe, ni jouir ſans excès.

Cependant il faut être attentif à ſe reſpecter ſoi-même dans ces jouiſſances. *Tu as en toi-même* (diſoit Epictete) *quelque choſe de divin. Pourquoi déroge-tu à ta noble origine?.... Ne veux-tu pas te ſouvenir quand tu manges, qui tu es toi qui manges, & qui tu nourris? quand tu uſes des droits de mariage, qui tu es toi qui uſes de pareils droits? Et de même quand tu es en compagnie, que tu prends de l'exercice, que tu parles avec quelqu'un, ah malheureux! tu ne ſais pas que tu portes partout un dieu? Crois-tu que je veuille dire une figure argentée ou dorée? C'eſt Dieu même que tu portes dans ton ſein, & tu ne ſonge pas que tu le profanes par des penſées honteuſes, par de vilaines actions! Tu n'oſerois faire ce que tu fais devant une image de Dieu; & c'eſt en préſence de Dieu qui habite en toi, qui voit & entend tout, que tu ne rougis pas d'avoir ces penſées & de faire ces actions! Oh que tu connois mal quelle eſt ta nature! Oh que tu mérites bien*

la colere céleste! (Epictete d'Arrien. II. 8.) ἔχεις τι = θεοχόλωτι.

Telles sont les loix naturelles des stoïciens. C'est ce qu'ils appellent *vivre conformément à la nature.*]

CHAPITRE IX.

Du recueillement.

I.

La plupart des hommes cherchent la solitude dans les champs, sur des rivages, sur des collines. C'est aussi ce que tu recherches ordinairement avec le plus d'ardeur. Mais c'est un goût très-vulgaire; il ne tient qu'à toi de te retirer à toute heure au-dedans de toi-même. Il n'y a aucune retraite où un homme puisse être plus en repos & plus libre que dans l'intérieur de son ame; principalement s'il y a mis de ces choses précieuses qu'on ne peut revoir

& considérer sans se retrouver aussi-tôt dans un calme parfait, qui est, selon moi, l'état habituel d'une ame où tout a été mis en bon ordre & à sa place.

Jouis donc très-souvent de cette solitude, & reprends-y de nouvelles forces. Mais aussi fournis-la de ces maximes courtes & élémentaires, dont le seul ressouvenir puisse dissiper sur le champ tes inquiétudes, & te renvoyer en état de soutenir sans trouble tout ce que tu retrouveras.

Car enfin, qu'est-ce qui te fait de la peine? Est-ce la méchanceté des hommes? Mais rappelle-toi ces vérités-ci: que tous les êtres pensans ont été faits pour *se supporter* les uns les autres; que cette patience fait partie de la justice qu'ils se doivent réciproquement; qu'ils ne font pas le mal parce qu'ils veulent le mal. D'ailleurs, à quoi a-t-il servi à tant d'hommes, qui maintenant sont au tombeau réduits en cendre, d'avoir eu des inimitiés, des soupçons, des haines, des querelles?

Cesse donc enfin de te tourmenter.

Te

Te plains-tu encore du lot d'événemens que la cause universelle t'a départi ? Rappelle-toi ces alternatives de raisonnement : ou c'est la Providence, ou c'est le *mouvement fortuit* des atomes *qui t'amene tout* ; ou enfin il t'a été démontré que le monde est une grande ville...... (1)

Mais tu es importuné par les sensations du corps ? Songe que notre entendement ne prend point de part aux impressions douces ou rudes que l'ame animale éprouve, si-tôt qu'il s'est une fois renfermé chez lui, & qu'il a reconnu ses propres forces. Au surplus, rappelle-toi encore tout ce qu'on t'a enseigné sur la volupté & la douleur, & que tu as reconnu pour vrai.

Mais ce sera un desir de vaine gloire qui viendra t'agiter ?

Considere la rapidité avec laquelle toutes choses tombent dans l'oubli ; cet abyme

(1) *Qu'il y ait des atomes ou d'autres principes naturels, il est d'abord constant que je suis une partie de cet univers gouverné par la nature ; ensuite, qu'il y a une sorte d'alliance entre moi & les parties qui sont de mon espece*, &c. (Chap. XXXI, 27.)

immenſe de l'éternité qui t'a précédé & qui te ſuivra ; combien un ſimple retentiſſement de bruit eſt peu de choſe ; la diverſité & la folie des idées que l'on prend de nous ; enfin la petiteſſe du cercle où ce bruit s'étend : car la terre entiere n'eſt qu'un point dans l'univers ; ce qui en eſt habité n'eſt qu'un coin du monde ; & dans ce coin là même, combien auras-tu de panégyriſtes, & de quelle valeur ?

Souviens-toi donc de te retirer ainſi dans cette petite partie de nous-mêmes (1). Ne te trouble de rien. Ne fais point d'efforts violens ; mais demeure libre. Regarde toutes choſes avec une fermeté mâle, en homme, en citoyen, en être deſtiné à mourir. Sur-tout, lorſque tu feras dans ton ame la revue de tes maximes, arrête-toi ſur ces deux : l'une, que les objets ne touchent point notre ame ; qu'ils ſe tiennent immobiles hors d'elle, & que ſon trouble ne vient jamais que des opinions qu'elle ſe

(1) Au lieu de ἀγροιδίου, le manuſcrit du Vatican porte ἀγρίδιον. C'eſt une autre expreſſion figurée.

fait au-dedans : l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment, & ne sera plus ce qu'il étoit. N'oublie jamais combien il est arrivé déjà de révolutions, ou en toi, ou sous tes yeux. Le monde n'est que changement; la vie n'est qu'opinion. (IV. 3.) ἀναχωρήσεις = ὑπόληψις.

I I.

Il te reste bien peu de tems à vivre. Passe ta vie comme si tu étois seul retiré sur une montagne; car peu importe d'être ici ou là, dès qu'on peut vivre par-tout suivant les loix de la grande cité du monde. (X. 15, en partie.) ὀλίγον = κόσμῳ.

I I I.

Tiens toujours pour évident que la campagne n'est pas différente de ceci, & que les objets sont ici les mêmes que pour ceux qui vivent retirés sur une montagne, ou sur le bord de la mer, ou par-tout ailleurs. Tu peux être dans une ville, suivant le mot de Platon, comme un berger dans

ſa cabane ſur le haut d'une colline. (X. 23.) εναργες = περιϐαλλόμενος (1).

I V.

On n'a guere vu arriver de malheur à quelqu'un pour n'avoir pas étudié ce qui ſe paſſoit dans l'ame d'un autre; mais quant à ceux qui n'ont jamais étudié les mouvemens de leur cœur, c'eſt une néceſſité qu'ils ſoient malheureux (II. 8.) παρὰ = κακοδαιμονεῖν.

V.

Rien n'eſt plus digne de pitié qu'un homme qui paſſe ſa vie à tourner par-tout, & qui fouille, comme l'a dit quelqu'un, juſques ſous terre, pour découvrir, par conjectures, ce que ſes voiſins ont dans l'ame. Il ne ſent pas qu'il ſuffiſoit à ſon

(1) Je n'ai pas ſupprimé, comme le vouloit Saumaiſe, les deux ou trois derniers mots qui terminent cet article; mais je les ai joints à l'article ſuivant du texte: on les trouvera traduits au chapitre XXVII. des *encouragemens à la vertu*, article 18. Je crois connoitre aſſez le ſtyle de Marc-Aurele, pour être perſuadé que j'ai ſaiſi le vrai ſens de ces mots, qui ont paſſé pour inintelligibles.

bonheur de ſe tenir auprès du génie qui réſide en lui, & de le ſervir comme il doit l'être. Ce ſervice conſiſte à le garantir des paſſions, de toute légéreté & d'impatience à l'occaſion de ce qui vient des dieux ou des hommes; car ce qui vient des dieux eſt reſpectable à cauſe de leur vertu, & ce qui vient des hommes, parce qu'ils ſont nos freres.

Quelquefois pourtant nous devons avoir une ſorte de pitié de ceux-ci, à cauſe de l'ignorance où ils ſont des vrais biens & des vrais maux. Cette imperfection eſt auſſi pardonnable que celle d'un aveugle, qui ne peut diſtinguer le blanc d'avec le noir (1). (II. 13.) ὀυδὲν = μέλαινα.

V I.

Quel eſt enfin l'uſage que je fais à préſent de mon ame? C'eſt ce qu'il faut ſe demander en chaque occaſion, & ſur quoi il faut s'examiner. En quel état ſe trouve ac-

(1) Suidas, au mot δαιμον, où il rapporte ce paſſage de Marc-Aurele, a paſſé le mot φησὶν, & au lieu de αισθομενου δὲ, il a lu αἰσθανομένου.

tuellement cette partie de moi qu'on appelle avec raiſon mon guide? Quelle eſt la ſorte d'ame que j'ai? Eſt-ce l'ame d'un enſant? d'une jeune homme? d'une femmelette? d'un tyran? d'un bête de ſomme? d'un animal féroce? (V. 11.) πρὸς = θηρίον.

VII.

Tiens-toi recueilli en toi-même. Telle eſt la nature de raiſon qui te ſert de guide, qu'elle ſe ſuffit à elle-même, pourvu qu'elle obſerve la juſtice. Alors elle jouit d'une parfaite ſérénité. (VII. 28.) εἰς = ἔχοντα.

VIII.

Regarde au-deſſus de toi. Là tu trouveras la ſource du vrai bonheur, ſource intariſſable ſi tu la creuſes toujours. (VII. 59.) ἔνδον = σκάπτῃς.

IX.

Quelle eſt préſentement l'ame que j'ai? Eſt-elle ou crainte, ou ſoupçon, ou deſir effréné, ou quelqu'autre choſe ſemblable? (XII. 19 à la fin.) τίμου = τοιοῦτον.

X.

Quel bon usage la partie supérieure de ton ame fait-elle de ses forces? C'est là le point essentiel. Tous les autres objets, soit qu'ils dépendent ou non de toi, ne sont que corps morts & que fumée. (XII. 33.) τῦς = καπνός.

CHAPITRE X.

Sur les Spectacles.

I.

On inventa d'abord la tragédie, pour nous faire voir que la vie est sujette à de grands accidens, qu'il est de premiere institution de la nature qu'il en arrive, & que les mêmes choses qui nous ont amusés au théatre, ne doivent pas nous paroître insupportables sur la grande scene du monde; car vous voyez que le monde ne sauroit s'en passer, & qu'*Œdipe*, obligé de les souffrir, s'écrie en vain: ô Citheron!

Il eſt vrai que ces poëtes diſent quelquefois de bonnes choſes ; par exemple : *ſi les dieux ne prennent aucun ſoin de mes enfans, cela même ne ſe fait pas ſans raiſon.* Et encore : *il ne faut point ſe fâcher contre les affaires.....* Et, *il faut que notre vie ſoit moiſſonnée comme le ſont les épis ;* & autres penſées ſemblables.

Après la tragédie, on inventa la comédie que nous appellons ancienne, laquelle, uſant d'une liberté magiſtrale, & diſant tout par ſon nom, ſervit à rappeller à la modeſtie, des citoyens orgueilleux. Diogene, dans les mêmes vues, en emprunta pluſieurs traits.

Conſidere enſuite quel a été le but de la comédie moyenne, & enfin de la nouvelle, qui bientôt a dégénéré en une repréſentation ingénieuſe des mœurs. On ſait bien qu'il s'y dit auſſi de bonnes choſes ; mais après tout, quel peut être le fruit de toute la peine qu'on prend à diſpoſer & embellir ces fictions ? (XI. 6.) πρῶτον ἀπεβλέψε.

II.

Le goût des ſpectacles magnifiques eſt un goût frivole. Ces grandes repréſentations, où l'on fait voir des troupes de grands & de petits animaux, & des combats de gladiateurs, valent-elles mieux que la vue d'un os qu'on jette parmi des chiens ? que celle d'un morceau de pain qu'on laiſſe tomber dans un réſervoir de poiſſons, de fourmis qui travaillent à charrier de petits fardeaux, de ſouris épouvantées qui courent çà & là, ou de marionnettes ?

Lorſque tu ne pourras pas éviter d'aſſiſter à ces grands ſpectacles, portes-y un ſentiment de bonté ; point de piaffe, mais ſonge qu'un homme n'eſt vraiment eſtimable qu'autant qu'il s'affectionne à des objets qui le méritent (1). (VII. 3.) πομπῆς = ἐσπουδακιν.

(1) Marc-Aurele, fort ennuyé de tous ces jeux publics, où cependant il croyoit devoir ſe montrer, avoit pris le parti de s'occuper, dans l'intérieur de ſa loge, à lire, à donner audience, à ſigner des expéditions. *Capitolin.*

CHAPITRE XI.

Sur les pensées & les mouvemens de l'ame.

I.

TELLES que seront ordinairement tes pensées, tel sera ton esprit; car notre ame se nourrit de pensées. Nourris-la (1) donc sans cesse de ces réflexions : par-tout où l'on peut vivre, on peut y bien vivre. On peut vivre à la cour, on peut donc y bien vivre aussi. De plus, chaque être se porte vers l'objet pour lequel il a été fait. Cet objet est sa fin, & ce n'est que dans sa fin qu'il peut trouver son bien-être & son avantage. Or le bien-être d'un animal raisonnable est dans la société humaine, puisque l'on a démontré il y a long-tems qu'il a été fait pour vivre en société. N'est-il pas, en effet, évident que les êtres moins parfaits ont été construits pour ceux qui le sont davan-

(1) Le grec dit: *Plonge-la, tiens-la.*

vantage, & ceux-ci les uns pour les autres? Ce qui est animé vaut mieux que ce qui ne l'est pas, & parmi les êtres animés, ceux qui ont la raison l'emportent. (V. 16.) οἷα = λογικά.

I I.

Dans le peu qui te reste à vivre ne perds point de tems à penser aux autres, à moins que ce ne soit pour le bien de la société. Car tu ne pourrois, sans manquer à quelqu'autre devoir, t'occuper, par exemple, de ce qu'un tel fait, & pourquoi il le fait, de ce qu'il dit ou pense, des intrigues qu'il trame, & d'autres objets de cette nature. Ce seroit errer hors de toi, & te détourner de l'étude de cette partie de ton ame qui est faite pour te diriger. Il faut exclure de la suite de tes pensées tout ce qui n'a qu'un objet frivole & vain; sur-tout ces pensées qui ne peuvent être que l'effet d'une curiosité inquiete & d'une méchanceté habituelle. Accoutume-toi à régler tes pensées à tel point, que si tout à coup on venoit te demander à quoi tu penses, tu

puſſes répondre auſſi-tôt & ſans te gêner : je penſois à cela & cela ; enſorte que par ta réponſe on vît à découvert que tu n'as dans l'ame rien que de ſimple, de bon, de convenable à un être deſtiné à vivre en ſociété, qui rejette d'ailleurs les plaiſirs groſſiers, toute imagination voluptueuſe, tout ſentiment de haine, d'envie, tout ſoupçon, enfin tout ce qui te couvriroit de honte ſi tu faiſois l'aveu de ce qui ſe paſſe dans ton cœur. Un tel homme qui, ſans différer à prendre ſoin de lui-même, s'occupe ainſi à être dès à préſent du nombre des plus vertueux, doit être regardé comme un prêtre & un miniſtre des dieux, puiſqu'il ſe conſacre au culte de celui qui a été placé au-dedans de lui comme dans un temple. En cet état il ne ſe laiſſe plus ſalir par les voluptés ; aucune douleur ne parvient à l'abattre ; il eſt ſupérieur aux atteintes de la calomnie ; il eſt inſenſible à toute méchanceté ; c'eſt un athlete qui, dans le plus noble des combats, demeure vainqueur de toutes les paſſions. Il eſt pénétré juſqu'au

fond du cœur de l'amour de la justice. Il acquiesce de toute son ame à ce qui lui arrive par la distribution de la Providence. Il pense rarement, & jamais sans une grande nécessité pour le bien public, à ce qu'un autre dit, ou fait, ou médite de faire. Il donne toute son attention à ce qu'il doit faire lui-même, & à l'ordre primitif qui a formé le tissu de ses jours, pour ne jamais faire que ce qui sera honnête, & pour se persuader que tout le reste est bien ; car le sort particulier de chacun marche avec la combinaison générale dont il fait partie. Il se souvient encore que tout être raisonnable est son parent, & que l'inclination qui le porte vers ses semblables, vient du fond de sa propre nature. Au surplus, il ne s'attache point à gagner l'estime de tout le monde, mais seulement de ceux qui vivent conformément à leur nature. Quant aux autres qui ne vivent pas de même, il se représente tranquillement de quelle façon ils se comportent chez eux & au dehors, le jour, la nuit, en quel état la débauche

les met, & dans quelles compagnies. Il ne fait donc aucun cas de l'approbation de telles gens qui ne ſauroient s'approuver eux-mêmes. (III. 4.) μὴ καλλωπίζῃς = ἀρέσκονται.

III.

Que ton entendement, qui juge de tout, ſe reſpecte ; c'eſt un point eſſentiel pour n'admettre aucune opinion qui ſoit contraire, ou à l'ordre général du monde, ou à la nature d'un être raiſonnable ; celle-ci demande que tu ne te décides jamais à l'aveugle, que tu aimes les hommes & que tu obéiſſes aux dieux. Laiſſant donc là tout le reſte, ne t'occupe plus que de ce peu d'objets. Souviens-toi que le ſeul tems que l'on vit eſt le moment préſent, qui n'eſt qu'un point ; le reſte du tems, ou n'eſt plus, ou eſt incertain : ainſi la vie ſe réduit à bien peu de choſe ; le lieu où on la paſſe n'eſt qu'un petit coin de la terre, & la réputation la plus durable qu'on peut laiſſer après ſoi n'eſt rien ; elle ſe conſerve

parmi des hommes dont la vie eſt courte, qui ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes, & qui connoiſſent bien moins celui qui a vécu long-tems avant eux. (III. 9 & 10.)
τὴν ὑπολαπτικὴν = τεθνηκότα.

I V.

N'ajoute rien au premier rapport de tes ſens. On vient t'annoncer que quelqu'un parle mal de toi; voilà ce qu'on t'annonce; mais on ne te dit pas que tu en ſois bleſſé. Je vois que mon enfant eſt malade; oui: mais je ne vois pas qu'il y ait du danger. Tiens-toi ainſi, ſur tous les objets ſenſibles, à la premiere image qu'ils te préſentent; n'y ajoute rien toi-même intérieurement, & il n'y aura rien de plus.

Fais encore mieux: ajoutes-y tout ce que doit penſer de ces objets un homme inſtruit de ce qui arrive ordinairement dans le monde. (VIII. 49.) μηδὲν = συμβαινόντων.

V.

Il ſemble que le ſoleil ſe fond en clarté; mais quoiqu'il répande par-tout ſa lumiere, il ne s'épuiſe pas, car ce ne ſont pas des

pertes de ſubſtances, mais de ſimples extenſions. Il ne fait que pouſſer des traits lumineux qu'on nomme rayons, d'un mot qui exprime *en grec* de la matiere alongée. On peut juger de ſon opération, en conſidérant la lumiere qui entre dans un lieu obſcur par un paſſage étroit : toute cette lumiere ſe porte d'abord en droite ligne ; mais à la rencontre du corps ſolide qui ſépare le lieu fermé d'avec l'air extérieur, elle ſe diviſe ; ce qui reſte en dehors s'y arrête ſans s'écouler ni tomber. Or, c'eſt ainſi que doivent être les épanchemens de ton ame au dehors. Elle doit s'étendre juſqu'aux objets ſans ſe diſſiper, ſans uſer de violence lorſqu'elle rencontre des difficultés, & ſans s'abattre ; il faut qu'elle s'arrête ſimplement, & qu'elle continue d'éclairer tout ce qui ſe rendra ſuſceptible de ſa lumiere. Ceux qui refuſeront de s'en laiſſer pénétrer, auront bien voulu s'en priver eux-mêmes. (VIII. 57.) ὁ ἥλιος = αὐτήν (1).

(1) Dans le manuſcrit du roi on lit ἵστη au lieu de ἕστη, & ῥαγδαῖον au lieu de ῥαγδαίαν.

V I.

Contemple ſans ceſſe le grand tout. Quel eſt en lui-même cet objet qui m'affecte? Développe-le. Conſidere ſéparément ſon principe, ſa ſubſtance, ſes rapports, ſa durée, ſon dernier terme. (XII. 18.)

εἰς τὸ = δεήσει.

V I I.

Le mouvement de notre eſprit eſt bien différent de celui d'une flêche. Notre eſprit, en s'arrêtant ſur un objet pour le conſidérer dans toutes ſes faces, n'en va que plus droit à ſon but. (VIII. 60.)

ἄλλως = προκείμενον.

V I I I.

Il y a quatre ſortes de penſées, ſur leſquelles il faut veiller ſans ceſſe pour les effacer dans le moment de notre eſprit, en ſe diſant à ſoi-même : cette imagination-ci ne ſert à rien; celle-là tend à ruiner la ſociété; cette autre va te faire parler contre tes vrais ſentimens, ce qui ſeroit la plus indigne des actions; enfin cette derniere

eſt pour toi un juſte ſujet de te faire ce reproche, que tu aſſujettis la partie la plus divine de toi-même, & que tu la rends eſclave de la moins noble, de celle qui doit mourir (1), en un mot de ton corps, & des groſſieres ſenſations qu'il éprouve. (XI. 19.) τίσσαρας = ἡδοναῖς (2).

I X.

L'eſprit qui nous ſert de guide n'éprouve jamais de trouble par ſon fond. Comment cela? Il n'a point de paſſions; donc il ne peut être agité. Il défie tout agent étranger de lui donner de la crainte ou de la douleur. Il ne s'affectera jamais ainſi par ſes propres opinions. Que le corps ſe garantiſſe de la douleur, s'il le peut; ou s'il ſouffre, qu'il ſe plaigne. L'ame ne ſouffrira pas ſi elle juge bien du ſiege de la crainte & de la douleur. Rien ne la porte à juger

(1) Il croyoit donc à l'immortalité de la partie ſupérieure de ſon ame.

(2) Je fais deux corrections au texte de cet article, ſuivant les manuſcrits du roi, & preſque tous ceux du Vatican.

qu'il y ait là du mal pour elle. Tant qu'elle ſe poſſede & qu'elle ne ſe rend pas elle-même miſérable, elle ſe ſuffit. Elle n'éprouvera jamais de trouble ni d'obſtacle, ſi elle ne s'en procure. (VII. 16.) τὸ ἡγεμονικὸν = ἐμποδίζῃ (1).

X.

Souviens-toi que *les opinions*, ces cordons qui te remuent comme une marionnette, ſont au dedans de toi. C'eſt ce qui te fait vouloir; c'eſt ta vie; &, s'il eſt permis de le dire, c'eſt ce qui fait l'homme. Ne t'arrête jamais à conſidérer autour de toi cette eſpece de vaſe qui te renferme, ni les organes dont il eſt compoſé; car ces organes ſont comme une ſcie, avec cette ſeule différence qu'ils ſont nés avec toi. Mais ſans la cauſe qui les fait mouvoir & qui les modere, ils reſteroient auſſi inutiles que le ſeroient (*ſans le ſecours de la main*) la navette au tiſſerand, la plume à l'écrivain, le fouet au cocher. (X. 38.) μέμνησο = ἡνιόχῳ.

(1) Voir mes notes ſur le chapitre de la douleur.

X I.

Ne te lamente avec perſonne. Point de mouvemens violens. (VII. 43.) μὴ = σφύζειν.

X I I.

Ne te laiſſe point entraîner inconſidérément par l'imagination; mais viens, autant qu'il ſe peut & ſe doit, au ſecours dés affligés, quoiqu'ils n'aient été privés que de biens extérieurs. Garde-toi cependant de croire que cette privation ſoit un vrai mal. Ce préjugé commun eſt un abus. Comporte-toi alors comme un homme qui prieroit ſon nourriſſon, en le quittant, de lui prêter ſa toupie; il ſait bien ce que c'eſt qu'une toupie. (V. 36 en partie.) μὴ ὁλοσχερῶς = κὰι ὧδε.

CHAPITRE XII.

Sur les troubles intérieurs.

I.

SOIS comme un cap, contre lequel tous flots les de la mer ſe briſent. Il reſte immo-

bile ; au tour de lui tous les bouillons de l'eau reſtent ſans force.

Suis-je malheureux parce que telle choſe m'eſt arrivée ? Non, bien certainement ; je ſuis même heureux ſi je reſte tranquille malgré cet accident, ſi je n'en ſuis ni abattu pour le moment, ni effrayé pour l'avenir. Car il pouvoit en arriver autant à tel qui y auroit ſuccombé. Pourquoi donc le regarder comme une infortune, & non comme un bonheur ? Donneras-tu le nom d'infortune à ce qui ne ſauroit empêcher l'homme d'atteindre au but de ſa nature ? Et l'homme peut-il être mis hors d'état d'y atteindre, par un événement qui n'altere point la conſtitution naturelle de ſon être ? On t'a dit quelle étoit cette conſtitution. Ce qui vient d'arriver t'empêche-t-il d'être juſte, magnanime, tempérant, ſage, modeſte, libre, d'avoir les autres vertus dont l'exercice conſtitue eſſentiellement un être raiſonnable ? Souviens-toi donc, toutes les fois qu'un événement t'inſpirera de la triſteſſe, de faire uſage de cette maxime, que ce n'eſt

point un malheur d'éprouver des accidens; mais un bonheur de les supporter avec fermeté. (IV. 49.) ὅμοιον = εὐτύχημα (1).

I I.

Supprime l'opinion ; tu supprimes : *j'ai été blessé*. Supprime : *j'ai été blessé ;* tu supprimes la blessure. (IV. 7.) ἆρον = βλάβη.

I I I.

Si tu parviens à corriger tes opinions sur tout ce qui semble t'incommoder, tu t'établiras sur un terrein ferme. Qu'est-ce à dire toi ? C'est dire ta raison. Mais je ne suis pas une pure raison. Eh bien, que ta raison donc ne te tourmente pas ; & si le reste se trouve en mauvais état, qu'il en juge. (VIII. 40.) ἐὰν = αὐτοῦ.

I V.

Qu'il est aisé de repousser, d'anéantir toute imagination qui ne convient pas ou qui trouble l'ame, & de recouvrer dans le

(1) L'article 4 du manuscrit du roi fait partie de celui-ci ; ce manuscrit porte : ἄλυπος δέ πᾶς ἐπὶ τούτῳ οὐκ᾽ ὂν . . . . . κωλύει σε. Il omet ἀπρόσπλωτον. On y lit ensuite ἀψευδῆ. . . . . ἐλευθέριον ; τ᾽ ἄλλα ὧν παρόντων, & les manuscrits du Vatican sont conformes.

moment une entiere sérénité d'esprit! (V. 2.) ὡς = ἵναι.

V.

Pourquoi me troubler, si ce qui se passe n'est point un sentiment ou une action de méchanceté qui soit de moi, ou si l'ordre du monde n'en est pas blessé? Mais comment le seroit-il? (V. 35.) εἶ = κοινοῦ.

VI.

Lorsque les objets qui t'environnent te font éprouver malgré toi une sorte de trouble, reviens à toi au plus vîte, & ne sors de cadence que le moins qu'il se pourra. Tu deviendras d'autant plus ferme sur la mesure, que tu y rentreras plus souvent. (VI. 11.) ὅταν = ἐπανέρχεσθαι.

VII.

Pour moi, je fais ce qui convient à ma nature. Rien du dehors ne m'en détournera; car, ou ce sont des êtres sans ame, ou sans raison, ou égarés, & qui ignorent le bon chemin. (VI. 22.) ἐγὼ = ἀγνοοῦντα.

VIII.

Reviens de ton ivresse. Reprends tes

eſprits. Réveille-toi. Fais réflexion que c'eſt un rêve qui te troubloit. Etant bien éveillé, rappelle à ton imagination l'objet de ce trouble, tel que tu avois cru le voir auparavant. (VI. 31.) ἀνανηφε = ἔβλεπες.

IX.

Je peux du moins m'empêcher de juger, & par conſéquent d'être troublé; car les objets extérieurs n'ont pas la vertu de produire en nous des jugemens. (VI. 52.) ἔξεστι = κρίσεων.

X.

Comment oublieras-tu tes principes, ſi les penſées qui les appuient ne s'éteignent pas? Qu'il eſt aiſé de les faire revivre! Je ſuis le maître de penſer comme il convient ſur l'objet préſent; pourquoi me troubler? Tout ce qui eſt au dehors de mon intelligence ne peut rien du tout ſur elle. Penſe ainſi, & te voilà droit. (VII. 2 en partie.) τὰ δόγματα = ὀρθὸς εἶ.

XI.

Ne t'inquiete pas ſur l'avenir. Tu n'en ti-

reras, s'il le faut, avec le ſecours de la même raiſon qui t'éclaire ſur le préſent. (VII. 8.)
τὰ μέλλοντα = χρῷ.

XII.

C'eſt une honte que le viſage obéiſſe, qu'il s'arrange & ſe compoſe comme il plaît à l'ame, & que celle-ci ne s'arrange pas, ne ſe compoſe pas elle-même. (VII. 37.)
αἰσχρὸν = κατακοσμεῖσθαι.

XIII.

Inutile de ſe fâcher contre les affaires; elles n'en tiennent compte. (VII. 38.)
τοῖς = οὐδὲν (*d'Euripide.*)

XIV.

Je ſuis aſſez fort, ſi l'honnêteté & la juſtice ſont avec moi. (VII, 42. *d'Ariſtophane.*)
τὸ γὰρ = δίκαιον.

XV.

Sur chaque accident de la vie, remets-toi devant les yeux tous ceux qui avant toi ont éprouvé la même fortune, & qui l'ont ſupportée avec peine, qui ont trouvé ces événemens étranges, & en ont murmuré. Où ſont-ils maintenant? Ils ne ſont plus.

Pourquoi voudrois-tu leur ressembler ? Ne vaut-il pas mieux laisser les mœurs de telles gens à ceux qui ont roulé, ou qui roulent ensemble dans un même tourbillon, & à ton égard ne songer qu'à faire un bon usage de pareils accidens ; car tu t'en serviras bien, & ce sera une matiere à t'exercer. Aye seulement pour objet, & prends la résolution d'être honnête à tes propres yeux dans tout ce que tu fais. Souviens-toi de ces deux choses, & ta conduite en ces occasions deviendra différente de celle des autres. (VII. 58.) ἐφ' ἑκάστου = πράξεις.

X V I.

L'art de bien vivre a moins de rapport aux exercices de la danse qu'à ceux de la lutte, en ce qu'il faut être toujours prêt à soutenir avec fermeté des coups imprévus. (VII. 61.) ἡ βιωτικὴ = ἑστάναι.

X V I I.

Non, ils n'en feront pas moins les mêmes actions, quand tu te crêverois de peine. (VIII. 4.) ὅτι = διαῤῥαγῇς.

XVIII.

D'abord il ne faut te troubler de rien ; car tout arrive ſuivant les loix générales de ce monde, & dans peu de tems tout ce qui vit diſparoîtra de deſſus la terre, ainſi qu'en ont diſparu Adrien & Auguſte.

Fixe enſuite tes regards ſur l'objet *de ton trouble*, conſidere-le, & ſouviens-toi qu'il faut abſolument que tu ſois homme de bien. Rappelle-toi ce que la nature exige d'un être raiſonnable ; fais-le conſtamment, & ne dis que ce qui te paroîtra le plus conforme à la juſtice, mais toujours avec douceur, modeſtement, & ſans diſſimulation. (VIII. 5.) τὸ πρῶτον = ἀνυποκρίτως.

XIX.

Si la choſe dépend de toi, pourquoi la fais-tu ? Si elle dépend d'autrui, à qui t'en prends-tu ? Eſt-ce aux atomes ou aux dieux ? L'un & l'autre ſeroient folie. Ne te plains jamais d'un autre homme ; car, ou il faut le corriger ſi tu le peux ; ou ſi tu ne le peux pas, il faut redreſſer la cho-

se (1) ; & si cela même passe ton pouvoir, pourquoi encore se plaindre ? Il ne convient pas de rien faire en vain. (VIII. 17.) εἰ μεν = ποιητέον.

X X.

Efface toutes ces imaginations, en te disant sans cesse : il est tout à l'heure en mon pouvoir de ne laisser dans ce cœur aucune méchanceté, aucune cupidité, en un mot, aucune sorte de passion. Mais pourvu que je voie bien la vraie qualité des objets, il m'est permis d'en user suivant le mérite de chacun.

Souviens-toi de cette faculté conforme à la nature. (VIII. 29.) ἐξάλειφε = φύσιν.

X X I.

Ne te trouble point, en te faisant un tableau de tout le reste de la vie. Garde-toi de te représenter à la fois le nombre & la grandeur des peines que tu auras probablement à souffrir. Mais à mesure qu'il t'arrive

(1) Suivant le manuscrit du roi, fol. 178, conforme à celui d'Hæschel, cité par Méric Casaubon.

quelque chose, demande-toi : qu'est-ce qu'il y a là d'insupportable, d'insoutenable? car tu rougiras de t'en faire l'aveu. Ensuite rappelle-toi cette vérité, que ce n'est ni l'avenir ni le passé qui t'incommodent; c'est toujours le présent. Mais l'objet présent n'est presque rien, quand on ne lui donne que sa juste étendue, & qu'on demande à son ame, avec reproche, si elle ne peut pas porter un si mince fardeau. (VIII. 36.) μή σε = δύναται.

XXII.

Je n'ai jamais chagriné personne que malgré moi; pourquoi faut-il que je me chagrine moi-même? (VIII. 42.) ὐκ = ἐλύπησαι.

XXIII.

C'est bien la peine que pour si peu de chose mon ame devienne misérable, qu'elle se dégrade elle-même, qu'elle soit humiliée, hors d'elle, confondue avec le corps, consternée. Hé! que trouveras-tu qui le mérite? (VIII. 45 à la fin.) ἆρα = ἄξιον.

X X I V.

Si quelqu'objet du dehors te chagrine, ce n'eſt pas lui qui cauſe ton chagrin, c'eſt le jugement que tu en portes, & il ne tient qu'à toi de l'effacer ſur le champ de ton ame.

Si c'eſt des diſpoſitions de ton cœur que tu te chagrines, pourquoi ne corriges-tu pas les opinions qui en ſont la cauſe?

De même, ſi tu te chagrines de ne pas faire quelque choſe qui te paroît conforme à la ſaine raiſon, que ne la fais-tu plutôt que de te chagriner? Mais une force ſupérieure m'en empêche. Ne te chagrine donc pas, puiſqu'il n'y a pas de ta faute.

Mais il eſt honteux de vivre ſi je ne fais cette action. Sors donc de la vie (1) avec autant de tranquillité qu'en a en mourant celui qui la fait: mais pardonne à ceux qui t'auront fait violence. (VIII. 47.) εἰ μὲν = ἐνισ]αμένοις.

(1) Voir la note à la fin de ce chapitre. La mort de Caton peut avoir été l'occaſion de cette penſée & de quelques autres ſemblables de Marc-Aurele.

XXV.

Il faut laiſſer les fautes d'autrui où elles ſont. (IX. 20.) τὸ = καταλιπεῖν.

XXVI.

Tu as ſouffert des peines d'eſprit ſans nombre, pour n'avoir pas fait conſiſter ton bonheur à faire tout ce qu'exige la conſtitution d'un être raiſonnable. C'en eſt aſſez. (IX. 26.) ανέτλης = ἄλις.

XXVII.

Il te ſera facile d'écarter loin de toi beaucoup d'inutilités qui te troublent, quoiqu'elles dépendent entièrement de l'idée que tu t'en formes. Mets-toi ſur le champ bien au large. Repréſente-toi le monde entier. Repréſente-toi ton propre ſiecle. Vois quel rapide changement dans chaque ordre d'êtres ! Quel petit eſpace il y a de leur naiſſance à leur diſſolution ! Quel eſpace immenſe les a précédés ! Quel eſpace immenſe les ſuit ! (IX. 32.) πολλα = ἄπειρον.

XXVIII.

Si tu vis dans ta maiſon, tu y es accoutu-

mé ; ſi tu en ſors, tu l'as voulu ; ſi tu meurs, ta tâche eſt faite ; & voilà toute la vie. Sois donc tranquille. (X. 22.) ἤτοι = εὐθύμει.

X X I X.

Celui qui s'enfuit de chez ſon maître eſt un déſerteur. La loi eſt notre maître ; donc celui qui la viole eſt un déſerteur. Il en eſt de même de celui qui s'afflige, qui ſe fâche, qui craint, qui ſe refuſe à ce qui a été fait, ou ſe fera par une ſuite des arrangemens de celui qui gouverne toutes choſes. Il eſt la loi ; c'eſt lui qui diſtribue à chacun ſon lot. Donc celui qui craint, qui s'afflige, qui ſe fâche, eſt un déſerteur. (X. 25.) ὁ τον = δραπέτης.

X X X.

Puiſqu'il eſt vrai que les choſes, dont le deſir ou la crainte te troublent, ne s'approchent pas de ton ame, & que c'eſt au contraire ton ame qui en quelque ſorte s'approche d'elles par l'opinion qu'elle s'en forme, arrête donc cette opinion. Les objets reſteront immobiles ; on ne te verra plus

plus les desirer ni les craindre. (XI. 11.)

μ ὐκ = ὀφθήσῃ.

XXXI.

Tout n'est qu'opinion, & l'opinion dépend de toi; chasse-la, il t'est libre; & comme le navigateur qui a doublé un cap, tu trouveras un tems serein, de la stabilité, un golfe uni & calme. (XII. 22.)

ὀτι = ἀκύμων.

XXXII.

Rejette ces préjugés, te voilà sauvé. Qui donc tempêche de les rejetter? (XII. 25.)

βάλε = ἐκβάλλειν.

XXXIII.

Quand tu es fâché de quelque chose; c'est que tu as oublié que tout arrive selon l'ordre de la nature universelle;

Et que les fautes des autres ne sont un mal que pour eux;

Et encore que tout ce qui se fait dans le monde s'est toujours fait & se fera, & qu'il se fait par-tout.

Tu as oublié quel est le lien de parenté qui unit chaque homme à tout le reste du

genre humain, non par le ſang & la naiſſance, mais par une participation commune à la même intelligence.

Tu as oublié que l'eſprit de chacun de nous eſt un dieu émané de l'Être ſuprême.

De plus, que nous ne poſſédons rien en propre de notre fonds, puiſque même nos enfans, notre corps & notre ame nous ſont venus de cet Être ſuprême.

Que d'ailleurs tout eſt opinion.

Et qu'enfin la vie de chacun ſe réduit à la jouiſſance du moment préſent, & qu'on ne peut perdre que ce moment. (XII. 26.) ὅταν = ἀποβάλλει.

XXXIV.

Aujourd'hui je me ſuis échappé de tous les embarras qui m'entouroient, ou, pour mieux dire, je les ai mis dehors; car ils n'étoient pas autour de moi, ils étoient dans mes opinions. (IX. 13.) σήμερον = ὑπολήψεσι.

NOTES SUR LE SUICIDE.

Le ſtyle ſtoïcien de l'article XXIV, & d'un ou deux autres qu'on verra dans la

ſuite, doit être interprêté par les endroits où il eſt expreſſément traité de la mort, & entendu avec adouciſſement; comme ſi Marc-Aurele eût dit : *je ne ſurvivrois point à la honte inſoutenable d'avoir manqué ſciemment & de mon plein gré à un devoir eſſentiel.*

Marc-Aurele dit ailleurs :

« Ne mépriſe point la mort . . . . . Il eſt » d'un homme ſage de n'être ſur ce ſujet ni » léger, ni emporté, ni fier & dédaigneux, » mais d'*attendre la mort* comme une des » fonctions de la nature . . . . comme tu at- » tends que l'enfant, dont ta femme eſt » enceinte, vienne au monde ».

Dans un autre endroit, après une vive & touchante deſcription des miſeres de la vie, il ajoute :

« On eſt réduit à ſe conſoler ſoi-même, » en attendant ſa propre diſſolution; *mais* » *il faut l'attendre ſans ſe chagriner du re-* » *tardement* ».

Ces mots, *n'être ni léger, ni emporté, ni fier & dédaigneux ſur la mort, ne point la*

méprifer, mais l'attendre fans fe chagriner du retardement, font une condamnation formelle du fuicide, puifqu'il eft toujours l'effet de ces fentimens réunis; & Marc-Aurele montre conftamment cette façon de penfer modérée & ferme fur l'attente de la mort naturelle. Il ne penfoit donc pas fur ce point comme le commun des ftoïciens parloient.

Jufte-Lipfe, dans fon Introduction à la philofophie ftoïcienne, a fait le dénombrement de douze cas, où, fuivant Séneque, Stobée, Epictete, & même Platon, un homme fage pouvoit & devoit fortir de la vie. Les objets de ces cas font la patrie, un ami, mauvaife fortune, douleurs très-vives, mutilation, maladie incurable, pauvreté extrême, état de craintes continuelles, ignominie, âge décrépit, impoffibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la fociété.

Mais confultons la raifon.

Un honnête homme, pénétré d'un fentiment très-vif d'honneur ou d'amitié, peut

& doit s'expofer à une mort prefque certaine dans le cas d'une légitime défenfe. Perfonne n'en doute : mais fe tuer foi-même eft une action toujours inutile, ou bien lâche & dictée par la fureur. On vient de voir que Marc-Aurele la condamne. Il n'adopte nulle part la doctrine du fuicide dans le cas de mauvaife fortune, &c. Voyez le chapitre des forces de l'ame contre la douleur, & cent autres paffages.

On expliquera plus bas ce qu'il penfe de l'état d'une vieilleffe décrépite (1) ; & quant aux deux derniers cas, fi une force irréfiftible empêche le fage de faire des actions honnêtes & utiles, j'avoue qu'à prendre à la lettre ce que dit Marc-Aurele, il fembleroit être tout-à-fait ftoïcien. Mais ce feroit le faire tomber en contradiction avec lui-même, & il eft bien plus raifonnable de le concilier.

Marc-Aurele ne fauroit être foupçonné, comme les autres ftoïciens, d'avoir voulu briller aux yeux du public par une fierté

(1) Chap. XXVII. 31, & XXXIV. 19.

d'ame affectée. Il pensoit ce qu'il disoit, puisqu'il ne disoit rien que pour lui seul. L'habitude du langage stoïcien l'a entraîné deux ou trois fois; mais il faut expliquer ces endroits par sa vraie façon de penser, qu'il développe ailleurs.

Il me paroît impossible d'imaginer un cas précis, où l'impression d'une force irrésistible nous empêchant de faire une action honnête, on fût obligé de se tuer. Quelque cas que l'on suppose, on ne sera jamais obligé qu'à faire d'extrêmes efforts & à tout risquer. Mais alors, suivant Marc-Aurele, l'effort devient l'action honnête qu'on s'étoit proposée (1). C'est ce qu'il répete fort souvent. Il faut donc l'expliquer avec l'adoucissement que j'ai dit.

(1) Fais des actions justes.... *Si quelque force t'en empêche, tourne ton ame à la patience & à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton desir n'étoit que conditionnel, & que tu ne voulois pas l'impossible. Que voulois-tu? Un certain effet de ton desir, & tu l'obtiens : ce desir devient la chose.* (Chapitre XXVI. des obstacles à faire le bien. §. 4.) On peut encore voir ici XIX. 21. XXVI. 2. XXVII. 20. XXXIII. 3.

CHAPITRE XIII.

Être content de tout ce qui arrive.

I.

SONGE que, comme il feroit ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'eft pas moins de trouver étranges les événemens que le monde porte en abondance. C'eft comme fi un médecin & un pilote trouvoient étranges les accidens de la fievre & des vents contraires. (VIII. 15.) μέμνησο = γίγονεν.

II.

Tout ce qui arrive eft auffi ordinaire & auffi commun que les rofes le font au printems, & les fruits des arbres en été. Telles font la maladie, la mort, la calomnie, les conjurations; tel eft en un mot tout ce qui réjouit ou afflige les fots. (IV. 44.) πᾶν = λυπεῖ.

III.

Songe combien en un inftant il fe paffe

de mouvemens divers dans le corps & dans l'ame de chacun de nous, & tu ne feras plus étonné du concours des événemens qui fe paffent en beaucoup plus grand nombre dans cet être unique & périffable (1) & univerfel que nous appellons le monde. (VI. 25.) ἐνθυμήθητι = ἐνυφίσταται.

I V.

Ou la nature t'a donné affez de force pour fupporter tout ce qui t'arrive, ou elle ne t'en a pas donné affez. Si tu as reçu affez de force, ufes-en, & ne te fâche point. Et fi l'accident eft au deffus de tes forces, prends encore patience, car en te confumant il fe confumera auffi. Mais fouviens-toi que, par ta nature, tu peux fupporter tout ce qu'il eft en ton pouvoir de rendre fupportable & foutenable, en confidérant ton vrai intérêt ou ton honneur. (X. 3.) πᾶν = ποιεῖν.

V.

La nature de l'univers a reçu pour fa

(1) *Périffable* eft une addition du manufcrit du Vatican.

tâche de transporter là ce qui est ici, de le changer de forme, de l'ôter encore de sa place pour le mettre en une autre. Ce n'est que révolutions. Ne crains donc rien. Il n'y a rien de nouveau, rien qui ne soit ordinaire; mais de plus, tout est dispensé avec égalité. (VIII. 6.) ἡ τῶν ὅλων = ἀπονεμήσεις.

VI.

Il ne peut arriver aucun accident à l'homme qui ne soit pour un homme, ni au bœuf qui ne soit pour un bœuf, ni à la vigne qui ne soit pour une vigne, ni à un rocher qui ne soit propre à un rocher. Si donc ce qui arrive à chacun de ces êtres est un événement ordinaire attaché à son existence; pourquoi recevrois-tu avec peine ceux qui te regardent? La commune nature n'a pas fait pour toi seul des choses insupportables. (VIII. 46.) ἀνθρώπῳ = φύσις.

VII.

Aime uniquement ce qui t'arrive & qui a été lié à ta destinée; y a-t-il rien de plus convenable? (VII. 57.) μόνον = ἁρμοδιώτερον.

VIII.

Euripide a dit : La terre aime la pluie ; & l'air à la donner.

Il ſemble que le monde aime à faire tout ce qui devoit s'y paſſer. Je dis donc au monde : je joins mon amour au tien. Mais ceci en particulier n'arrive-t-il pas de même ?

Ne dit-on pas auſſi, qu'il aime, *qu'il a coutume* (1) d'arriver. (X. 21.) ἐρᾷ = γίνεσθαι.

IX.

Tout ce qui pourra t'arriver étoit préparé de toute éternité. La combinaiſon des cauſes avoit été faite de toute éternité, pour l'amener & le faire concourir avec ton exiſtence. (X. 5.) ὅ τι ἄν = σύμβαсιν.

X.

C'eſt folie de chercher en hiver des figues ſur un figuier ; & tel eſt celui qui cherche par-tout ſon cher enfant, lorſqu'il ne lui a plus été donné de l'avoir. (XI. 33.) σῦκον = δίδοται.

(1) Dans le grec & le latin on dit : *il aime*, pour *il a coutume*.

X I.

Un œil ſain doit être en état de regarder tout ce qui eſt viſible, & ne pas dire, je veux du verd, car c'eſt le langage d'un œil malade. De même, dans l'état de ſanté, les organes de l'ouie & de l'odorat ſont prêts à recevoir toutes ſortes de ſons ou d'odeurs, & un bon eſtomac digere indifféremment toutes ſortes d'alimens, comme une meule de moulin eſt faite pour broyer toutes ſortes de grains. Il faut donc auſſi qu'une raiſon bien ſaine ſoit préparée à tout ce qui peut arriver. Celle qui dit : oh que mes enfans vivent ! oh que je ſois loué de tout le monde ! eſt un œil qui deſire du verd, ou des dents qui veulent du tendre. (X. 35.)

τον υγιαινοντα = ἁπαλά.

X I I.

Il n'arrive rien à perſonne, qu'il ne ſoit né en état de porter. Les mêmes accidens ſont arrivés à d'autres qui, par défaut de connoiſſance ou par oſtentation de grandeur d'ame, ſont reſtés fermes & inſen-

ſibles à ce qui leur arrivoit. N'eſt-il pas affreux que l'ignorance & la vanité aient plus de pouvoir que la ſageſſe! (V. 18.) οὐδὲν = φρονήσεως (1).

CHAPITRE XIV.

Forces de l'ame contre la douleur.

I.

CE qui n'empire pas l'eſſence de l'homme en elle-même, ne ſauroit empirer la condition de ſa vie, ni bleſſer véritablement l'homme, ſoit au dehors, ſoit au dedans. C'eſt pour un bien que la nature eſt obligée de faire ce qu'elle fait. (IV. 8 & 9.) ὁ χείρω = ποιεῖν.

II.

Pour tous les cas de douleur, tiens prête cette réflexion, que la douleur n'eſt rien qui puiſſe te faire rougir, qu'elle ne dégrade pas l'intelligence qui te gouverne,

(1) Au commencement de l'article on ne lit point, dans le manuſcrit du roi, ces deux mots : ἐκεῖνο.... αὐτο-

& qu'elle ne l'altere ni dans sa substance ni dans ses qualités sociales.

Appelle aussi à ton secours, en bien des cas de douleur, ce mot d'Epicure, qu'il n'y a rien là d'impossible à supporter, ni que tu puisses regarder comme éternel, si tu te souviens que tout a des bornes, & si tu n'y ajoutes pas tes imaginations.

Souviens-toi encore de ceci : il y a plusieurs choses approchantes de la douleur, qui te fâchent intérieurement, comme l'envie de dormir, le grand chaud, le dégoût. Lorsqu'il te fâche d'être dans une de ces situations, dis-toi à toi-même que tu succombes à la douleur. (VII. 64.) ἐπὶ μὲν = ἐνδίδως.

I I I.

La nature n'a pas si intimément uni l'esprit de l'homme à une machine, qu'il ne puisse toujours se renfermer dans lui-même, & s'occuper des fonctions qui lui sont propres. (VII. 67 en partie.) τὸν νῦν de l'article 66. = ποιῆσθαι du 67e.

I V.

Arrive tout ce qui voudra au dehors à ces *membres* qui peuvent être altérés par un accident. Que ce qui souffre se plaigne s'il veut. Pour moi, si je ne pense pas que cet accident est un vrai mal, je ne suis pas encore blessé. Or, je suis le maître de ne pas le penser. (VII. 14.) ὁ θέλει = ὑπολαβεῖν (1).

V.

Je suis composé d'un corps & d'une ame. Tout est indifférent au corps, puisqu'il ne peut rien discerner. Quant à mon entendement, tout ce qui n'est pas ses propres opérations lui est indifférent. Or tout ce qui est ses propres opérations dépend de lui : ce qui doit s'entendre uniquement de ses opérations présentes; car pour ce qui est de ses opérations à venir ou passées, elles lui

(1) Marc-Aurele se dit ailleurs à lui-même : « tu es » composé de trois choses ; du corps, de la faculté de » sentir & de végéter, & d'une intelligence. Les deux » premieres t'appartiennent pour en prendre quelque » soin ; mais la troisieme est proprement toi-même ». *Mens cujusque is est quisque.* Cicero, *in somnio Scipionis.*

ſont indifférentes actuellement. (VI. 32.) ἐκ σωματίου = ἀδιάφορα.

V I.

Les choſes ne touchent point du tout elles-mêmes notre eſprit. Il n'y a nul accès pour elles juſqu'à lui. Elles ne peuvent pas le faire changer ni le mouvoir. Lui ſeul ſe change & ſe meut ſoi-même ; & tels que ſont les jugemens qu'il ſe croit digne d'en porter, tels deviennent à ſon égard les objets qui ſe préſentent. (V. 19.) τὰ πράγματα = προσυφεστῶτα.

V I I.

Ton mal n'eſt pas dans l'eſprit d'un autre, ni dans le changement & l'altération de ce qui enveloppe le tien. Où eſt-il donc ? Il eſt dans la partie de toi-même qui a jugé des maux. Qu'elle ne juge donc plus, & tout ira bien. Quoique le corps, ſi voiſin de cette partie, ſoit coupé, brûlé, ulcéré, en pourriture, qu'elle reſte tranquille ; ou plutôt qu'elle juge que ce qui arrive également à un homme vertueux & à un méchant, n'eſt ni bon ni mauvais *pour elle*,

Car enfin ce qui arrive également à celui-là même qui vit selon la nature, n'a *aucun rapport* avec elle : ni conformité, ni opposition. (IV. 39.) ἐν ἀλλοτρίῳ = φύσιν.

VIII.

Le mal d'une nature animale est de ne pouvoir faire usage de tous ses sens, ou de ses appétits naturels. Le mal des plantes est de ne pouvoir végéter. De même donc le mal d'une nature intelligente est que l'esprit ne puisse pas faire ses fonctions. Applique-toi maintenant ces définitions du mal. Ressens-tu quelqu'atteinte de douleur ou de volupté ? c'est l'affaire de l'ame sensitive. Se trouve-t-il un obstacle à l'accomplissement de ton desir ? si tu l'as formé sans condition ni exception, alors cette faute est un mal pour ta partie raisonnable. Mais si tu regardes l'obstacle comme un événement commun & ordinaire, tu n'en auras pas été blessé, & l'obstacle n'en aura pas été un pour toi. Il est certain que nul autre que toi n'a jamais empêché ton esprit de faire les fonctions qui lui sont propres

propres. En effet, ni le fer, ni le feu, ni un tyran, ni la calomnie, rien en un mot ne peut en approcher. Lorſqu'il s'eſt ramaſſé dans lui-même comme en forme de balon, ſa rondeur eſt inaltérable (1). (VIII. 41.)

εμποδισμος = μένει.

I X.

Que ton guide, la partie dominante de ton ame, reſte inébranlable, malgré les impulſions douces ou rudes que la chair éprouve. Qu'au lieu de ſe confondre avec la chair elle ſe renferme chez elle, & qu'elle confine les paſſions dans le corps. Que ſi, par une ſympathie dont la cauſe ne dépend pas d'elle, la paſſion s'étend juſqu'à l'eſprit, à cauſe de ſon union avec le corps, il ne faut pas s'efforcer alors de repouſſer un ſentiment qui eſt dans l'ordre naturel; mais il faut que mon guide ſe garde bien

(1) In ſe ipſo totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari.
HORAT. *ſat.* 7, *l.* 2.

Voir ci-après §. XII. Marc-Aurele dit, XI. 12 : *La ſphere de l'ame eſt lumineuſe, lorſqu'elle ne s'étend & ne s'attache à rien du dehors : lorſqu'elle ne ſe diſſipe pas, & qu'elle n'eſt point affaiſſée*, &c.

d'y ajouter, de ſon chef, l'opinion que ce ſoit pour lui un bien ou un mal. (V. 26.) τὸ ἡγεμονικὸν == ἐξ αὑτοῦ.

X.

(Sur la douleur.) Ce qui eſt inſupportable tue. Ce qui dure eſt ſupportable (1). Cependant mon eſprit ſe renfermant chez lui, conſerve la tranquillité qui lui eſt propre. En effet, mon guide n'en eſt pas dégradé. Quant à ces organes empirés par la douleur, qu'ils s'en plaignent s'ils ont quelque pouvoir. (VII. 33.) περί πονου == ἀποφηνάσθω.

X I.

Ou la douleur eſt un mal pour le corps (qu'il s'en plaigne donc), ou elle en eſt un pour l'ame. Mais il ne tient qu'à celle-ci de conſerver la ſérénité, la paix qui lui eſt propre, & de ne pas croire que ce ſoit un mal *pour elle*. En effet, ce qui diſcerne, ce qui deſire & ce qui craint, réſide

(1) Cicéron s'eſt amuſé, ſuivant ſa coutume & ſes principes, à diſputer pour & contre ce mot d'Epicure: mais il l'a détourné de ſon vrai ſens. *De fin. bon. & mal. L.* 1 & 2.

tout entier au dedans de nous ; aucun mal ne peut monter jufques-là. (VIII. 28.) ὁ πόνος = ἀναβαίνει.

X I I.

Souviens-toi que l'efprit qui te guide fe rend invincible lorfque, recueilli au dedans de foi, il veut fe fuffire à lui-même & ne faire que fa volonté, fans avoir d'autre raifon de fa réfiftance. Que fera-ce donc, lorfqu'à l'aide de la raifon il aura jugé de quelque chofe après en avoir examiné les circonftances ?

C'eft ainfi qu'une intelligence libre de paffion eft une forte citadelle. L'homme ne fauroit trouver de plus fûr afyle pour n'être jamais affervi. Celui qui ne le connoît pas a été mal inftruit, & celui qui le connoiffant ne s'y retire pas, eft miférable. (VIII. 48.) μέμνησο = ἀτυχής (1).

X I I I.

Je peux affranchir ma vie de toute fouffrance, & la paffer dans la plus grande

(1) Le manufcrit du roi, au lieu de περιεσκεμμένως, porte καὶ ἐσκεμμένως.

ſatisfaction de cœur, quand les hommes viendroient, à grands cris, me charger de tous les outrages dont ils pourroient s'aviſer, quand même les bêtes féroces viendroient mettre en pieces les membres de cette maſſe de boue qui m'enveloppe. Car dans tous ces cas, qu'eſt-ce qui empêche mon entendement de ſe maintenir dans un état paiſible, de juger au vrai de ce qui ſe paſſe autour de lui, & de tourner promptement à ſon uſage ce qui ſe préſente? Mon jugement ne peut-il pas dire à l'accident: *tu n'es au fond que cela, quoique l'opinion te faſſe paroître autre choſe?* Mon ame exercée ne peut-elle pas dire à l'accident: *je te cherchois?* Car ce qui ſe paſſe eſt toujours pour moi une matiere à vertu, en qualité d'être raiſonnable & ſociable, & en général une matiere à pratiquer cet art qui eſt fait pour l'homme ou pour Dieu. En effet, tout ce qui arrive eſt propre à me rapprocher, ou de Dieu, ou de l'homme. Il n'y a rien de nouveau ni de difficile à manier. Au contraire, tout eſt connu & fait pour la main. (VII. 68.) ἀβιάστως = ἐνεργής.

X I V.

Ou tout ce qui arrive coule d'une ſeule ſource intelligente, comme dans un ſeul corps, & il ne convient pas qu'une partie ſe plaigne de ce qui ſe fait pour le grand tout. Ou bien il y a des atomes qui ſe mêlent & ſe diſperſent, & rien de plus. Pourquoi te troubler ? Peux-tu dire de l'eſprit qui te guide : *tu es un corps privé de vie, tu n'es que corruption, tu n'as qu'une belle apparence, tu n'es bon qu'à me faire vivre en troupe & repaître ?* (IX. 39.) ἤτοι = βοσκῇ (1).

X V.

Tu es une ame qui porte un cadavre, comme l'a dit Epictete. (IV. 41).

X V I.

Ce qu'on dit communément qu'un médecin a ordonné à un malade de monter à

(1) Le ſens de ce texte difficile me paroît être : *en ſuppoſant le ſyſtême des atomes, l'intelligence me reſte pour me conduire, & elle eſt fort différente, tant de la matiere que d'une ame animale.* J'ai ſuivi à la fin l'édition de Baſle de l'année 1568, où il y a pluſieurs points d'interrogation.

cheval, ou de ſe baigner à l'eau froide, ou de marcher pieds nuds, on peut le dire de la nature de l'univers, qu'elle a ordonné à un tel homme d'avoir une maladie, ou d'être eſtropié, ou de faire telle perte, ou autres choſes ſemblables. Car comme ce mot *ordonné* ſignifie, pour le médecin, qu'il a mis en ordre les moyens propres à rétablir la ſanté, il ſignifie de même, à l'égard de la nature, qu'elle a mis ce qui arrive à chacun, dans l'ordre qui convenoit à la deſtinée générale; & nous diſons *convenoit* dans le même ſens qu'un architecte dit que des pierres quarrées conviennent à un mur ou à une pyramide, parce qu'elles s'y arrangent bien les unes avec les autres pour faire un certain tout.

En général, il n'y a qu'une ſeule harmonie; & comme l'enſemble de tous les corps fait le monde entier tel qu'il eſt, ainſi le jeu de toutes les cauſes produit une condition particuliere qu'on nomme deſtinée. Ce que je dis eſt connu des plus ignorans; car ils diſent: *ſon deſtin le portoit ainſi.* C'eſt dire,

le portoit, par une certaine diſpoſition des choſes.

Recevons donc ce qui arrive, comme nous recevons les ordonnances des médecins. Il y a dans ce qu'ils ordonnent bien des choſes déſagréables, auxquelles pourtant nous nous ſoumettons de bon gré, par l'eſpérance de guérir. Regarde l'exécution & l'accompliſſement de ce que la commune nature a jugé à propos d'ordonner, du même œil que ta ſanté. Soumets-toi de bon gré à tout ce qui arrive, quelque dur qu'il te paroiſſe, comme à une choſe qui doit contribuer à la ſanté du monde, au ſuccès des vues du grand Jupiter & à ſon bon gouvernement; car il ne te l'eût point envoyé, s'il n'eût eu en vue l'utilité de l'univers. La nature ne porte jamais rien qui ne convienne à ce qu'elle gouverne.

Voilà donc deux raiſons pour toi d'embraſſer tout ce qui t'arrive. La premiere, que cela fut fait pour toi, combiné pour toi, & qu'il t'appartenoit en quelque ſorte, ayant été lié là haut à ton exiſtence par une

ſuite de très-anciennes cauſes ; la ſeconde, parce que ce qui a été affecté à chacun en particulier contribue au ſuccès des vues de celui qui gouverne toutes choſes, & à leur donner de la perfection & même de la conſiſtance. Car le grand tout ſe trouveroit mutilé, ſi tu pouvois retrancher quelque choſe de la continuité & de la liaiſon, tant de ſes parties que de ſon action ; or, tu fais autant que tu le peux ce retranchement, lorſque tu ſupportes avec peine un accident, & que tu l'ôtes en quelque ſorte *du monde*. (V. 8.) ὁποῖόν = ἀναιρῇς (1).

NOTES.

[SOCRATE ſentant du plaiſir à ſe frotter ſa jambe meurtrie par la chaîne qu'on venoit de lui ôter, diſoit agréablement à ſes amis déſolés & pleins de reſpect pour une ame ſi haute (2) :

(1) Le manuſcrit du Roi me ſert à retrancher du texte imprimé les mots ἡμῖν, τυχοῦσα, νὴ Δία, & à y ajouter τὸ ἴδια εἰς ἕκαστον ἧκον, entre les mots αὐτῆς & αἴτιον. Les autres variantes ne valent pas la peine d'être relevées.

(2) Platon, dans ſon Phédon.

« Il me ſemble que ce qu'on appelle plaiſir eſt » une choſe bien ſinguliere, & qu'elle s'accorde » merveilleuſement avec la douleur, qu'on croit » pourtant qui lui eſt fort contraire, parce qu'elles » ne peuvent jamais ſe rencontrer enſemble dans » un même ſujet. Néanmoins ſi quelqu'un a l'une » des deux, il faut preſque toujours qu'il ait auſſi » néceſſairement l'autre, comme ſi elles étoient » liées naturellement. Si Eſope avoit pris garde à » cette vérité, il en auroit peut-être fait une fa- » ble, & il auroit dit que Dieu ayant voulu ac- » corder des deux ennemis & n'ayant pu y réuſ- » ſir, ſe contenta de les lier à une même chaîne; » enſorte que depuis ce tems-là quand l'un arrive, » l'autre le ſuit de bien près, comme je l'éprouve » aujourd'hui; car la douleur que la chaîne m'a » fait ſouffrir à cette jambe eſt ſuivie préſente- » ment d'un fort grand plaiſir ».

Marc-Aurele diſtingue dans l'homme, 1°. ce qu'il a de commun avec les animaux : un corps avec des organes pleins d'eſprits en mouvement, & qui ſont encore agités par la voie des ſens; c'eſt le ſiege des paſſions. 2°. L'intelligence & la raiſon, qui dirigent en lui une volonté pleinement libre & indépendante.

Cette partie ſupérieure peut être importunée par le tumulte des paſſions, à cauſe de ſon union avec la partie animale ; mais elle eſt toujours maîtreſſe de les dominer, & de conſerver de la ſérénité pour juger ſainement de tout ce qui ſe paſſe, & pour déterminer ſa volonté à tout ce qu'il lui plaît.

Sur quoi S. AUGUSTIN a fait cette excellente remarque :

« Il n'y a point, ou fort peu de différence (dit» il) entre le ſentiment des ſtoïciens & celui des » autres philoſophes touchant les paſſions ; car les » uns & les autres prétendent qu'elles ne domi» nant point ſur l'ame du ſage ; & quand les » ſtoïciens diſent que le ſage n'y eſt point ſujet, » ils n'entendent autre choſe par-là, ſinon que ſa » ſageſſe n'en reçoit aucune atteinte, & qu'elles » arrivent au ſage ſans néanmoins troubler la ſé» rénité de ſon ame par la préſence des choſes » qu'ils appellent *commodités* ou *incommodités* ». (Traduction de la cité de Dieu. IX. 4.)

Cette ſérénité dépend du pouvoir de la volonté ſur la douleur, ſoit à l'aide de la raiſon, ſoit même ſans le ſecours de la raiſon, ainſi que l'obſerve Marc-Aurele, ar-

ticle XII de ce chapitre. Nous avons un exemple de ce dernier genre de force dans les ſauvages les moins ſpirituels de l'Amérique. On ſait qu'étant pris priſonniers par leurs ennemis, ils ſouffrent les plus cruels tourmens ſans verſer une larme, ſans laiſſer échapper un ſoupir; ils chantent même, & narguent leurs bourreaux. De jeunes Lacédémoniens donnerent autrefois des exemples d'une pareille fermeté (1).

C'eſt un fruit de l'éducation. Oh! que la nôtre eſt molle!

Cependant le ſage n'eſt point inſenſible; Marc-Aurele le reconnoît à l'article IX. SENEQUE avoit dit avant lui (lorſqu'il étoit de ſang-froid, & qu'il ne traçoit pas le portrait giganteſque de Caton ou d'un ſage idéal):

« Notre ſage ſurmonte ce qui l'incommode, » mais il le ſent (2). Je ne mets point le ſage (*diſoit-* » *il*) hors de la ſphere de l'homme, & je ne pré- » tends pas qu'il ſoit inacceſſible à la douleur

(1) Cicéron, Tuſcul. queſt. n. 14.

(2) Epître IX.

» comme un rocher qui ne peut rien sentir (1).
» Le plus haut degré de vertu ne fait pas perdre
» le sentiment ; mais le sage ne craint rien, &c,
» sans se laisser vaincre par ses douleurs, il les
» considere comme d'un lieu élevé (2) ».

Séneque ajoute :

« Le sage ne regarde comme un bien la pa-
» tience dans les tourmens, & la modération dans
» les maladies, que pour les cas de nécessité (3).
» Il méprise tout ce qui dépend de l'empire du
» sort ; mais s'il en a l'option, il choisira la si-
» tuation la plus douce, & en jouira (4) ».

Il y a plus de deux mille ans que l'on raille les stoïciens pour avoir refusé le nom de mal à la douleur.

Quoi qu'il en soit des autres, Marc-Aurele, article VIII de ce chapitre, renconnoît que la douleur est un mal pour la partie animale de l'ame ; & la distiguant ensuite de la partie supérieure, il dit que la douleur n'a rien de commun avec l'entendement & la volonté, qui en effet ne sont

(1) Epître LXXI.
(2) Epitre LXXXV.
(3) Epître LXVI.
(4) *De vitâ beatâ*, cap. XXV. 5.

ſuſceptibles, de leur nature, que du mal moral de l'ignorance, ou de l'erreur, ou du vice.

Cette diſtinction eſt évidemment juſte & vraie; & c'eſt en conſéquence de ce principe que Marc-Aurele ſe joignant aux autres ſtoïciens, ſoutient, avec eux, que la partie ſupérieure de l'ame eſt aſſez forte pour vaincre l'importunité du ſentiment. 1°. Par la ſeule force de la volonté, comme on l'a déjà dit: 2°. par le ſecours de la raiſon.

Sur le pouvoir de la volonté, Marc-Aurele eut en vue, ſans doute, l'exemple que nous avons cité des jeunes Lacédémoniens. Nous y avons joint celui des ſauvages Américains. On peut leur aſſocier encore bien des exemples modernes d'hommes aſſez courageux pour avoir ſupporté, ſans foibleſſe, le fer & le feu de la chirurgie. Ce même courage leur ſervoit à ſouffrir beaucoup moins que ne ſouffrent ces ames foibles, qui s'abandonnant à toute leur molleſſe, ne font qu'accroître leur ſenſibilité:

cette lâcheté en a tué plusieurs que le courage eût sauvés (1).

Les grandes ames ont de plus, le motif de l'honneur. Les stoïcens observent que la douleur n'a rien de honteux; qu'on ne doit rougir que de l'ignorance, de l'erreur ou du vice, seuls maux que la partie principale de l'ame soit capable d'éprouver, & que c'est dans cette partie de l'ame que consiste essentiellement l'homme.

Parmi nous-mêmes, sans le secours d'aucune philosophie, y a-t-il quelques maux qu'un homme de guerre, que tout autre homme d'honneur ne préfere à une lâcheté? C'est une pareille disposition d'esprit qui a souvent rendu les tortures inutiles pour arracher le secret d'un ami, d'un sujet fidelle à son prince, & (pourquoi le dissimuler?) d'un brigand même, en faveur de son complice.

Tel est donc le pouvoir de la volonté

(1) Cicéron adopte la plupart de ces raisons dans ses Tusculanes premiere & seconde.

ſeule, ou preſque ſeule, & deſtituée du ſecours de la philoſophie.

Mais la néceſſité qu'il y a d'éprouver dans la vie mille accidens fâcheux, fournit encore à la raiſon & à la volonté d'autres ſecours ; car ce n'eſt point là une néceſſité purement violente & tyrannique, c'eſt une néceſſité raiſonnable & relative à l'ordre général de la Providence.

Un peu avant Marc-Aurele, Epictete avoit dit :

« Les dieux n'ont mis en notre puiſſance que ce » qu'il y a de plus excellent en nous, & qui eſt » fait pour nous commander, ſavoir, la liberté de » faire un bon uſage de notre faculté de penſer. » Ils n'ont pas mis les choſes extérieures en notre » pouvoir. Eſt-ce qu'ils ne l'ont pas voulu ? J'eſ- » time que s'ils l'avoient pu, ils nous auroient » auſſi rendus les maîtres de tout le reſte ; mais » abſolument ils ne pouvoient pas faire qu'étant, » ſur la terre, liés à un corps tel que nous l'avons, » & aſſociés, comme nous le ſommes, à un » monde d'êtres divers, nous ne fuſſions pas aſſu- » jettis à l'impreſſion des objets extérieurs (1) ».

(1) Epictete d'Arrien Liv. I. chap. 1. τὸ κράτιστον = ἐμποδίζεσθαι.

Epictete auroit pu ajouter que la douleur est même un bienfait de la nature : la douleur nous avertit, avec une extrême promptitude, de pourvoir à la conservation de notre vie. Sans l'avertissement de la douleur, nous nous laisserions brûler par le feu, au lieu de nous en laisser réchauffer simplement ; l'insensibilité nous auroit perdus.

Epictete avoit ajouté une autre considération. Elle est en style très-familier, mais d'un sens profond.

Voici son raisonnement :

« Dans quel sens peut-on dire que parmi les » choses qui nous viennent du dehors, les unes » sont selon la nature & les autres contre ? Par » exemple, en nous supposant tout à fait séparés » de la société des êtres, je dirai qu'il est selon la » nature que mon pied ne soit point altéré ni » souillé ; mais si nous considérons ce pied comme » un pied, & non comme une partie séparée, il » faudra qu'il lui arrive tantôt de s'enfoncer dans » de la boue, tantôt d'être piqué d'une épine, » quelquefois même d'être coupé pour le bien » de tout le corps ; car autrement ce ne seroit pas » mon pied. Il faut en dire autrement de notre per-

» sonne.

» ſonne. Qui es-tu? Un homme. Si tu te conſi-
» deres comme un être à part, il eſt ſelon la nature
» que tu vives juſqu'à la vieilleſſe, que tu ſois
» riche, que tu te portes bien. Mais ſi tu te conſi-
» deres comme un homme qui fait partie d'un
» monde, il te faudra, dans ce rapport, ou être
» malade, ou être nautonnier & riſquer ta vie,
» ou être pauvre, ou même quelque fois mourir
» jeune. Pourquoi donc te fâches-tu? Ne ſais-tu
» pas que, comme un pied ſéparé du corps n'eſt
» plus un pied; de même un homme ſéparé du tout,
» n'eſt plus un homme? Car enfin, qu'eſt-ce qu'un
» homme? Une partie de la ville; premiérement
» de celle qui eſt composée des dieux & des
» hommes, & puis une partie de la ſociété qui le
» touche de plus près, & qui eſt une petite image
» de la ſociété de tous les êtres. Ainſi il faut que
» l'on me faſſe à moi mon procès, qu'un autre
» ſoit conſumé de la fievre, que celui-ci faſſe nau-
» frage, que celui-là ſoit condamné à la mort;
» car il eſt impoſſible qu'en un corps tel que le
» nôtre, au milieu de tout ce qui nous environne,
» & ayant à vivre avec tant d'autres hommes, il
» n'arrive aux uns & aux autres quelqu'accident
» ſemblable (1) ».

Marc-Aurele ayant généraliſé toutes ces

(1) Là même, liv. II, chap. V. πῶς = τοιαῦτα.

obſervations d'Epictete, a dit plus noblement (article dernier de ce chapitre), & il répete ſouvent ailleurs, que les accidens de la vie entrent dans le ſyſtême général que Dieu établit dès le commencement, & qu'ils ſont néceſſaires à la perfection & à la conſiſtance du monde tel qu'il eſt. D'où il conclut que les accidens les plus fâcheux n'ayant pas été deſtinés ſéparément pour un ſeul individu, il n'a jamais lieu de s'en plaindre; qu'il ne les éprouve que comme faiſant lui-même une partie du monde; que c'eſt un acceſſoire du bien de ſon exiſtence; qu'il doit ſe ſoumettre librement, ſans foibleſſe & par la ſeule autorité de la raiſon, à ces diſpoſitions générales; & que ſon vrai bonheur conſiſtant à vivre ſelon la nature d'un être raiſonnable, ſociable & qui fait partie du monde, rien ne peut l'empêcher de conſerver une entiere ſérénité d'eſprit pour faire des réflexions dignes de la raiſon qui lui eſt commune avec Dieu même, ſans ſe laiſſer dominer par la partie inférieure de l'ame, qui lui eſt commune avec les bêtes, &c.

CONCLUSION. Les ſtoïciens diſent : on peut, contre la douleur, tout ce que l'on veut. Il ne s'agit que de bien penſer, & de vouloir fortement. Marc-Aurele adopte ce mot d'Epictete : *il n'y a point de tyran de la volonté;* & ce mot d'Epictete rappelle un dialogue ſuppoſé entre lui & un tyran, par lequel on va finir : *Dis-moi ton ſecret..... Je ne le dirai point, car j'en ſuis le maître.... Mais je te ferai mettre aux fers.... O homme, que dis-tu là? Moi? Tu feras mettre aux fers mes jambes; mais quant à ma volonté, Jupiter même ne pourroit la vaincre* (1).

On ne peut diſconvenir que beaucoup d'actions héroïques des grands hommes de l'antiquité n'aient été le fruit de ces idées dont ils étoient imbus, & de ces principes dont ils étoient nourris dès l'enfance].

(1) Là même, liv. I, chap. 1. *ἐστι = δύναται.*



CHAPITRE XV.

Regles de discernement.

I.

Si tu as la vue fine, dit quelqu'un, sers-t'en pour juger comme les hommes les plus sages (1) (VIII. 38.) εἰ δύνασαι = σοφωτάτοις.

II.

Les objets se tiennent immobiles hors de l'enceinte de nos ames; ils ne se connoissent pas eux-mêmes, & ne peuvent nous apprendre ce qu'ils sont. Qu'est-ce donc qui nous l'apprend? C'est la raison qui nous guide. (IX. 15.) τὰ πράγματα = ἡγεμονικόν.

III.

Socrate, dans ses discours, mettoit les maximes débitées par bien des gens, au rang de ces loups-garoux dont on fait peur

(1) Je ne change rien au texte; j'y sous-entends seulement la préposition qui signifie *avec* : συγκρίνων.

aux petits enfans. (XI. 23.) Σωκρατης = δείματα.

I V.

Il faut contempler, tout nuds & dépouillés de leurs écorces, les motifs, les rapports des actions; ce que c'est que la douleur, la volupté, la mort, la gloire. Quelle est la cause qui nous ôte un repos que personne n'a le pouvoir de nous ôter? Tout dépend de nos opinions. (XII. 8.) γυμνὰ = ὑπόληψις.

V.

Quel moyen de connoître ici la vérité? C'est l'analyse des objets dans leur matiere, & le principe de leur action. (IV. 21 à la fin.) τίς ἐπὶ = αἰτιῶδης.

V I.

Regarde au dedans de chaque chose. Prends garde que rien ne t'échappe sur sa qualité & sa valeur intrinseque. (VI. 3.) ἔσω = σε.

V I I.

Quelle idée faut-il que je prenne des

viandes & autres alimens qu'on me sert? Ceci est un cadavre de poisson, cela un cadavre d'oiseau ou de cochon; de même aussi cet excellent vin est un peu de jus exprimé de quelques grappes de raisin; cette robe de pourpre, un tissu de poils de brebis, imbibé du sang d'un coquillage. Quant aux plaisirs de l'amour, c'est (1) *un diletico dell' intestino, è con qualche convulsione una egestione d'un moccino.* Ces idées, qui vont droit au fait & qui percent au dedans des objets, donnent à connoître tout ce qu'ils sont. Il faut en user ainsi sur toutes les choses de la vie. Si-tôt qu'un objet se présente à l'imagination comme fort estimable, il faut le mettre à nud, considérer son peu de valeur, le dépouiller de tout ce qui lui donnoit un air de dignité. Un beau dehors est un dangereux séducteur. Lorsque tu crois le plus fortement ne t'attacher qu'à

(1) La délicatesse de notre langue ne permettant pas de traduire cet endroit du texte, j'ai emprunté la version italienne du cardinal François Barberin, neveu du pape Urbain VIII, pag. 149 de l'édition de 1675, faite à Rome.

une chose honnête, c'est alors qu'elle te fait le plus d'illusion. Vois donc ce que Crates & Xenocrates disent à ce sujet. (VI. 13.) οἷον δὴ = λέγει (1).

VIII.

Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche; & *parmi les hommes*, l'un se glorifie d'avoir pris un lievre; un autre, un poisson; celui-ci, des sangliers ou des ours; & celui-là des Sarmates. Mais si tu examines bien quels ont été les motifs & les principes de cette derniere classe, ne diras-tu pas que ce sont aussi des brigands (2)? (X. 10.) ἀράχνιον = ἐξετάζῃς.

(1) Le manuscrit du roi, & ceux du Vatican, ont fourni sur cet article plusieurs corrections que je renvoie au texte grec.

(2) Marc-Aurele prit aussi des Sarmates; mais ce fut dans une guerre purement défensive, & qu'il fit toujours à regret, quoiqu'avec la plus intrépide & la plus constante fermeté.

par ſa conſtitution propre ? quelle eſt ſa ſubſtance & ſa matiere ? quel eſt le principe de ſon action ? que fait-elle dans l'univers ? combien de tems durera-t-elle ? (VIII. 11.) *τῦτο τί ἐστιν = ὑφίσταται.*

X I I.

Penſe d'où chaque être eſt venu ; de quels élémens il a été composé ; quels changemens il éprouvera ; ce qui en pourra réſulter : & *tu verras* qu'il ne peut lui en arriver aucun mal. (XI. 17.) *πόθεν = πείσεται.*

X I I I.

Conſidere toujours que tout ce qui ſe fait n'eſt que changement de forme, & que la nature n'aime rien tant qu'à changer les choſes qui ſont, pour en faire de nouvelles de même eſpece. Tout ce qui exiſte eſt comme la ſemence de ce qui en viendra. Mais toi tu n'entends, par *ſemence*, que celle que l'on jette dans le ſein de la terre, ou d'une mere. C'eſt être bien groſſier. (IV. 36.) θεώρει = ἰδιωτικόν.

X I V.

Prends l'habitude, en voyant les actions d'autrui, de te faire, autant qu'il se pourra, cette question : quel est le but que cet homme se propose ? Mais songe d'abord à tes propres actions, & commence par t'examiner toi-même. (X. 37.) ἐτισον = ἐξέταζε.

X V.

Prends aussi l'habitude d'écouter sans distraction ce qu'on dit ; & entre, autant qu'il se pourra, dans l'esprit de celui qui parle. (VI. 53.) ἔθισον σεαυτὸν = γίνου.

X V I.

Tâche de connoître la qualité du principe actif de chaque chose ; & faisant abstraction du matériel, contemple la nature. Détermine ensuite combien de tems ce principe particulier doit subsister pour le plus, suivant l'ordre de la nature. (IX. 25.) (1) ἔθι ἐπί = ποιόν.

(1) J'entends cet article suivant les articles du texte X. 9 & 26.

X V I I.

C'eſt avoir paſſé trop de tems à te rendre miſérable, à murmurer, à faire des grimaces ridicules. Qu'eſt-ce qui te trouble? Qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau dans ces accidens? Qu'eſt-ce qui te fait perdre courage? Eſt-ce la cauſe *par excellence?* Conſidere ſa nature *pleine de bonté.* Eſt-ce la matiere? Fais attention à ſa qualité *purement paſſive.* Il n'y a rien de plus. Montre donc à l'avenir aux dieux un cœur plus ſimple & meilleur. (IX. 37 en partie.)

ἄλις = γίνου.

X V I I I.

A toutes ces regles il faut en ajouter une, c'eſt de faire toujours la définition ou la deſcription de l'objet qui viendra frapper mon imagination, afin de voir diſtinctement & à nud ce qu'il eſt dans ſa ſubſtance, conſidéré dans ſon tout & ſéparément dans ſes parties, & afin de pouvoir me dire à moi-même ſon vrai nom, ainſi que le vrai nom des parties dont il eſt

composé, & dans lesquelles il se résoudra. Car il n'est rien de si propre à élever l'ame, que d'analyser avec méthode & justesse tout ce qui se rencontre dans la vie, & que d'examiner toujours chaque objet d'une façon à pouvoir aussi-tôt connoître à quel systême de choses il appartient, de quelle utilité il y est, quel rang il tient dans l'univers, & relativement à l'homme, puisqu'il est citoyen de cette ville céleste, dont les autres villes ne sont en quelque maniere que les maisons.

Quel est donc en particulier cet objet-ci, qui vient de me saisir l'ame? De quels élémens a-t-il été fait? Combien doit-il durer? Quelle vertu faut-il pratiquer à son occasion? Est-ce, par exemple, la douceur, la force, la sincérité, la foi, la simple résignation, la frugalité, ou quelqu'une des autres vertus?

Il faut se dire en toute rencontre: ceci me vient évidemment de Dieu; & telle autre chose me vient par une suite nécessaire du systême général, de la liaison, &

du tissu de toutes choses, dont il a dû résulter particuliérement un tel concours & une telle rencontre.

Quant à cet autre cas, il me vient de mon concitoyen, de mon allié, de mon compagnon, qui par malheur ignore ce qui convient à notre propre nature. Mais je ne l'ignore pas; c'est pourquoi je le traiterai avec humanité & justice, selon la loi naturelle d'une société d'hommes. Cependant je n'oublie pas à quel rang je dois mettre ce qui m'arrive, puisqu'il est du nombre des choses moyennes *qui ne sont ni bonnes ni mauvaises par leur nature.* (III. 11.)

τοῖς δὲ εἰρημένοις = συστοχάζομαι.

NOTES.

[« Je n'ai, *disoit Epictete*, qu'une chose à vous » dire; c'est que celui qui ignore ce qu'il est, pour- » quoi il a été fait, pourquoi il est dans un monde » tel que celui-ci, de quelle société il fait partie, » ce qui est bien, ce qui est mal, ce qu'il est hon- » nête ou ce qu'il est honteux de faire, qui ne » suit ni sa propre raison ni celle d'autrui, qui ne » sent ni le vrai ni le faux, & qui est incapable de » discerner tout cela, ne parviendra jamais à ré-

» gler ses desirs sur la nature des choses ; ne fuira, » ne recherchera, n'entreprendra, n'approuvera, » ne rejettera rien comme il faut, & ne suspendra » jamais son jugement à propos ; il errera comme » s'il étoit sourd & aveugle ; ce sera un homme » nul, quoiqu'il pense être quelque chose ». (*Epictete d'Arrien, liv. 2, chap. 24, p. 337, d'Upton.*) ἐκεῖνο = οὐδείς.

« Un troisieme chef consiste à déterminer com- » ment nous devons donner notre consentement » aux choses qui paroissent vraisemblables & » avoir des attraits. Socrate disoit que, comme » on ne doit point passer sa vie sans examiner » comment on la passe, de même il ne faut point » admettre d'imagination qui ne soit bien exa- » minée. Il faut dire à chacune de celles qui se » présentent : attends ; laisse-moi voir qui tu es, » & d'où tu viens ; & (comme font les senti- » nelles de nuit) montre-moi ton passe-port. La » nature t'a-t-elle donné le signalement que doit » avoir une imagination digne d'être admise » ? (*Là même, liv. 3, chap. 12, pag. 407.*) τρίτος = φαντασίαν.

« Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ne parle » de ce qui est bien, de ce qui est mal, de ce qui » lui est utile, de ce qui ne l'est point ? Y a-t-il » quelqu'un qui n'ait pas l'idée de chacune de

» ces qualités ? Mais en avez-vous une idée dif- » tincte & parfaite ? Donnez-m'en la preuve. » Quelle preuve ? Appliquez votre idée à des » objets particuliers, & que ce soit avec juf- » tesse. Mais abrégeons. Platon borne l'idée du » bon à ce qui est essentiellement utile ; & vous, » vous donnez ce nom à des choses qui ne le sont » pas.... N'est-il pas vrai que les uns attachent » l'idée du bon à la possession des richesses, & les » autres non ? N'y a-t-il pas la même diversité au » sujet du plaisir, au sujet de la santé » ? (*Liv.* 2, *chap.* 17, *pages* 267 & 268.) ἀγαθὸν = ὑγιίας.

« Si vous donnez toute votre affection à la ri- » chesse & votre aversion à la pauvreté, vous » vous égarerez, vous tomberez dans des préci- » pices. Si vous ne vous attachez qu'à la conser- » vation de votre santé, vous serez misérable ; » & il en sera de même si vous faites consister » votre bonheur en des choses qui ne dépendent » pas de nous, tels que sont les dignités, les » honneurs, la patrie, les amis, les enfans. Aban- » donnez tout cela au grand Jupiter & aux autres » dieux, & le leur livrez, pour qu'ils en dispo- » sent à leur volonté ». (*Là même*, *pages* 270 & 271.) χάρισαι = Κυβερνᾶτωσαν.

« Quant à moi, je prends congé de tout le reste ; » je serai content, si je peux parvenir à vivre dé-

» gagé de tout embarras & de tout souci, à élever » ma tête, comme un homme libre, au-dessus de » tous les obstacles, & à ne plus regarder que le » ciel comme ami de Dieu, sans que rien de tout » ce qui arrive soit capable de m'ébranler ». (*Là même, page 272.*) ὅτι ἐμοὶ = δυναμένων.

CHAPITRE XVI.

Objets dignes de notre estime.

I.

Ce qui rend l'homme estimable, n'est pas d'être poussé des vents, comme les plantes; ni de respirer, comme les animaux privés ou sauvages; ni d'avoir une imagination propre à recevoir l'impression des objets, ni d'être secoué par ses appétits, comme une marionnette l'est *par les cordons qu'on tire ou qu'on lâche*; ni d'être un animal de compagnie, ni de savoir prendre de la nourriture; car se nourrir & rejetter ce qu'il y a de superflu dans les alimens, ce sont des fonctions de même genre.

Qu'est-

Qu'eſt-ce donc qui honore véritablement l'homme ? Eſt-ce d'être accueilli avec des battemens de mains ? Non ; ni par conſéquent de l'être avec des acclamations & des louanges, puiſque les acclamations & les louanges de la multitude ne ſont auſſi que du bruit. Laiſſons donc là toute cette mépriſable gloire.

Que reſte-t-il qui diſtingue & releve en effet un homme ? C'eſt, à mon avis, de ſavoir diriger & contenir tous les mouvemens de ſon ame, au point de ne faire que des actions propres à la conſtitution d'un être raiſonnable ; imitant en cela les gens d'art & de métier, qui n'ont point d'autre objet que de faire toutes les préparations convenables à l'ouvrage pour lequel ils les font. Tel eſt l'objet du jardinier, du vigneron, de celui qui dompte des chevaux ou qui dreſſe des chiens. A-t-on un autre but dans l'éducation & les inſtructions qu'on nous donne ?

Voilà donc ce qui rend l'homme véritablement digne d'eſtime ; & ſi tu parvenois

une fois à cette perfection, tout autre objet te deviendroit indifférent.

Quand cesseras-tu de faire cas de tant d'autres choses? Tu ne seras donc jamais libre, ni content de toi, ni exempt de trouble; car tu auras nécessairement de l'envie, de la jalousie, des soupçons contre ceux qui pourroient t'enlever ces biens imaginaires; tu tendras même des pieges à ceux qui possedent ce que tu estimes tant. Or, il est impossible qu'avec de tels desirs on ne soit pas dans le trouble, & qu'on ne murmure pas contre les dieux; au lieu que l'homme qui honore & respecte uniquement son ame, est toujours content de lui-même, agréable aux autres hommes, & d'accord avec les dieux; c'est-à-dire, qu'il les remercie de tout ce qu'ils lui envoient & qu'ils lui avoient destiné. (VI. 16.)

τίμιον = διατετάχασιν.

II.

Garde-toi de jamais estimer, comme un bien qu'il te seroit utile de posséder, ce qui t'obligeroit un jour à manquer de foi, à

violer la pudeur, à haïr quelqu'un, à le ſoupçonner, à le maudire, à le tromper, enfin à deſirer des choſes qui ont beſoin de voiles & de murailles pour être cachées.

Celui qui donne le premier rang d'eſtime à ſon ame, à ce génie divin qui l'éclaire, & au ſacré culte des vertus qui lui conviennent, ne fait pas comme les héros de tragédie; il ne pouſſe point de gémiſſemens *ſur ſon ſort.* Il n'évitera ni la ſolitude, ni le grand monde, & ſur-tout il paſſera ſa vie ſans rien ambitionner ni craindre, ſe mettant peu en peine ſi ſon ame ſera pendant un court ou un long eſpace de tems enveloppée d'un corps. Il ſeroit auſſi prêt à mourir dans le moment, s'il le falloit, qu'il eſt prêt à remplir toute autre fonction décente & honnête. Il ne craint que d'omettre pendant le cours de ſa vie quelqu'une des fonctions propres à un être intelligent & ſociable. (III. 7.) μὴ = γινέσθαι.

III.

Penſe très-ſouvent combien il eſt mort

d'hommes de toute eſpece ; de toutes profeſſions, de tous pays, de toutes nations. Parcours les premiers tems juſqu'à ceux de Philiſtion (*contemporain de Socrate*) de Phœbus, d'Origanion. Conſidere enſuite les autres claſſes d'hommes.

C'eſt donc là qu'il faut nous rendre tous, où ſe ſont déjà rendus tant de grands orateurs, tant de graves philoſophes, Héraclite, Pythagore, Socrate ; tant de héros de l'antiquité ; après eux, tant de capitaines, & de rois, & avec ceux-ci les *aſtronomes* Eudoxe & Hypparque, le *géometre* Archimede, & tant d'autres génies célebres par leur pénétration, leurs grandes penſées, leur amour pour le travail, ou bien par leurs ſubtilités & leur orgueil ; où ſont encore ceux qui ont parlé avec dédain de cette vie mortelle & de ſi courte durée, tels que Menippe, & bien d'autres.

Songe que tous ces gens-là ſont morts depuis long-tems. Qu'y a-t-il de fâcheux pour eux & pour tant d'autres dont les noms ſont oubliés ? Il n'y a donc ici bas

qu'un ſeul objet qui mérite d'occuper nos penſées ; c'eſt de vivre avec douceur parmi des hommes menteurs & injuſtes, ſans jamais nous écarter nous-mêmes de la vérité & de la juſtice. (VI. 47.) ἐνγρέιν = διαβιῶν.

I V.

Qu'un autre ſoit plus fort que toi à la lutte (1), mais qu'il ne ſoit pas plus ſociable, plus modeſte, mieux diſpoſé aux accidens de la vie, plus indulgent aux fautes du prochain. (VII. 52.) καββαλιώτερος = παροράματα.

V.

Pour empêcher que le chant, la danſe, ou le ſpectacle des exercices réunis (2) ne t'affectent trop, conſidere-les par parties. Demande-toi ſur le chant : eſt-ce un tel ton

(1) Au lieu καββαλιώτερος, le cardinal Barberin dit avoir lu dans le manuſcrit de Rome, παμβαλιώτερος *più atterratore di tutti, laqual parola non ſi trova altrove ;* mais καββαλικος ſe trouve. C'eſt un *cappa* oublié dans le texte de Xylander.

(2) La lutte, le ſaut, la courſe, le palet, le combat à coups de poings & de mains.

qui me ravit ? Et ſur la danſe : eſt-ce un tel pas, un tel geſte qui m'enleve ? Tu n'oſerois te l'avouer. Uſes-en de même dans les ſpectacles réunis.

En général, dans tout ce qui n'eſt pas la vertu, ou ce qui vient d'elle, n'oublie pas de porter au plus vîte la penſée en détail ſur ce qui compoſe l'objet, afin que cette analyſe en diminue l'impreſſion ; & applique cette méthode à toute la vie. (XI. 2.) ὠδῆς = μετάφερε.

V I.

Rappelle-toi ſouvent les grands exemples de colere, d'honneur, d'infortune, de haine, toute aventure célebre (1) ; puis demande-toi : qu'eſt-ce que tout cela eſt devenu ? Fumée, cendre, un conte, pas même un conte.

Autres objets de même nature : Fabius Catullinus à ſa maiſon des champs, Lucius Lupus à Capoue (2), Stertinius à Baies,

(1) Achille, Agamemnon, Ulyſſe, les deux freres ennemis, &c.

(2) Addition du manuſcrit du Vatican.

Tibere à Caprées, & Velius Rufus; combien tout cela est différent de l'opinion qu'on en avoit! Que le but de tant d'efforts étoit vil!

Ah, qu'il est bien plus sage, quoi qu'il arrive, de se montrer juste, modéré, soumis aux dieux! mais avec simplicité; car l'ostentation de modestie est tout ce qu'il y a de pire. (XII. 27.) συνεχῶς = χαλεπώτατος.

VII.

Qu'est-ce que cette partie du tems qui t'a été donnée dans l'immensité des siecles? Elle disparoît si vîte dans l'éternité! Quelle est ta part de la masse de la matiere? de l'ame universelle (1)? Qu'est-ce que cette motte de la terre où tu rampes? Médite bien tout cela. N'imagine rien de grand que de faire ce que ta nature exige, & de souffrir ce que la commune nature t'apporte. (XII. 32.) πόστον = φέρει.

(1) L'ame animale universelle : ψυχῆ.

CHAPITRE XVII.

Sur les véritables biens.

I.

Si dans la vie humaine tu trouves quelque chose de mieux que la justice, la vérité, la tempérance, la force, & en général que d'avoir une ame qui se suffit à elle-même, en ce qu'elle te fait agir en tout par la droite raison, & qu'elle s'abandonne au destin sur sa part des accidens qui ne dépendent pas d'elle; si, dis-je, tu connois quelque bien plus excellent, dirige à cet objet toutes les puissances de ton ame, & entre en possession de cette précieuse découverte. Mais si tu ne vois rien de meilleur que le génie même qui réside en toi, qui commande à tes propres desirs, qui examine tout ce que l'imagination te présente, qui se sauve, comme le disoit Socrate, loin des atteintes des sens, qui se soumet lui-même aux dieux, & qui aime les hommes;

ſi tout le reſte te paroît bas & vil en comparaiſon de lui, ferme ton cœur à tout autre objet, qui venant une fois à t'attirer, ne te permettroit plus, ſans te faire éprouver un tiraillement fâcheux, de donner le premier degré d'eſtime à ce bien particulier aux êtres de ton eſpece, & le ſeul qui t'appartienne véritablement.

Il n'eſt pas juſte que rien d'étranger vienne contrebalancer le bien de la raiſon, ce principe de toute action vertueuſe. Les louanges de la multitude, les empires, les richeſſes, les voluptés lui ſont étrangers. Si une fois tu fais le moindre cas de ces objets, comme pouvant contribuer à ton bonheur, ils prévaudront dans ton ame & l'entraîneront. Choiſis donc, te dis-je, tout ouvertement & en homme libre, ce qu'il y a de mieux, & t'y attache inſéparablement.

Mais peut-être ce qui eſt utile eſt-il ce qu'il y a de mieux?

Oui, s'il eſt utile à l'homme en qualité d'animal raiſonnable; mais s'il ne lui eſt

utile que comme animal, refuse-lui ce nom; & sans aucun faste ni ostentation, conserve seulement un jugement sain, pour faire un juste & solide parallele. (III. 6.)
ὑμὲν = ποίησῃ.

I I.

Tu connoîtras aussi par cette remarque l'opinion que le vulgaire a du bien.

Si on fait à quelqu'un la peinture de ce qui est essentiellement bon, comme de la prudence, de la tempérance, de la justice, de la force, il n'entendra pas sans peine que l'on ajoute quelque bon mot à cette image, parce qu'il en jugera par son idée du bien. Mais si on lui peint ce que le peuple croit être des biens, il entendra & recevra le bon mot d'un comique, par où il montre qu'il sent les différences, car autrement il seroit choqué de la plaisanterie & la jugeroit mauvaise. En effet, nous l'excusons tous, & la trouvons agréable & à propos lorsqu'il s'agit des richesses, du luxe, ou de la pompe d'une grande fortune.

Va donc, & demande s'il faut honorer & regarder comme un vrai bien, des choses dont la peinture est susceptible de ce bon mot : *sa maison est si pleine de richesses, qu'il n'y a aucun retrait.* (V. 12.) οποῖα = χέση.

III.

Ne vante pas le prix de tous ces objets, qui n'ajoutent rien à la valeur de l'homme en tant qu'homme. Ils ne sont pas partie des qualités qu'on exige de lui. Sa nature ne demande nullement qu'il en jouisse. Ils ne peuvent le rendre plus parfait ; ainsi le bonheur auquel il tend ne consiste point à les posséder, ils ne contribuent pas même à le lui procurer.

De plus, si l'homme qui possede quelqu'un de ces objets, en valoit mieux, ce ne seroit donc pas une perfection que de les mépriser, que de les rejetter ? Il ne seroit donc plus beau de savoir s'en passer ? Ce ne seroit donc point un acte de vertu que de s'en dépouiller ? Mais ne voyons-nous pas au contraire, que plus un homme

s'abstient de tous ces prétendus biens, ou que plus il souffre patiemment d'en être privé, plus il passe pour vertueux? (V. 15.) οὐδὲν = ἐστι.

IV.

Ce n'est point un mal pour une pierre qui a été jettée en haut de tomber, ni un bien pour elle de monter encore. [*Sa situation est un accident étranger à sa nature.*] (IX. 17.) τῷ = ἀνενεχθῆναι.

V.

Si tu mets au rang des biens ou des maux ce qui ne dépend pas de ta volonté, il est impossible que si un prétendu mal t'arrive, ou si un prétendu bien t'échappe, tu n'accuses les dieux & ne haïsses les hommes qui en seront ou que tu soupçonneras en être cause, sans compter les injustices qu'on fait à l'occasion de tous ces objets du dehors, en s'efforçant de les obtenir ou de les éviter; au lieu que si nous faisons uniquement consister les biens & les maux dans les choses qui dépendent de nous, il

ne nous reſtera aucun ſujet de faire le procès à Dieu & la guerre à l'homme. (VI. 41.) ὃ τι ἂν == πολεμίου.

V I.

A quelle ſorte de gens ils veulent plaire! Pour quel intérêt! Et par quelle ſorte d'actions! Le tems les engloutira bientôt les uns & les autres. Combien en a-t-il englouti déja! (VI. n. 59.) οἱοί == ἤδη.

V I I.

Rappelle-toi la fable du rat des champs & du rat de ville, la frayeur de ce premier & ſa retraite précipitée *vers un toit ruſtique, loin des troubles qui accompagnent l'opulence* (1). (XI. 22.) τὸν μῦν == διασόβησιν.

V I I I.

L'homme vain fait dépendre ſon bonheur de l'action d'un autre, le voluptueux de ſes ſenſations, & le ſage des actions qui lui ſont propres. (VI. 51.) ὁ μὲν == πρᾶξιν.

(1) Horace, liv. 2, ſatyre 6, à la fin.

NOTES.

« Accoutume-toi (*disoit Epictete*) quand tu te » prives de quelque objet extérieur, à considérer » ce que tu gagnes à sa place ; & si ce que tu » gagnes vaut mieux, ne dis point que tu aies » perdu..... Garde-toi des impressions de tes » sens ; veilles-y sans cesse, car ce n'est pas un » médiocre trésor que tu as à conserver : c'est la » pudeur, la foi, la constance, la résignation ; » c'est une ame supérieure à la douleur, à la » crainte, aux troubles, en un mot parfaitement » libre.... Pour moi je suis libre, & je me montre » ami de Dieu, en faisant librement tout ce qu'il » veut. Je sais que je ne dois faire aucun cas de » tout le reste, ni de mon corps, ni des richesses, » ni des commandemens, ni de la gloire, enfin de » rien du tout. Dieu ne veut point que je m'oc- » cupe de ces objets. S'il l'eût voulu, il les auroit » rendus capables de faire mon bonheur ; & » comme je vois qu'il n'en a rien fait, il faut que » je me conforme à ses ordres. Attache-toi donc » uniquement à conserver le bien qui se trouve » en toi-même. Tu diras peut-être : que faire du » reste ? S'en servir dans l'occasion autant que la » raison le permet, & rien au-delà ; sans quoi tu » seras infortuné, tu auras manqué ton but, tu

» éprouveras mille obſtacles, tu ſeras eſclave. » Telles ſont les loix, telles ſont les ordonnances » qui nous ſont venues d'en haut ». ἐκεῖνα = διάταγματα. (Dans Arrien, IV. 3. p. 571, d'Upton.)

CHAPITRE XVIII.

Philoſophie.

I.

Tout eſt opinion. Il fut dit à ce ſujet pluſieurs choſes évidentes chez Monime le cynique; & il eſt clair qu'on en peut retirer du fruit, pourvu qu'on n'en prenne que la moëlle du vrai. (II. 15.) ὅτι πᾶν = δέχηται.

II.

Combien te vieut-il, ſur la nature, d'idées que tu laiſſes échapper? Il faut voir & agir en tout de telle maniere que ce qui ſe préſente à faire ſoit fait, & que l'action n'exclue jamais la réflexion. Ce double exercice te conſervera dans un état de ſatisfaction qui, quoique ſecrette, ne pourra

ſe cacher. (X. 9. *en partie.*) ὁπόσα = κρυπτόμενον.

I I I.

Durée de la vie de l'homme ? un moment. Sa ſubſtance ? changeante. Ses ſenſations ? obſcures. Toute ſa maſſe ? pourriture. Son ame ? un tourbillon. Son ſort ? impénétrable. Sa réputation ? douteuſe ; en un mot tout ce qui eſt de ſon corps, comme l'eau qui s'écoule ; ſes penſées, comme des ſonges & de la fumée ; ſa vie, un combat perpétuel & une halte ſur une terre étrangere ; ſa renommée après la mort, un pur oubli.

Qu'eſt-ce donc qui peut lui faire faire un bon voyage ? La ſeule philoſophie. Elle conſiſte à empêcher que le génie qui habite en lui ne reçoive ni affront ni bleſſure ; à être également ſupérieur à la volupté & à la douleur ; ne rien faire au haſard ; n'être ni diſſimulé, ni menteur, ni hypocrite ; n'avoir pas beſoin qu'un autre agiſſe ou n'agiſſe pas ; recevoir tout ce qui arrive & qui lui a été diſtribué, comme un

envoi

envoi qui lui eſt fait du même lieu dont il eſt ſorti ; enfin attendre avec réſignation la mort, comme une ſimple diſſolution des élémens dont chaque animal eſt compoſé. Car ſi ces élémens ne reçoivent aucun mal d'être changés l'un dans l'autre, pourquoi regarder de mauvais œil, pourquoi craindre le changement & la diſſolution de tous? Il n'y a rien là qui ne ſoit ſelon la nature. Donc point de mal.

Ceci a été écrit à Carnunte (1). (II. 17.)
τῦ ἀνθρωπινου = Καρνὕντῳ.

I V.

Celui-là eſt philoſophe, quoiqu'il n'ait pas de tunique. Celui-ci l'eſt ſans livres. L'un à demi nud dit : je manque de pain & je ne m'occupe que de ma raiſon. Un autre dit : je manque du ſecours des autres ſciences, & cependant je ne me rebute pas.

(1) Carnunte, ville célebre de la haute Pannonie, ſur le Danube. On croit que c'eſt aujourd'hui le bourg Saint-Peronnel dans l'Autriche. (*Tillemont, tome I, pag.* 365.) Il y apparence que *Carnus*, dont parle Ptolomée, eſt la même ville. *Liv.* 2, *chap.* 15 *de ſa géographie.*)

Aime cet art où l'on t'a élevé ; repose-toi dans le sein de la philosophie ; passe le reste de tes jours en paix, comme ayant remis du fond du cœur, entre les mains des dieux, le soin de tout ce qui te regarde. Au surplus ne te rends, ni l'esclave des hommes, ni leur tyran. (IV. 30 & 31.)

ὁ μὲν = καθιστὰς.

V.

Point d'ennui, point de découragement, point de dépit contre toi-même, si toutes tes actions ne répondent pas toujours à tes bons principes. T'en es-tu écarté? reviens-y; contente-toi d'avoir réussi à faire souvent des actions plus dignes d'un homme, & d'aimer toujours cette philosophie dont tu te rapproches. N'y retourne pas comme un écolier que l'on renvoie à son maître, mais comme un homme qui auroit du mal aux yeux va de lui-même chercher une petite éponge, un œuf, un cataplasme, ou une fomentation. Ainsi personne ne te montrera à suivre la raison. Tu te rendras à elle de ton propre mouvement.

Rappelle-toi que la philoſophie exige ſimplement que tu vives d'une maniere conforme à ta nature. Eh quoi ! tu voudrois vivre contre ta propre nature ? Voyons lequel des deux eſt plus agréable. Le goût du plaiſir nous fait ſouvent illuſion dans ces ſortes de recherches; mais examine bien ſi on ne goûte pas plus de ſatisfaction du côté où ſe trouvent la grandeur & l'égalité d'ame, la liberté, la ſimplicité, la ſainteté des mœurs. Qu'y a-t-il encore de plus ſatisfaiſant que l'étude de la prudence, qui nous découvrant les principes certains & les juſtes conſéquences des choſes, nous fait éviter l'erreur & réuſſir dans nos entrepriſes? (V. 9.) μὴ σικχαίνειν = ἐνθυμηθῆς.

V I.

Ah! que tu commences bien à voir qu'il n'y a point de genre de vie plus propre à l'étude de la ſageſſe, que celui que tu obſerves maintenant. (XI. 7.) πῶς = τυγχάνεις.

V I I.

Si tu avois une marâtre, & en même

tems une mere, tu pourrois rendre des devoirs à la premiere, mais tu reviendrois continuellement auprès de l'autre. Ta marâtre c'eſt la cour, & ta mere c'eſt la philoſophie. Rapproche-toi donc ſouvent de celle-ci, & va te repoſer dans ſes bras; c'eſt elle qui te rend la cour ſupportable, & qui te rend ſupportable à la cour. (VI. 12.)

εἰ μητρυιὰν = ἀνεκτός.

VIII.

Que je fais peu de cas de ces petits politiques, qui prétendent qu'on peut faire mener à tout un peuple une vie de philoſophes! Ce ne ſont que des enfans. O homme! quelle eſt ton entrepriſe? Fais de ta part ce que la raiſon demande. Tâche même, dans les occaſions, d'y ramener les autres, pourvu que ce ſoit ſans oſtentation. Mais ne compte pas pouvoir jamais établir la république de Platon. Sois content ſi tu parviens à rendre les hommes tant ſoit peu meilleurs : ce ne ſera pas peu de choſe. Quelqu'un pourroit-il changer ainſi les

opinions de tout un peuple ? Mais ſans ce changement que feras-tu ? Des eſclaves qui gémiront de la contrainte où tu les tiendras, des hypocrites qui feront ſemblant d'être perſuadés.

Va donc & me parle maintenant *du pouvoir abſolu* d'Alexandre, de Philippe, & *des leçons* de Démétrius de Phalere. Je ne ſais s'ils ont bien connu ce qu'exige la commune nature, & s'ils ont cultivé leurs propres mœurs : mais s'ils n'ont fait que du bruit ſur la ſcene du monde, je ne ſuis pas condamné à les imiter.

La philoſophie agit d'une maniere ſimple & modeſte. N'eſpere pas réuſſir à me jetter dans une gravité affectée. (IX. 29 en partie.)

ὡς εὐτελῆ δὲ καὶ = *σεμνοτυφίαν.*

I X.

Une réflexion qui peut encore te préſerver de vanité : il ne dépend plus de toi d'avoir pratiqué dès ta premiere jeuneſſe les maximes de la philoſophie ; car pluſieurs perſonnes ſavent, & tu le ſais bien toi-

même, que tu en as été fort éloigné (1): ainsi te voilà confondu, & il ne t'est pas aisé d'acquérir le titre honorable de philosophe, parce que ta position y résiste. Si donc tu juges bien de l'état des choses, ne t'embarrasses plus de la réputation que tu pourras laisser. Contente-toi de passer du moins le reste de tes jours d'une maniere conforme à ta nature. Applique-toi à connoître les devoirs qu'elle t'impose, & que rien de ce qui t'environne ne te détourne de cette étude.

L'expérience t'apprend qu'après avoir parcouru tant d'objets divers, tu n'as rencontré nulle part le vrai contentement du

(1) On taxe d'orgueil les anciens philosophes Zenon, Epictete, &c. L'on a raison de les taxer. La philosophie étoit en ces savans un métier pour parvenir à la considération publique; au lieu qu'ici nous voyons un empereur Romain qui parle à lui-même sur ses tablettes de poches, dans le secret & pour lui seul. Il n'avoit pas besoin, pour se faire valoir, de dire, comme les stoïciens de profession, que le sage est au-dessus des rois, &c. Marc-Aurele étoit par état au dessus de bien des rois. Il n'étoit modeste que parce qu'il se sentoit homme, & qu'il étoit vrai.

cœur. Tu ne l'as trouvé, ni dans l'étude de l'art de raisonner, ni dans les richesses, ni dans la gloire, ni dans les plaisirs, enfin nulle part. Où est-il donc? Dans la pratique des actions que la nature de l'homme demande. Mais comment peut-on se mettre en état de ne faire que de ces actions? En se formant des maximes & des opinions propres à n'inspirer que des desirs & des actions convenables. Mais encore, quelles sont ces maximes & ces opinions? Celles qu'on doit se faire sur le bien & sur le mal, en reconnoissant qu'en effet il n'y a rien de bon que ce qui rend l'homme juste, tempérant, courageux, libre; & rien de mauvais que ce qui produit des effets contraires. (VIII. 1.) καὶ τοῦτο πρὸς = εἰρημένοις.

X.

Épicure dit: pendant mes maladies je ne parlois jamais à personne de ce que je ressentois dans mon misérable corps; je n'avois point, dit-il, avec ceux qui venoient me voir, de ces sortes de conversations. Je

ne les entretenois que de ce qui tient le premier rang dans la nature. Je m'attachois ſur-tout à leur faire voir comment notre ame, ſans être inſenſible aux commotions de la chair, pouvoit cependant être exempte de trouble, & ſe maintenir dans la jouiſſance paiſible du bien qui lui eſt propre. En appellant des médecins, je ne contribuois pas, dit-il, à leur faire prendre des airs importans, comme ſi la vie qu'ils tâcheroient de me conſerver étoit pour moi un grand bien. En ce tems-là même je vivois tranquille & heureux.

Fais donc comme Epicure dans les maladies, comme dans les autres accidens de la vie. Ne te ſépare jamais de la philoſophie. En toute occaſion évite ces frivoles diſcours que tient le vulgaire, ou le phyſicien : c'eſt un devoir commun à toute profeſſion, de s'occuper uniquement de ſa tâche, & de ſe bien ſervir de l'inſtrument qu'elle a en main pour la faire. (IX. 41.)

Επὶκουρος = πράσσει.

NOTES.

[La philoſophie des ſtoïciens roule ſur deux fondemens qui la caractériſent : le premier, que ce qui conſtitue l'homme c'eſt ſon ame; l'autre, que ce qui n'eſt pas l'ame de l'homme doit lui être indifférent. Le premier de ces principes avoit été établi avant Marc-Aurele, par Platon, dans ſon premier Alcibiade; & le ſecond, qui eſt une ſuite du premier, par Epictete. Marc-Aurele les a ſuppoſés tous deux, & il y fait ſouvent alluſion.

I. Voici le paſſage de Platon dans ſon premier Alcibiade, traduit par M. Dacier.

« SOCRATE.... Avec qui vous entretenez-vous » préſentement? Eſt-ce avec quelqu'autre qu'avec » moi? ALCIBIADE. Non, c'eſt avec vous. SOCR. » Et moi-même je ne m'entretiens qu'avec vous. » C'eſt Socrate qui parle; c'eſt Alcibiade qui » écoute. ALCIB. Cela eſt vrai. SOCR. C'eſt, en ſe » ſervant de la parole, que Socrate parle; car » parler, & ſe ſervir de la parole, ce n'eſt qu'un. » ALCIB. Sans difficulté. SOCR. Celui qui ſe ſert » d'une choſe, & la choſe dont il ſe ſert, ne ſont-

» ils pas différens? ALCIB. Comment dites-vous?
» SOCR. Un cordonnier, par exemple, qui se sert
» de tranchets, de formes & d'autres instrumens,
» coupe avec son tranchet, & il est différent du
» tranchet dont il coupe. Un homme qui joue de
» la lyre n'est pas la même chose que la lyre dont
» il joue. ALCIB. Certainement. SOCR. C'est ce
» que je vous demandois tout à l'heure, si celui
» qui se sert d'une chose, & la chose dont il se
» sert, vous paroissent deux choses différentes?
» ALCIB. Cela me paroît. SOCR. Mais le cordon-
» nier ne se sert pas seulement de ses instrumens;
» il se sert aussi de ses mains. ALCIB. Sans doute.
» SOCR. Il se sert aussi de ses yeux? ALCIB. Assu-
» rément. SOCR. Nous sommes tombés d'accord
» que celui qui se sert d'une chose est toujours dif-
» férent de la chose dont il se sert. ALCIB. Nous
» en sommes tombés d'accord. SOCR. Ainsi le cor-
» donnier & le joueur de lyre sont autre chose
» que les mains & les yeux dont il se servent tous
» deux. ALCIB. Cela est sensible. SOCR. L'homme
» se sert de son corps. ALCIB. Qui en doute?
» SOCR. Ce qui se sert d'une chose est différent
» de la chose dont il se sert? ALCIB. Oui. SOCR.
» L'homme est donc autre chose que son corps?
» ALCIB. Je le crois. SOCR. Qu'est-ce donc que
» l'homme? ALCIB. Je ne saurois vous le dire,

» Socrate. SOCR. Vous pourriez au moins me » dire que l'homme eſt ce qui ſe ſert du corps. » ALCIB. Cela eſt vrai. SOCR. Y a-t-il quelqu'autre » choſe qui ſe ſerve du corps que l'ame ſeule? » ALCIB. Non, il n'y a qu'elle. SOCR. Il n'y a » qu'elle qui commande? ALCIB. Très-certaine- » ment. SOCR. Et il n'y a perſonne, je crois, qui » ne ſoit forcé de reconnoître.... ALCIB. Quoi? » SOCR. Que l'homme eſt une de ces trois choſes- » ci : ou l'ame, ou le corps, ou le compoſé de » l'un & de l'autre. Or nous ſommes convenus » que l'homme eſt ce qui commande au corps. » ALCIB. Nous en ſommes convenus. SOCR. » Qu'eſt-ce donc que l'homme? Le corps ſe » commande-t-il à lui-même? Non; car nous » avons dit que c'eſt l'homme qui lui commande: » ainſi le corps n'eſt pas l'homme. ALCIB. Il y a » apparence. SOCR. Eſt-ce donc le compoſé qui » commande au corps? Et ce compoſé, feroit-ce » l'homme? ALCIB. Cela ſe pourroit. SOCR. Rien » moins que cela; car l'un ne commandant point, » comme nous l'avons dit, il eſt impoſſible que les » deux enſemble commandent. ALC. Cela eſt très- » vrai. SOCR. Puiſque ni le corps, ni le compoſé » de l'ame & du corps ne ſont donc pas l'homme, » il faut de toute néceſſité, ou que l'homme ne » ſoit rien abſolument, ou que l'ame ſeule ſoit

» l'homme. ALCIB. Très-assurément. SOCR. Faut-» il vous démontrer encore plus clairement que » l'ame seule est l'homme ? ALCIB. Non, je vous » jure, cela est assez prouvé...... SOCR. Ainsi » donc c'est un principe fort bien établi que, lors-» que nous nous entretenons ensemble vous & » moi, en nous servant du discours, c'est mon » ame qui s'entretient avec la vôtre ? Et c'est ce » ce que nous disions il n'y a qu'un moment, que » Socrate parle à Alcibiade en adressant la parole, » non pas au corps qui est exposé à mes yeux, » mais à Alcibiade lui-même que je ne vois point, » c'est-à-dire, à son ame. ALCIB. Cela est évi-» dent. SOCR. Ainsi, pour revenir à notre prin-» cipe, tout homme qui a soin de son corps a » soin de ce qui est à lui, & non pas de lui. » ALCIB. J'en tombe d'accord. SOCR. Tout hom-» me qui aime les richesses ne s'aime ni lui, ni ce » qui est à lui ; mais il aime une chose encore plus » éloignée, & qui ne regarde que ce qui est à lui. » ALCIB. Il me le semble, &c. &c.

II. Symplicius, dans la préface de son commentaire sur le manuel d'Epictete, a rapporté la substance de tout ce passage de Platon, comme servant d'introduction aux regles générales qu'Epictete en a tirées dans

son manuel. On trouve ces regles au commencement de son petit ouvrage, qui servit autrefois de regle monastique à saint Nil, & à d'autres religieux, moyennant quelques petits changemens. Elles forment, comme on l'a dit, un second fondement à toute la morale des stoïciens. On va les rapporter, d'après la traduction de M. Dacier.

« De toutes les choses du monde, les unes dépendent de nous, & les autres ne dépendent » pas de nous. Celles qui en dépendent sont nos » opinions, nos mouvemens, nos desirs, nos » inclinations, nos aversions, en un mot toutes nos actions.

» Celles qui ne dépendent point de nous sont, » le corps (1), les biens, la réputation, les di» gnités, en un mot toutes les choses qui ne sont » pas du nombre de nos actions.

» Les choses qui dépendent de nous sont libres » par leur nature : rien ne peut les arrêter, ni » leur faire obstacle ; & celles qui n'en dépendent

(1) Les sensations, la végétation, l'organisation du corps ne dépendent pas de nous ; mais notre ame se sert du corps comme d'un instrument qu'un autre ouvrier auroit fait ; elle lui commande ce qu'elle veut, ou bien elle se rend indépendante.

» pas, sont foibles, esclaves, dépendantes, su-
» jettes à mille obstacles, à mille inconvéniens,
» & absolument étrangeres.

» Souviens-toi donc que si tu prends pour
» libres des choses qui, de leur nature, sont es-
» claves, & pour tiennes en propre, celles qui
» dépendent d'autrui, tu trouveras par-tout des
» obstacles, tu seras affligé, troublé, &c ».

Si on joint ces deux principes à ce qu'on a établi ci-dessus de la loi naturelle, on aura un précis de toute la philosophie stoïcienne. Mais comme l'objet de la loi naturelle a plus de rapport aux mœurs, je trouve dans Epictete un passage entr'autres que je ne peux omettre; il est fort court:

« Quelqu'un est-il venu dans le monde sans
» avoir une notion de ce qui est bien ou mal, de
» ce qui est honnête ou non, de ce qui convient
» ou ne convient pas, de ce qui rend heureux
» ou malheureux, de ce qui est un devoir ou une
» faute, de ce qu'il faut faire ou éviter, &c » ?
(Epictete d'Arrien, II. 11, p. 223, d'Upton.)

Il avoit dit auparavant:

« La philosophie ne promet pas de procurer à
» l'homme ce qui est hors de lui, car ce seroit

» faire entrer dans son objet des choses qui lui » sont étrangeres. La matiere que le menuisier tra- » vaille, est le bois; celle du fondeur de statues » est le bronze, & la matiere de l'art de bien » vivre est, pour chacun en particulier, sa pro- » pre vie ». (I. 15, p. 85.)

Rien de plus systématique, rien de mieux lié, de mieux suivi, que toute la morale des stoïciens, même dans ses excès ou ses écarts.]

CHAPITRE XIX.

Regles de conduite.

I.

IL faut avoir toujours à la main ces deux regles; l'une, de ne rien faire que ce que t'inspire la raison ta reine & ta législatrice; l'autre, de changer d'avis, s'il se trouve quelqu'un qui te redresse & te retire de ton opinion; mais toujours pourvu que les motifs de ton changement soient une raison probable de justice ou de bien public, ou

quelque raiſon approchante, & non la ſatisfaction ou l'honneur qui pourroient t'en revenir. (IV. 12.) δύο = ἐφάνη.

I I.

Souviens-toi que, même en changeant d'avis & te ſoumettant à celui qui te corrige, tu reſtes également libre; car ta nouvelle action eſt toujours un effet de ta volonté & de ton diſcernement : c'eſt par conſéquent une action propre de ton ame. (VIII. 16.) μέμνησο = περαινομένη.

I I I.

Que l'on gagne de tems en ne prenant pas garde à ce que le prochain dit, fait, ou penſe, mais ſeulement à nos propres actions, pour les rendre juſtes & ſaintes! Il ne faut jamais, diſoit Agathon, regarder autour de ſoi les mauvaiſes mœurs des autres, mais aller devant ſoi ſur une ligne droite, ſans jetter les yeux çà & là. (IV. 18.) ἔστιν = διεῤῥιμμένον (1).

(1) La citation d'Agathon n'eſt point dans le manuſcrit du Vatican. (p. 17 des variantes du cardinal Barberin.)

IV.

I V.

Faites peu de choses, dit-on, si vous voulez vivre content. Ne valoit-il pas mieux dire : faites ce qui est nécessaire, ce que la condition d'un être sociable exige, & comme elle exige qu'il soit fait? Vous aurez ainsi la satisfaction d'avoir fait des actions honnêtes, & d'avoir fait un petit nombre d'actions; car la plupart de nos conversations & de nos actions sont inutiles; & si on les retranche, on en aura plus de loisir, moins de trouble. Il faut donc se redire en chaque occasion : ceci n'est-il pas inutile? Ce n'est pas seulement les actions inutiles qu'il faut retrancher, mais aussi les imaginations; car si on ne songe à rien d'inutile, on ne fera rien qui le soit. (IV. 24.)

ὀλίγα = ἐπακολουθήσουσι.

V.

Travaille, non comme un misérable, ni pour te faire plaindre ou admirer; mais qu'il n'y ait dans ta vie ni action ni repos qui ne se

rapportent à l'intérêt de la société. (IX. 12.) πονει = ἀξιοῖ.

VI.

Tu avois déjà vu de ces choses-là. Vois celle-ci. Ne te trouble pas, & que ton esprit s'ouvre.

Quelqu'un est-il en faute? cette faute est pour lui seul.

T'est-il arrivé quelque chose? fort bien (1). Tout ce qui t'arrive fait partie de l'univers; il fut lié dès le commencement à ta destinée, & filé, pour ainsi dire, avec elle.

Après tout, la vie est courte. Il est question de mettre à profit ce qui se présente, selon la raison & la justice. (IV. 26.) ἑώρακας = δίκη.

VII.

Ne te donne du relâche que sobrement. (IV. 26 à la fin.)

(1) Upton, sur l'Epictete d'Arrien, vouloit qu'on lût ici κακῶς au lieu de καλῶς. Mais le manuscrit du roi leve la difficulté : le point d'interrogation s'y trouve placé avant καλῶς, au lieu d'être après, comme il l'est dans l'édition de Gataker. Il n'y avoit pas d'interrogation dans celle de 1568.

VIII.

Si quelqu'un met devant toi en queſtion comment s'écrit le nom d'ANTONIN, auſſitôt, élevant ta voix, tu lui en diras toutes les lettres. Mais ſi on s'aviſe de vouloir diſputer ſur cela, t'amuſeras-tu à diſputer auſſi ? Ne continueras-tu pas de prononcer tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre ?

Fais de même dans la vie ; ſouviens-toi que chacun de tes devoirs eſt compoſé d'un certain nombre d'actions ſuivies : il faut les accomplir, &, ſans te troubler ni te fâcher contre ceux qui ſe fâchent, ſuivre ton objet ſans te détourner. (VI. 26.) ἐάν τίς = προκείμενον.

IX.

Plie-toi aux événemens que l'ordre général t'a deſtinés ; & quels que ſoient les hommes avec leſquels le ſort te fait vivre, aime-les, mais véritablement. (VI. 39.) οἷς = ἀληθινῶς.

X.

Ai-je, ou non, aſſez de génie pour cela ?

Si j'en ai assez, je m'en sers comme d'un outil que la nature universelle m'a donné. Si je ne m'en trouve pas suffisamment, ou je laisse l'ouvrage à celui qui peut le faire mieux que moi (pourvu que je ne doive pas le faire moi-même), ou bien j'y fais ce que je peux, en prenant un aide qui, sous ma direction, puisse consommer tout ce qu'il faut maintenant pour l'avantage de la société; car tout ce que je fais par moi-même, ou à l'aide d'autrui, doit tendre uniquement au bien commun, & y convenir. (VII. 5) πότερον = εὐάρμοστον.

X I.

Ne rougis point de te faire aider. Tu as ton devoir à faire, comme un soldat commandé pour l'attaque d'une brèche. Que ferois-tu donc si, étant blessé à la jambe, tu ne pouvois y monter seul, & que tu le pusses, aidé d'un autre? (VII. 7.) με = τοῦτο.

X I I.

Il faut tenir son corps dans une situation ferme; rien de déréglé dans les mouvemens

ni dans la contenance ; car ce qu'une ame sage & honnête fait voir sur le visage, doit se répéter dans tout le corps, mais le tout sans affectation. (VII. 60.) δεῖ = φυλακτία.

XIII.

L'esprit doit être attentif à ce qui se dit ; & l'intelligence entrer dans ce qui se fait, & par qui. (VII. 30.) συμπαρεκτείνειν = ποιοῦντα.

XIV.

Approche-toi de ton objet. Vois quels principes on a, quelles actions on fait, & ce qu'on donne à entendre. (VIII. 22 en partie.) πρόσεχε = σημαινομένῳ.

XV.

Que tes discours dans le sénat & ailleurs soient agréables, mais sans brillans. Qu'ils partent d'une raison bien saine. (VIII. 30.) λαλεῖν = χρῆσθαι.

XVI.

Dans ce qu'on dit, sois attentif aux expressions ; & dans ce qu'on fait, à tous les mouvemens. Dans ceux-ci vois promp-

tement à quel but on viſe, & dans le reſte prends garde au vrai ſens. (VII. 4.) *δεῖ = σημαινόμενον.*

X V I I.

Pénetre juſqu'au fond du cœur de tout le monde, & permets à tout le monde de pénétrer juſqu'au fond du tien. (VIII. 61.) *εἰσιέναι = ἡγέμονικον.*

X V I I I.

Vois ce qu'exige ton corps pour végéter. Fais ce qu'il faut; nourris-le; de façon pourtant que ta vie animale n'en ſoit point altérée. Vois enſuite ce qu'exige ton corps comme ayant des ſens, & n'en rejette pas les impreſſions, à moins qu'elles n'altéraſſent en toi l'ame raiſonnable: je dis raiſonnable & en même tems ſociable. Obſerve ces regles, & tu n'auras plus d'inquiétude (1). (X. 2.) *παραλήρει = γεριεργάζου.*

(1) Cette excellente penſée auroit paru obſcure, ſi je l'avois rendue dans les expreſſions très-générales du texte. Pour la faire entendre ſans peine, j'ai cru devoir en caractériſer l'objet un peu plus particuliérement.

XIX.

Pourquoi s'amuser à des conjectures, quand on peut voir dans le moment ce qu'il y a à faire? Si tu le vois, marche à ton objet paisiblement & avec fermeté. Si tu ne le vois point, suspens ton jugement, & prends l'avis de tes meilleurs conseillers. S'il se présente encore quelque difficulté, penses-y, & selon les circonstances marche à ce qui te paroîtra le plus juste. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. En allant à ce but, quelle chûte pourrois-tu craindre? (X. 12 en partie.) τις τοῖς = τούτου ἔστω

XX.

Chez les Ephésiens, on avoit établi pour loi, de rappeller souvent au peuple le souvenir de quelqu'ancien qui eût été vertueux. (XI. 26.) ἐν τοῖς = χρησαμένων.

XXI.

Forme le plan de régler ta vie en détail, action par action. Si chacune a, autant qu'il est possible, sa perfection, c'est assez.

Or perfonne ne peut t'empêcher de la lui donner. Viendra-t-il quelqu'empêchement du dehors ? Rien ne peut t'empêcher d'être jufte, modéré, prudent. Mais, peut-être, quelqu'autre chofe t'empêchera d'agir ? En ce cas, fi tu ne te fâches point contre cet obftacle, & fi tu le reçois avec réfignation, il naîtra de là fur le champ une autre forte d'action qui conviendra également bien au bon réglement que j'ai dit. (VIII. 32.) συντιθένἀι = λόγος.

XXII.

Il eft encore néceffaire de te fouvenir que le foin que tu donnes à chaque action doit être proportionné au mérite de la chofe, car par ce moyen tu n'auras pas le déplaifir d'avoir donné à des objets de peu de conféquence plus d'application qu'il ne convenoit. (IV. 32 à la fin.) ἀναγκαῖον = καταγίνῃ.

XXIII.

Accoutume-toi à tous les exercices qui te font le moins familiers; car la main gau-

che qui, faute d'habitude, eſt ordinairement foible, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite : c'eſt qu'elle y eſt accoutumée. (XII. 6.) ἐθίζε = ἐίθισθαι.

XXIV.

Tu connoîtras bien la nature des affaires, ſi tu examines ſéparément quel en eſt le fond, quelle en a été la ſource, & à quoi elles tiennent. (XII. 10.) τοιαῦτα = ἀναφοράν.

XXV.

Point d'entrepriſe qui ſoit vaine & ſans objet ; point encore qui ne ſe rapporte à quelqu'avantage pour la ſociété. (XII. 20.) πρῶτον = ποιεῖσθαι.

XXVI.

Il eſt impoſſible qu'une branche détachée d'une autre ne le ſoit de l'arbre entier. De même un homme diviſé d'avec un autre, eſt retranché du corps entier de la ſociété. C'eſt une main étrangere qui coupe la branche ; mais c'eſt l'homme qui ſe ſépare lui-même de ſon prochain, en prenant de la haine ou de l'averſion pour lui. Ah !

il ignore qu'en même tems il rompt les liens qui l'attachoient à toute la société civile. Il est vrai que le souverain des dieux, en formant la société, a donné à l'homme l'heureux pouvoir de se réunir à son prochain, & par-là de redevenir partie d'un même tout; mais si cette séparation vient à se faire trop souvent, le rétablissement & la réunion en deviennent difficiles. Il y a toujours une sensible différence entre une branche qui dès le commencement a végété & crû avec l'arbre, & celle qui après la séparation y a été remise & entée; les jardiniers en conviennent.

Restons unis, mais pensons chacun à part. (XI. 8.) κλάδος=δὲ.

XXVII.

Prends toujours le plus court chemin; c'est celui de la nature. Il consiste à faire & à dire ce qu'il y a de plus droit. Cette façon de vivre épargne à l'homme beaucoup de peines & de combats; elle le délivre du soin de ménager toute sa conduite, & d'user d'adresse. (IV. 32.) ἐπὶ=κομψείας.

XXVIII.

Comme les médecins ont toujours ſous la main des inſtrumens & des outils prêts pour les cures imprévues, de même tu dois être muni des principes néceſſaires pour connoître tes devoirs envers Dieu & envers l'homme, & pour faire les moindres choſes, comme ayant toujours devant les yeux la liaiſon de ces deux ſortes de devoirs; car tu ne feras rien de bien dans les choſes humaines, ſi tu oublies le rapport qu'elles ont avec Dieu, ni rien de bien dans les choſes divines, ſi tu oublies leur liaiſon avec la ſociété. (III. 13.) ὥσπερ = ἔμπαλιν.

XXIX.

Souviens-toi de celui qui avoit oublié le terme & l'objet de ſa route.

Rappelle-toi que les mêmes hommes qui paſſent leur vie dans le ſein de la raiſon univerſelle qui gouverne le monde, ont néanmoins des penſées toutes contraires aux ſiennes, puiſqu'ils trouvent étranges

les choses qui tous les jours se rencontrent dans leur chemin.

Rappelle-toi de plus qu'il ne faut point agir ni parler comme des gens qui dorment, car alors il leur semble seulement qu'ils parlent & agissent.

Qu'enfin il ne faut pas recevoir les opinions de nos peres comme des enfans, c'est-à-dire, par la seule raison que nos peres les ont eues. (IV. 46 en partie.) μεμνέσθαι = παρειλήφαμεν.



CHAPITRE XX.

Défauts à éviter.

I.

NE fais rien avec regret, rien de nuisible à la société, rien sans examen, rien par esprit de contradiction. Méprise l'élégance dans les pensées. Parle peu, & ne te charge point de trop d'affaires.

De plus, que le Dieu qui est au dedans de toi conduise & gouverne un homme vraiment homme, un sage vieillard, un citoyen, un Romain, un empereur, qui s'est mis lui-même dans l'état d'un homme prêt à quitter la vie au premier coup de trompette.

Qu'on te croie sur ta parole, sans sermens ni témoins.

Sois gai & serein (1) sans avoir besoin du secours ni des consolations de personne.

(1) Au lieu de ἐν δὲ τὸ φαιδρὸν, le manuscrit du Vatican porte ἐν τε τὸ φαινόμενον.

En un mot, ſois ferme & droit par toi-même, ſans avoir beſoin d'étai. (III. 5.) μὴτε = ὀρθȣ́μενον.

I I.

Ne fais rien ſans réflexion, ni autrement que dans toutes les regles de ton métier. (IV. 2.) μηδὲν = ἐνεργεῖσθαι.

I I I.

Il y a des hommes d'un caractere noir, des hommes efféminés; d'autres durs, ſauvages, brutaux; d'autres badins, lâches, faux, bouffons, trompeurs, tyrans. (IV. 28.) μέλαν = τυραννῖκόν.

I V.

Ne reſſembler ni à un acteur qui joue un rôle de héros, ni à une courtiſanne. (V. 28 à la fin.) ȣ̓́τε = πόρνη.

V.

Les affaires qui t'arrivent du dehors t'attirent de tous côtés; mais donne-toi du loiſir pour apprendre quelque choſe de bon, & ne te laiſſe plus entraîner par le tourbillon.

Evite auſſi une autre erreur. C'eſt folie de ſe fatiguer toute la vie, ſans avoir un but à quoi on rapporte tous les mouvemens du cœur, & généralement toutes ſes penſées. (II. 7.) περισπᾶ = ἀπευθύνουσιν.

V I.

L'ame de l'homme ſe déshonore ellemême de pluſieurs manieres; principalement lorſqu'elle ſe rend ſemblable, autant qu'il eſt en elle, à une ſorte d'abcès & de tumeur dans le corps du monde; car c'eſt ſe ſéparer de la nature dont tous les êtres particuliers font partie, que de ſupporter impatiemment ce qui s'y fait; d'avoir de l'averſion pour un autre homme, ou même de s'élever contre lui avec animoſité, comme il arrive dans la colere.

Elle ſe déshonore auſſi lorſqu'elle ſuccombe à la volupté ou à la douleur, lorſqu'elle diſſimule, qu'elle uſe de feinte ou de menſonge, par actions, par paroles; lorſqu'elle ne dirige à aucun but ſon action & les mouvemens de ſon cœur, faiſant

tout au hasard, & ne mettant à rien ni ordre ni suite.

Il faut rapporter à une fin les plus petites choses. La fin de tous les êtres raisonnables est de suivre la raison & la loi de la plus ancienne des cités & des polices [*celle du monde.*] (II. 16.) ὑβρίζει = θεσμῶ.

V I I.

Qu'il ne t'arrive plus de te plaindre devant personne, ni de la vie de la cour, ni de la tienne. (VIII. 9.) μηκέτι = σεαυτȣ̃.

V I I I.

Recevoir sans fierté, rendre sans peine. (VIII. 33.) ατύφως = ἀφεῖναι.

I X.

Quand tu agis n'aie point l'air abattu d'un homme haletant de fatigue.

Point d'inquiétude dans la conversation.

Sois réglé & arrêté dans tes pensées.

Évite également l'air sombre & les saillies de vivacité.

Enfin

Enfin, ne consume pas ta vie dans les affaires. (VIII. 51 en partie.) μήτε = ἀσχολεῖσθαι.

X.

A ton réveil, demande-toi : aurai-je intérêt qu'un autre que moi fasse des actions justes & honnêtes ? Non. (X. 13 en partie.) συνθανεσθαι = δίοισει.

X I.

Ces gens-là se méprisent & se caressent ? Ils cherchent à se supplanter, & se font des soumissions ? (XI. 14.) ἀλλήλων = ὑποκατακλίνονται.

X I I.

Que ce discours : *j'ai résolu de traiter franchement avec vous*, suppose de corruption & de fausseté ! Que fais-tu, ô homme ? A quoi bon ce préambule ? La chose se fera voir d'elle-même. Ce que tu dis a dû, dès le commencement, être écrit sur ton front, éclater dans tes yeux, & s'y laisser lire avec autant de facilité qu'un amant découvre toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. Un homme franc & honnête est en quel-

que ſorte comme celui qui a quelque ſenteur ; dès qu'on l'approche on ſent, & même ſans le vouloir , avec qui l'on a affaire. L'oſtentation de franchiſe eſt un poignard caché. Rien de ſi horrible que des careſſes de loup. Evite cela ſur toutes choſes. Un homme vertueux, ſimple, ſans art, & qui n'a que de bonnes intentions, porte cela dans ſes yeux. On le voit. (XI. 15.) ὗς σαπρὸς = λανθάνει.

XIII.

Il faut être bien ridicule & bien neuf pour s'étonner de tout ce qui arrive dans le cours de la vie. (XII. 13.) πῶς = γινόμενον.



CHAPITRE XXI.

Sur la volupté & la colere.

I.

DANS la comparaison que Théophraste fait des péchés, suivant les notions communes, il décide en bon philosophe, que les péchés de concupiscence sont plus graves que ceux de colere; car celui qui est en colere ne s'éloigne de la raison qu'en éprouvant un sentiment douloureux, un retirement violent des nerfs & des muscles; au lieu que celui qui peche par concupiscence, vaincu par la volupté, paroît être en quelque sorte plus intempérant & plus efféminé. C'est donc avec raison, & en philosophe digne de ce nom, que Théophraste a dit que le crime qu'on commet avec un sentiment de plaisir, est plus grand que celui qu'on commet avec un sentiment de douleur. En effet, il semble que l'un ne se met en colere que malgré lui, comme forcé par

la douleur d'une offenſe qu'il a reçue ; au lieu que l'autre ſe porte de ſon plein gré à ſatisfaire ſa concupiſcence. (II. 10.) φιλοσόφως ≐ ἐπιθυμίαν.

I I.

De quelles voluptés les brigands, les débauchés, les parricides, les tyrans ne firent-ils pas l'eſſai ? (VI. 34.) ἤλικας = τύραννοι.

I I I.

Le reproche qu'on ſe fait à ſoi-même d'avoir négligé un objet utile, eſt une ſorte de repentir. Le vrai bien doit être utile, & mériter les ſoins d'un homme vertueux & honnête ; mais un homme vertueux & honnête ne s'eſt jamais repenti d'avoir négligé la volupté. Donc la volupté n'eſt ni utile ni bonne. (VIII. 10.) ἡ μετάνοια = ἡδονη.

I V.

Dans la conſtitution d'un être raiſonnable, je ne vois aucune vertu qui puiſſe être miſe en oppoſition avec la juſtice ;

mais j'y vois la continence opposée à la volupté. (VIII. 39.) δικαιοσύνης = ἐγκράτειαν.

V.

L'altération qui se fait au visage, par l'habitude de la colere, est un accident fort contraire à la nature, puisque souvent la couleur en devient morte & finit par s'éteindre, au point de ne pouvoir plus se ranimer. N'est-ce point une preuve que la colere est aussi contre la raison? (VII. 24 en partie.) τὸ ἐπίκοτον = λόγον.

VI.

Rappelle-toi comment se comporta Socrate lorsqu'il fut obligé de se couvrir d'une peau, parce que Xantipe, après avoir emporté ses habits, étoit sortie; & ce qu'il dit à ses amis, qui rougirent & reculerent en le voyant vêtu de cette sorte. (XI. 28.) οἷος = ἐσταλμένον.

VII.

Le vice, considéré en général, n'est point un mal pour l'univers; & considéré en particulier, il n'est point un mal pour un autre,

mais seulement pour celui qui a reçu toute la force nécessaire pour en être exempt aussitôt qu'il le voudra. (VIII. 55.) γενικῶς = θελήσῃ.

CHAPITRE XXII.

Contre la vaine gloire.

I.

CELUI qui s'inquiete de ce qu'on dira de lui après sa mort, ne songe pas que chacun de ceux qui se souviendroient de lui, mourra bientôt lui-même, & qu'il en arrivera autant à leurs successeurs, jusqu'à ce que toute cette renommée, après avoir passé par quelques races également inquietes & mortelles, périsse aussi. Mais supposons que ceux qui se souviendroient de toi fussent immortels, & que ton nom le fût avec eux, que t'en reviendroit-il, je ne dis pas seulement après ta mort, mais pendant ta vie? A quoi sert la réputation, si ce n'est à faciliter les affaires? & dois-tu maintenant négliger mal-à-propos le soin de cul-

tiver en toi les dons de la nature, pour ne t'occuper le reste de tes jours que de ce qu'on pourra dire de toi? (IV. 19.) ὁ περὶ = λοιπόν.

II.

Le beau, en tout genre, l'est par lui-même; il se réduit à lui seul, & la louange n'en fait pas partie. Ainsi rien ne devient meilleur ou pire par les discours d'autrui. Nous en convenons pour ce qu'on appelle communément beau dans les productions matérielles de la nature & de l'art. Mais manque-t-il quelque chose à ce qui est beau de sa nature? Pas plus qu'à la loi, qu'à la vérité, qu'à l'humanité, qu'à la pudeur. Qu'y a-t-il là qui devienne beau par la louange, ou qui soit altéré par le blâme? L'émeraude perd-elle sa beauté si si on cesse de la louer? En est-il autrement de l'or, de l'ivoire, de la pourpre, d'une lyre (1), d'une belle arme, d'une fleur, d'un arbrisseau? (IV. 20.) πᾶν = δενδρύφιον.

(1) *Lyre*, addition du manuscrit du Vatican.

III.

Nous n'entendons plus prononcer quantité de mots qui anciennement étoient en usage. Il en est de même aujourd'hui des noms des plus célebres personnages des tems passés, tels que *Camille*, *Ceson*, *Volesus*, *Leonatus*; & peu après, *Scipion*, *Caton*; ensuite *Auguste* même, & *Adrien*, & *Antonin*; ce sont comme des mots hors d'usage. Tout cela s'évanouit, se met bientôt au rang des fables, se perd entiérement dans l'oubli. Je dis les noms des personnages extraordinairement célebres; car pour les autres, dès qu'ils ont rendu le dernier soupir, personne ne les connoît, on ne prononce plus leur nom.

Mais après tout, quand notre nom ne devroit jamais être oublié sur la terre, que seroit-ce? Pure vanité. Que faut-il donc ambitionner? Une seule chose : d'avoir l'esprit de justice, de faire des actions utiles à la société, d'éviter constamment tout mensonge, d'être disposé à recevoir chaque

accident de la vie, comme une chose nécessaire dans le monde & familiere, comme nous étant venue du même principe & de la même source que nous. (IV. 33.) ἀι πάλαι = ῥέον.

I V.

Alexandre de Macédoine, & son muletier, ont été réduits en mourant au même état; car, ou ils sont rentrés également dans la pépiniere de tous les êtres du monde, ou ils se sont également dissipés en atomes (1). (VI. 24.) Αλεξ. = ἀτόμους.

(1) Marc-Aurele ne croyoit point aux atomes; il n'en parle que pour faire une énumération complette des différens systêmes.

Quant à la *pépiniere de la nature*, j'en ai pris l'idée de Joachim KUNHIUS (*sur Diogene Laërce*, *liv.* VII. §. 136.) qui entend par les mots grecs σπερματικοὺς λόγυς, *vim illam quæ instar seminarii continet in se causas rerum factarum, quæ fiunt & quæ futuræ sunt*. CASAUBON le fils avoit déja dit, sur le même livre de Diogene Laërce (note 594.) que ceux qui expliquent ce mot λόγυς, par *rationes*, tombent dans une grande obscurité. Enfin, je trouve que Marc-Aurele, après avoir dit (IX. 1. à la fin) τίνας λόγυς τῶν ἐσομένων, ajoute, comme par forme d'explication: Καὶ δυνάμεις γονίμυς.... ὑποστάσεων, *facultates genitales existentiarum*. On peut voir encore Marc-Aurele, IV. 14. 21. 36. VII. 23. 25. VIII. 50. X. 1 & 7.

V.

Et le héros & le panégyriſte, tout finit en un jour. (IV. 35.) πᾶν = μνημονευόμενον.

VI.

Quelle conduite! Ils ne veulent pas louer leurs contemporains, leurs concitoyens, & ils font grand cas d'être loués de la poſtérité, qu'ils n'ont jamais vue ni connue. C'eſt à peu près comme ſi tu t'affligeois de n'avoir pas été loué par les hommes du ſiecle paſſé. (VI. 18.) ὅιον = ἐπαινοῦντα.

VII.

Combien de perſonnages autrefois célebres ſont maintenant dans l'oubli! & qu'il y a même de tems que tous ceux qui les ont loués ne ſont plus! (VII. 6.) ὅσοι = ἐκποδών.

VIII.

Sur la gloire. Voi quelles ſont les penſées de ces gens-là, ce qu'ils craignent, ce qu'ils deſirent.

Comme le ſable du bord de la mer eſt caché par le nouveau ſable que les flots apportent, & celui-ci par d'autre; de même

en ce monde, ce qui ſurvient efface bientôt la trace de tout ce qui a précédé. (VII. 34.)

περὶ — ἐκαλύφθη.

IX.

Conſidere ſouvent qui ſont ceux dont tu veux obtenir l'approbation, & quel eſt l'eſprit qui les guide; car, en pénétrant ainſi dans les ſources de leurs opinions & de leurs deſirs, tu ne les blâmeras pas des fautes qu'ils font par ignorance, & tu te paſſeras de leur approbation (1). (VII. 62.)

συνεχῶς = αὐτῶν.

X.

Celui qui ne voit pas ce que c'eſt que le monde, ne voit pas où il eſt. Celui qui ne voit pas pourquoi il eſt né, ne ſait pas ce qu'il eſt, ni ce que c'eſt que le monde; & celui qui manque d'une de ces connoiſſances, ne ſauroit dire pourquoi lui-même a été fait. Lequel donc te paroît mener une vie plus douce? Celui qui dédaigne les louanges de telles gens, ou ceux-ci qui ne

(1) Le manuſcrit du roi porte : ἐπιμαρτυρήσεσθαι δεήσῃ ἐκείνων. Cette leçon eſt meilleure.

ſavent où ils ſont, ni ce qu'ils ſont ? (VIII. 52) (1) ὁ μὲν = γινώσκουσι.

X I.

Lorſque tu as voulu faire du bien & que tu y eſt parvenu, pourquoi, en homme ſans jugement, rechercher encore autre choſe : la réputation de bienfaiſance, ou la gratitude ? (VII. 73.) ὅταν = τυχεῖν.

X I I.

Celui qui en loue un autre & celui qui eſt loué, ceux dont la mémoire ſubſiſte & ceux qui la rappellent, n'ont tous qu'une courte vie. Tout cela ſe paſſe dans un coin de la terre ; les hommes ne ſont d'accord ſur ce point, ni entr'eux, ni avec eux-mêmes, & la terre elle-même n'eſt qu'un point dans l'univers. (VIII. 21 en partie.) βραχύβιον = στιγμή.

X I I I.

O homme ! tu viens de haranguer le peuple avec de grands cris ; eſt-ce que tu as oublié ce que c'eſt au fond *que ton art & ce peuple ?*

(1) J'ai ſuivi le manuſcrit du Vatican. Voir le texte.

Non, je ne l'ai pas oublié, mais ils estiment & recherchent toutes ces choses-là.

Faut-il donc que tu sois fou, parce qu'ils le sont? (V. 36 en partie.) ἐπεί τοι = γένη.

X I V.

Panthée ou Pergame sont-ils encore assis près du tombeau de leur maître? Et Chabrias ou Diotime près de celui d'Adrien? Belle demande! Mais quand ces affranchis y seroient encore assis, ces morts le sentiroient-ils? Et en supposant qu'ils pussent le sentir, en recevroient-ils quelque joie? Et ces affranchis eux-mêmes seroient-ils immortels? Leur destinée ne seroit-elle pas aussi de vieillir, puis de mourir? Que deviendroient donc les maîtres après la mort de ces affranchis?

Tout cela n'est que puanteur; il n'y a que pourriture au fond du sac. (VIII. 37.) μήτι = θυλάκῳ.

X V.

Ça, ne songe plus qu'à mettre le présent à profit. Ceux qui songent le plus à se faire un nom dans la postérité, ne sont pas atten-

tion que les hommes à naître, ne feront pas différens de ceux qu'ils ont aujourd'hui tant de peine à ſupporter. Tout cela mourra. Que t'importent les propos diſcordans & toutes les opinions de ces mortels? (VIII. 44.) τȣ̃τον = ἴχωσιν.

X V I.

Contemple, comme d'un lieu élevé, ces milliers d'attroupemens, ces milliers de funérailles; toutes ces navigations en tempête, par un beau tems; cette diverſité d'êtres qui naiſſent, qui vivent quelque peu enſemble, & meurent.

Songes à ceux qui ont vécu ſous d'autres regnes, & qui vivront après le tien, & aux nations barbares. Combien ignorent juſqu'à ton nom! Combien l'auront bientôt oublié! Combien qui aujourd'hui s'accordent à te bénir, & qui te maudiront demain!

Ah, que cette renommée, que cette gloire, que le tout enſemble eſt mépriſable! (IX. 30.) ἄνωθεν = σύμπαν.

CHAPITRE XXIII.

Humbles ſentimens.

I.

Vil eſclave, tais-toi (1).... (XI. 30.) δῦλος = λόγου.

II.

Couvre-toi de honte, mon ame, couvre-toi de honte. Tu n'auras plus le tems de t'honorer toi-même. Chacun a le pouvoir de bien vivre, mais ta vie eſt preſque paſſée, & tu ne t'honores point encore, puiſque tu fais dépendre ton bonheur des penſées d'autrui. (II. 6.) ὕϐριζε = ἐυμοιρίαν.

III.

J'avance dans la route des devoirs que ma nature exige, juſqu'à ce qu'en tombant je trouve le repos, juſqu'à ce que je rende un dernier ſoupir à ce même air que je reſpire journellement, juſqu'à ce que je rentre

(1) Bout de vers tiré de je ne ſais quel poëte.

dans cette même terre dont mon pere avoit tiré les élémens de mon être, ma mere son sang, ma nourrice son lait; dont depuis tant d'années je reçois ma nourriture & ma boisson; que je foule & qui me soutient, quoique j'abuse souvent de ses dons. (V. 4.) πορεύομαι = ἑαυτῷ.

I V.

Souviens-toi de la substance universelle dont tu n'est qu'un atome, de l'éternité entiere, dans laquelle tu n'as en partage qu'un instant très-court & presque insensible, du destin général dont tu es un si mince objet. (V. 24.) μέμνησο = μέρος.

V.

Tout ce qui est moi n'est qu'un peu de chair, & la faculté de respirer avec celle de penser. Quitte donc tout autre livre. Point de distraction; il ne t'est pas permis. Mais, comme un homme qui va mourir, méprise cette chair, amas de sang & d'os, tissu de nerfs, de veines & d'arteres. Considere

ſidere encore ce que c'eſt que ta reſpiration. Ce n'eſt qu'un air toujours différent, rejetté ſans ceſſe & ſans ceſſe attiré. Il ne reſte plus que la partie principale qui penſe. Ne te ſoucie pas d'autre choſe. Tu es vieux; ne laiſſe plus cette partie dans l'eſclavage; ne ſouffre plus qu'elle ſoit ſecouée, comme une marionnette, par des deſirs qui ſont incompatibles avec le bien de la ſociété. Qu'il ne t'arrive plus de te plaindre de ton ſort préſent, ni de vouloir échapper à ton ſort à venir. (II. 2.) ὁ τὶ = ὑποδύεσθαι.

V I.

N'es-tu point en état de te faire admirer par des vivacités d'eſprit? A la bonne heure: mais il y a bien d'autres choſes ſur leſquelles tu ne peux pas dire: *je n'y ſuis pas propre.* Fais donc au moins tout ce qui dépend de toi. Sois ſincere, grave, laborieux, continent; ne te plains pas de ton ſort; contente-toi de peu; ſois humain, libre, ennemi du luxe, ennemi des frivolités, magnanime. Ne ſens-tu pas combien voilà de

choſes que tu peux faire dès-à-préſent, ſans pouvoir t'excuſer ſur ta foibleſſe & ſur ton inſuffiſance ? Cependant tu reſtes là dans une inaction volontaire? Eſt-ce donc faute de forces naturelles & par néceſſité que tu murmures, que tu es lent & pareſſeux, que tu as de lâches complaiſances, qu'après avoir accuſé ton corps de tes défauts, tu le flattes, que tu es vain & que tu abandonnes ton ame à tant d'agitations ? Non, par tous les dieux. Il n'a tenu qu'à toi d'être délivré depuis long-tems de ces défauts; car ſi tu es né avec un eſprit peſant & tardif, tu peux du moins juger ce défaut & t'exercer à le corriger, au lieu de le diſſimuler & de te complaire dans ton indolence. (V. 5.)
Δρμυτατα = νωθεία (1).

VII.

Si quelqu'un peut me reprocher & me faire voir que je penſe ou me conduis mal, je me corrigerai avec plaiſir; car je cherche

(1) Puiſque Xylander a traduit ce dernier mot par *tarditate*, il eſt évident que dans ſon manuſcrit il avoit lu un *ν* au lieu d'un *ι*, qui eſt une faute d'impreſſion.

la vérité, qui n'a jamais fait de mal à personne, au lieu que c'eſt un vrai mal de ſe tromper & de s'ignorer ſoi-même. (VI. 21.) ὔ τις = ἀγνοίας.

VIII.

Qu'ai-je affaire de vivre plus long-tems, ſi je perds le ſentiment de mes fautes ? (VII. 24 à la fin.) εἰ γαρ = αἰτία.

IX.

Les dieux immortels ne ſe fâchent pas d'avoir à ſupporter ſi long-tems un ſi grand nombre d'hommes & ſi méchans. Ils ont même toutes ſortes de ſoins d'eux ; & toi qui as ſi peu de tems à vivre, tu en es las ? & cela quoique tu ſois un de ces méchans ? (VII. 70.) οἱ θεοὶ = φαύλων.

X.

Quand tu voudras te donner du plaiſir, ſonge aux excellentes qualités de tes contemporains, comme à l'activité de celui-ci, à la pudeur de celui-là, à la libéralité d'un autre, & ainſi du reſte ; car il n'y a rien de ſi agréable que l'image des vertus qui

éclatent dans les mœurs de ceux qui vivent avec nous, lorſqu'on les raſſemble comme ſous un même point de vue. Aie donc toujours ce tableau ſous la main. (VI. 48.)

ἄπαν = ἰκτέον.

XI.

Il eſt ridicule que tu ne veuilles pas te dérober à tes mauvais penchans, ce qui eſt très-poſſible, & que tu prétendes échapper à ceux des autres, ce qui ne ſe peut pas. (VII. 71.) γελοῖον = ἀδύνατον.

XII.

C'eſt avec juſtice que tu éprouves des tourmens intérieurs, puiſque tu aimes mieux remettre à demain à devenir bon que de l'être aujourd'hui. (VIII. 22 à la fin.)

δικαίως = εἶναι.

XIII.

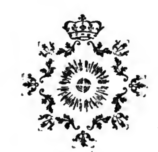
Les ſpectacles, la guerre, les craintes, une ſorte d'engourdiſſement te tiennent eſclave. Ah! de jour en jour tes ſaintes maximes s'effaceront. (X. 9 au commencement.)

μίμος = δόγματα.

NOTES.

[« Si on te rapporte que quelqu'un a dit du » mal de toi, ne te justifie pas de ce qu'il a dit, » mais réponds que cet homme ignoroit sans » doute tes autres défauts, puisqu'il n'a parlé que » de celui-là ». (*Epicteti manuale, cap. XXXII*, §. *9*, *édition de Dresde en 1755*, *petit in-8°*.) ἐάν τις = ἔλεγεν.

Revoir ci-dessus l'article 9 du chap. 18, & la note, où il y a un trait de modestie qui n'est nullement suspect, p. 207.]



CHAPITRE XXIV.

Contre la pareſſe.

I.

Le matin, lorſque tu ſens de la peine à te lever, fais auſſi-tôt cette réflexion : je m'éveille pour faire l'ouvrage d'un homme, dois-je être fâché d'aller faire les actions pour leſquelles je ſuis né, j'ai été envoyé dans le monde ? N'ai-je été créé que pour reſter chaudement couché entre deux draps ?

Mais cela fait plus de plaiſir !

C'eſt donc pour avoir du plaiſir que tu as reçu le jour, & non pour agir ou pour travailler ? Vois ces plantes, ces oiſeaux, ces fourmis, ces araignées, ces abeilles, qui de concert enrichiſſent le monde chacun de ſon ouvrage : & toi tu refuſes de faire tes fonctions d'homme ? Tu ne cours point à ce que ta nature exige ?

Mais il faut bien prendre quelque repos !

La nature a mis des bornes à ce besoin, comme elle en a mis à celui de manger & de boire; & tu passes ces bornes, tu passes au delà du besoin, tandis que sur le travail tu restes en deçà du possible! C'est que tu ne t'aimes pas toi-même; car si tu t'aimois, tu aimerois aussi ta propre nature, & ce qu'elle veut. Les artistes qui sont passionnés pour leur art sechent sur leur ouvrage, sans se baigner & mangeant peu. Fais-tu moins de cas de ta nature que n'en fait un tourneur de son industrie, un comédien de son jeu, un avare de son argent, un ambitieux de sa folle vanité? Aussi-tôt que ces gens-là sont à leur objet chéri, ils ont bien plus à cœur d'y faire des progrès que de dormir ou de manger. Or, les actions sociales te paroîtront-elles moins honnêtes, moins dignes de ton amour? (V. 1.) ὁρτᾶ = ἄξιαι.

II.

Rappelle-toi, quand tu seras tenté de rester au lit, qu'il est de la structure de ton être & de ta condition d'aller t'acquitter d.

l'une & l'autre qu'une ſeule route. (V. 3.) ἄξιον = ὁδός.

I I.

Ne te laiſſe point entraîner par ce tourbillon. Entre les divers mouvemens de ton cœur, choiſis ce qui eſt le plus conforme à la juſtice, & entre tes diverſes imaginations, tiens-toi à ce que tu as clairement conçu. (IV. 22.) μὴ — καταληπτικόν.

I I I.

Ne vois-tu pas comment ſe conduiſent les gens d'art? Quoiqu'ils cedent en quelque choſe aux volontés des ignorans, néanmoins ils ſe tiennent toujours aux regles de leur profeſſion, & ne s'en laiſſent point écarter tout à fait. N'eſt-il pas affreux qu'un architecte, un chirurgien faſſent plus de cas de leurs regles que l'homme n'en fait de cet art qui lui eſt ſpécialement propre, & qu'il exerce en commun avec les dieux? (VI. 35.) οὐχ = θεοὺς.

I V.

Quoi qu'on faſſe & quoi qu'on diſe, il

faut absolument que je sois homme de bien ; il en doit être de moi comme de l'or, de l'émeraude, de la pourpre, qui diroient sans cesse : quoi qu'on fasse & quoi qu'on dise, il faut absolument que je sois une émeraude, il faut que j'aie ma couleur. (VII. 15.) ὁ τὶ = ἔχειν.

V.

Tu veux être loué d'un homme qui trois fois dans une heure se maudit lui-même ? Tu veux plaire à un homme qui se déplaît ? Hé, comment pourroit-il se plaire, puisqu'il se repent de presque tout ce qu'il fait ? (VIII. 53.) ἐπαγνεῖσθαι = πράσσει.

VI.

Examine bien comment ils ont la tête faite, sur-tout ceux qui ont de la prudence. Que fuient-ils ? Que recherchent-ils ? (IV, 38.) τὰ ἡγεμονικά = διώκουσιν.

VII.

Entre dans ces têtes, & tu verras quels

juges tu redoutes, & quels jugemens ils font d'eux-mêmes. (IX. 18.) δίελθε = κριταί.

VIII.

Quelles têtes! Quels objets d'attachement! Et par quel intérêt ils aiment & honorent! Mets le prix à ces petites ames toutes nues. Lorſqu'ils s'imaginent faire un grand mal en blâmant, & faire un grand bien en louant, qu'ils font voir d'arrogance! (IX. 34.) τίνα = οἴησις.

IX.

. *De tous ces vains diſcours je ris au fond du cœur.*

La vertu leur déplaît..... (XI. 31 & 32.) ἐμὸν = ἔπεσσιν (1).

X.

J'ai ſouvent admiré juſqu'à quel point l'homme s'aime lui-même par deſſus tout, & que cependant il fait moins de cas de ſa propre opinion ſur ce qu'il vaut, que de

(1) Bouts de vers tirés de quelque poëte.

celle d'autrui. En effet, si quelque dieu ou un maître sage obligeoient un homme à rendre compte sur le champ en public de tout ce qui se passeroit dans son cœur ou dans son imagination, il ne résisteroit pas un jour entier à cette contrainte. Il est donc vrai que nous sommes plus touchés de l'opinion d'autrui que de la nôtre. (XII. 4.)

πολλακις = ἑαυτῦς.

CHAPITRE XXVI.

Des obstacles à faire le bien.

I.

QUAND il s'agit de faire ton devoir, qu'importe que tu aies froid ou chaud? que tu aies envie de dormir ou non? qu'on doive te blâmer ou te louer? que tu ailles mourir ou faire tout autre chose? Mourir est une fonction de la vie, & en cela, comme dans tout le reste, il suffit de bien faire ce qu'on fait dans le moment. (VI. 2.)

μὴ = θέσθαι.

I I.

En un ſens tout homme me tient de très-près, puiſque je dois lui faire du bien & le ſouffrir; mais, d'un autre côté, lorſqu'il veut mettre obſtacle aux actions qui me ſont propres, c'eſt pour moi un être auſſi indifférent que le ſoleil, le vent, une bête féroce; car ces choſes pourroient auſſi mettre obſtacle à mon action, mais aucune d'elles n'en peut mettre au mouvement de mon cœur, ni à mon affection, parce que j'y ai mis une condition, & que je ſuis le maître d'en transformer l'objet; car mon ame a le pouvoir de transformer par la penſée l'action que je ne peux faire, en quelque choſe de meilleur; en ſorte que ce qui arrête un ouvrage projetté, devient l'ouvrage, & que ce qui s'oppoſe à ma route, me devient une route. (V. 20.)

καθ' ἕτερον = ἐνταστικόν.

I I I.

Tu peux vivre ici comme ſongeroit à vivre un homme qui s'eſt retiré du monde.

Si on ne t'en laisse pas la liberté, sors de la vie; non en homme qui souffre un vrai mal, mais il fume ici, je m'en vais; penses-tu que ce soit une affaire (1)? Cependant, jusqu'à ce que j'aie une si forte raison de m'en aller, je reste libre. Personne ne m'empêche de faire ce que je veux, & je ne veux rien qui ne soit conforme à la nature d'un être raisonnable & sociable. (V. 29.) ὡς ἐξελθὼν = ζῴου.

I V.

Essayons de les gagner par la persuasion. Mais continue de faire, malgré eux, des actions justes, toutes les fois que la raison de justice l'exigera. Que si quelque force t'en empêche, tourne ton ame à la patience & à l'égalité. Sers-toi de l'obstacle pour exercer une autre vertu. Souviens-toi que ton desir n'étoit que conditionnel, & que

(1) Voir ma note sur le suicide, à la fin du chap. XII, p. 182. Il a voulu dire : *Je mourrois de chagrin, s'il me devenoit impossible de vivre avec moi-même dans la solitude de mes pensées, & je n'aurois pas plus de peine à sortir de la vie qu'on en auroit à sortir d'une maison où il fume.* L'article suivant autorise encore cette explication, & confirme la note sur le chap. XII.

tu ne voulois pas l'impossible. Que voulois-tu ? Un certain effet de ton desir, & tu l'obtiens. Ce desir devient la chose.(VI.50.)
πειρῶμεν = γίνεται.

V.

Personne ne t'empêchera de vivre selon ta nature ; il ne t'arrivera rien qui ne soit dans l'ordre de la commune nature.(VI.58.)
κατὰ = συμβαίνεται.

VI.

Qu'est ce qu'on peut faire ou dire de mieux en telle occasion ? Quoi que ce soit, il ne tient qu'à toi de le faire ou de le dire. Ne cherche point à t'excuser sur les difficultés. Tu ne cesseras pas de t'en plaindre, jusqu'à ce que pour faire en toute occasion ce qu'exige la constitution de l'homme, tu aies autant d'empressement que les voluptueux en ont pour les délices de la vie. Car enfin c'est jouir délicieusement de soi-même que de faire tout ce qui convient à sa propre nature. Or, il est en ton pouvoir de le faire dans quelque situation que tu sois. Un cylindre ne peut de lui-même se mettre en

mouvement que dans une certaine ſituation. Il en eſt de même de l'eau, du feu & des autres choſes qui ne ſont régies que par les impreſſions de la nature ou d'une ſorte d'ame deſtituée de raiſon ; car ſouvent les loix de la nature les retiennent & leur interdiſent tout mouvement. Mais une ame intelligente & raiſonnable n'a qu'à vouloir. Elle eſt en état par ſa nature de franchir tous les obſtacles ; elle ſe donne tel mouvement qu'il lui plaît, & avec la même facilité que le feu s'éleve, que l'eau s'écoule, qu'un cylindre roule en bas. Si tu as toujours devant les yeux cette vérité, il ne t'en faut pas davantage.

Les obſtacles ne peuvent agir que ſur le corps, ce cadavre que l'ame traîne, & ils ne peuvent ni frapper l'ame ni lui faire aucun mal, à moins qu'elle ne s'imagine fauſſement que ce ſont de vrais obſtacles pour elle, & qu'elle ne ſe laiſſe dominer par cette erreur ; car s'il en étoit autrement, l'ame arrêtée par la difficulté ſeroit auſſitôt mauvaiſe & dégradée.

Les

Les ouvrages de l'art ne peuvent éprouver aucun accident qu'aussi-tôt ils ne deviennent moins bons; au lieu que si l'homme fait un bon usage des difficultés, il en devient en quelque sorte meilleur & plus digne de louange.

En général, souviens-toi qu'un citoyen de cette grande ville du monde ne peut être blessé que de ce qui offenseroit la ville entiere. Il n'est rien qui puisse nuire au monde que ce qui troubleroit la loi de son arrangement, & aucun de ces accidens, que le vulgaire nomme fâcheux, ne peut troubler cet ordre; donc ils ne peuvent nuire à la ville ni au citoyen. (X. 33.) τὶ ἐστι = πολίτην.

V I I.

Comme ceux qui te font obstacle dans le chemin de la droite raison ne peuvent te détourner d'une bonne action, ne cesse pas de les aimer. Mais tiens-toi ferme également sur ces deux principes: l'un, de persévérer dans ta façon de penser & d'agir;

l'autre, d'avoir de la douceur pour ceux même qui veulent te faire obstacle ou qui te sont fâcheux de tout autre maniere; car il n'y auroit pas moins de foiblesse à leur en vouloir du mal qu'à abandonner la bonne action & succomber à la crainte. C'est agir en soldat qui abandonne son poste, que de se laisser intimider, ou de haïr celui que la nature a fait notre parent & notre ami. (XI. 9.) οἱ ἐνιστάμενοι = φίλον.

VIII.

Si quelque chose te paroît difficile à faire, songe qu'elle n'est pas impossible à l'humanité; & si un autre peut la faire, si même elle convient à tout homme, songe que tu peux y atteindre aussi. (VI. 19.) μὴ = νόμιζε.

IX.

Que le pouvoir de l'homme est grand! Il lui est libre de ne rien faire que ce qu'il sait bien que Dieu approuvera, & de recevoir avec résignation tout ce qu'il plaît à Dieu de lui envoyer. (XII. 11.) ἡλίκην = θεός.

CHAPITRE XXVII.

Encouragemens à la vertu.

I.

EMBELLIS ton ame de ſimplicité, de pudeur, & d'indifférence pour tout ce qui n'eſt ni vertu ni vice. Aime tous les hommes. Marche à la ſuite de Dieu (1); car, comme dit un poëte, *ſes loix gouvernent tout.*

Mais s'il n'y a que des atomes élémentaires?

En ce cas il ſuffit de te rappeller que toutes ces choſes vont auſſi par des loix conſtantes, du moins à peu de choſes près, [*car nos volontés ſont libres*]. (VII. 31.) φαίδρυνον = ὀλίγα (2).

I I.

Ceſſe d'errer çà & là, car tu n'auras pas

(1) Par la réſignation, & autant qu'il eſt poſſible, par l'imitation. (*Voir Juſte-Lipſe ſur la philoſophie ſtoïcienne.*

(2) Xylander, en cet endroit où le texte eſt obſcur, dit, que ſouvent pour l'entendre il faut plutôt être devin que ſimple interprete. Mais en comparant les paſſages analogues, on devine preſque toujours à coup sûr.

le tems de relire tes mémoires, ni les hauts faits des anciens Romains & des Grecs, ni les recueils que tu avois mis à part pour ta vieillesse. Hâte-toi donc de marcher à ton but; & renonçant à de frivoles espérances, viens toi-même à ton secours, si tu as tes intérêts à cœur. Cela dépend de toi. (III. 14.) μηκέτι = ἔξεστιν.

I I I.

Il ne faut pas seulement considérer que tous les jours la vie se consume, & qu'il en reste moins à passer, mais encore songer que si on parvient à un grand âge, il n'est pas sûr que l'on conservera la même force d'esprit & de jugement pour la contemplation, la recherche & la connoissance des choses divines & humaines; car si un homme tombe en enfance, il continue à la vérité de dormir (1), de prendre de la nourriture, d'avoir de certaines imaginations, de certains desirs & autres choses semblables; mais il ne jouit plus de lui-même, &

(1) δὴ ὑπνεῖσθαι suivant le manuscrit du Vatican, ce qui me paroît mieux que le δὴ ἀπνεῖσθαι, *perflari*, du texte palatin.

la vivacité de son esprit se trouvant éteinte, il n'est plus en état de bien sentir toutes les parties de ses devoirs, ni de ranger & déduire ses idées, ni même d'examiner s'il est tems de mettre son esprit en liberté (1), ni toute autre question qui demande une raison bien exercée. Il faut donc se hâter, non-seulement parce que tous les jours on s'approche de la mort, mais sur-tout pour prévenir cet affaissement total de notre intelligence & de notre raison. (III. 1.)

ἐχι = προαπολήγειν.

I V.

Songe depuis quel tems tu remets au lendemain, & combien d'occasions la Providence t'a fournies dont tu n'as pas profité. Il est tems enfin que tu sentes de quel monde tu fais partie, & quel est ce maître de

(1) Voir ma note sur le suicide, à la fin du chap. XII. La question de la mort volontaire étoit fameuse; Marc-Aurele l'a décidée, en disant qu'il faut attendre la mort naturelle, sans se chagriner du retardement. Un soldat ne doit jamais quitter son poste, que par l'ordre de son commandant. C'est une comparaison fort juste. Platon en fut l'auteur d'après Socrate.

l'univers dont ton ame eſt une émanation ; qu'il n'a laiſſé à ta diſpoſition qu'un tems limité, & que ſi tu ne fais pas ce qu'il faut pour le rendre ſerein, il s'envolera ; tu diſparoîtras avec lui, & il ne reviendra plus. (II. 4.) μέμνησο = ἥξεται.

V.

Ne fais pas comme ſi tu avois à vivre des milliers d'années ; la mort s'avance ; pendant que tu vis, pendant que tu le peux, rends-toi homme de bien. (IV. 17.) μὴ ὡς = γένου.

VI.

Tu mourras bientôt, & tu n'as pas encore des mœurs ſimples ; tu n'es pas exempt de trouble ; tu parois ſoupçonner encore que les choſes extérieures peuvent te rendre malheureux ; tu n'es pas bien diſpoſé pour tous les hommes en général ; tu ne fais pas conſiſter la ſageſſe à ne faire que des actions juſtes. (IV. 37.) ἤδη = τιθέμενος.

VII.

Comme ſi tu avois déjà rempli le nom-

bre de tes jours, & que par grace ta vie eût été prolongée, passe du moins ce reste conformément à ta nature. (VII. 56.)

ὡς = φύσιν.

VIII.

N'oublie jamais de faire ces réflexions : quelle est la nature de l'univers ? quelle est la tienne ? Quel rapport a celle-ci avec cette premiere ? Quelle partie est-elle du tout, & de quel tout ? Ajoutes-y que personne ne peut t'empêcher de toujours faire & dire ce qui convient à cette nature dont tu es une portion. (II. 9.)

τοῦτον = λέγειν.

IX.

A toutes les heures du jour, en toute occasion, songe à te comporter en vrai Romain, en homme digne de ce nom, sans négligence, sans affectation de gravité, avec amour pour tes semblables, avec liberté, avec justice.

Fais ton possible pour écarter toute autre idée ; tu y réussiras si tu fais chacune de tes actions comme la derniere de ta vie,

V iv

ſans précipitation, ſans paſſion qui t'empêche d'écouter la raiſon, ſans hypocriſie, ſans amour propre, & avec réſignation à ta deſtinée.

Voilà bien peu de préceptes ; mais celui qui les obſervera peut s'aſſurer de mener une vie heureuſe & preſque divine, car c'eſt là tout ce que les dieux exigent de lui. (II. 5.) πάσης = φυλάσσοντος.

X.

Donne aux dieux, *ô mon fils*, donne-nous de la joie (1). (VII. 39.) ἀθανάτοις = δοίης.

X I.

Que tous tes plaiſirs & tes délaſſemens ſoient de paſſer d'une action ſociale à une autre de même nature, en te ſouvenant toujours de Dieu. (VI. 7.) ἑνὶ = θεῦ.

X I I.

Fais taire ton imagination ; contiens tes deſirs ; éteins ta cupidité. Que ton ame ſe

(1) C'eſt un vers de quelque poëte inconnu, qui ſemble avoir fait parler un pere à ſon fils.

possede elle-même. (IX. 7.) ἐξαλεῖψαι = ἡγεμονικόν.

XIII.

Que le genre humain voie & connoisse en ta personne un homme qui vit conformément à sa nature. Si on ne peut le supporter, qu'on le tue. Ce seroit encore pis de vivre comme eux. (X. 15 à la fin.) ἰδέτωσαν = ζῆν.

XIV.

Quelle espece d'hommes sont ceux qui ne font que prendre leurs repas, dormir, s'accoupler, se vuider, faire les autres fonctions animales?

Quelle autre espece sont ceux qui en gouvernent d'autres avec orgueil, s'emportant & traitant de haut en bas leurs inférieurs? Un peu auparavant ils faisoient bassement leur cour : & pourquoi?

Dans peu les uns & les autres seront réduits au même état. (X. 19.) οἷοι = ἔσονται.

XV.

Il ne s'agit plus absolument de discourir sur les qualités qui font l'homme de bien, mais de l'être. (X. 16.) μηκέτι = τοιοῦτον.

X V I.

Que perfonne ne puiffe dire avec vérité que tu n'es pas fimple dans tes mœurs, ou que tu n'es pas homme de bien. Fais mentir quiconque fera de ce fentiment, car tout cela dépend de toi. Quelqu'un t'empêchera-t-il d'être bon & d'aimer la fimplicité ? Prends feulement une bonne réfolution de renoncer à la vie plutôt qu'à ces vertus; car la raifon ne te permet pas de vivre autrement. (X. 32.) μηδενὶ = ὄντα (1).

X V I I.

Tout a pour caufe, ou la néceffité du deftin (2) & un arrangement immuable, ou bien une providence bienfaifante, ou enfin c'eft l'effet d'un mêlange confus de caufes qui agiffent d'elles-mêmes fans conducteur.

Si c'eft l'immuable néceffité, à quoi bon te roidir ?

(1) Le manufcrit du roi porte : πᾶν δὲ τὸ τοιοῦτο ἐπὶ σοὶ, & encore κωλύσων .... εἶναι σε καὶ.

(2) Manufcrit du roi, εἱμαρμένης καὶ. Les autres différences font moins importantes.

Si c'eſt une providence bienfaiſante, rends-toi digne de l'aſſiſtance de la divinité.

Mais ſi tout ce monde n'eſt qu'un mêlange confus, ſans maître qui y préſide, ſonge avec plaiſir que tu as en toi-même, au milieu des flots agités, une intelligence qui te ſert de guide : ſi les flots t'emportent (1), ils n'entraîneront que ce qui eſt de la chair & tes facultés animales, car ils n'ont aucun pouvoir ſur ton intelligence. (XII. 14.) ἤτοι = παροίσει.

XVIII.

Aiguillonne-toi (2) encore ainſi :

En quel état eſt la raiſon qui te guide ? Qu'eſt-ce que tu en fais ? A quoi te ſert-elle maintenant ? A-t-elle perdu ſon intelligence ? S'eſt-elle détachée, s'eſt-elle arrachée de la ſociété des hommes ? S'eſt-elle tellement collée & confondue avec cette mi-

(1) Le manuſcrit du roi porte : *παραφέρει* au lieu de *περιφέρῃ*.

(2) Le manuſcrit du Vatican porte *ἀμέλγειν* *mulgere*, au lieu de *βάλλειν* *projicere* ; mais celui-ci s'accorde mieux avec *βλήματα* qui ſuit.

férable chair, qu'elle en ſuive toutes les impreſſions? (X. 23.) les derniers mots, & 24.) καὶ ϐαλλειν = συντρεπτεσθαι (1).

XIX.

Comment t'es-tu comporté juſqu'à préſent avec les dieux, tes parens, tes freres, ta femme, tes enfans, tes maîtres, tes gouverneurs, tes amis, tes officiers, tes domeſtiques? N'as-tu point à te reprocher d'avoir manqué à quelqu'un d'eux par tes actions ou par tes paroles?

Rappelle-toi par quels événemens tu as paſſé, & tout ce que tu as eu la force de ſupporter, & que l'hiſtoire de ta vie eſt complette, & que tu as conſommé ton miniſtere, & combien tu as vu d'actions honnêtes.

As-tu ſouvent mépriſé la volupté, la douleur, la vaine gloire?

Combien d'ingrats as-tu traité avec bonté? (V. 31.) πῶς = ἐγένου.

(1) Les deux derniers mots du §. 23 deviendroient inintelligibles, ſi on ne les joignoit avec le §. 24 qui les ſuit dans le texte.

X X.

Chaque être raiſonnable a reçu de la nature diverſes facultés, à peu près autant que ſa condition en pouvoit admettre, & entre autres celle-ci : que comme la nature plie, tourne & fait entrer dans l'ordre de ſon plan tout ce qui lui eſt contraire & y réſiſte, de même un être raiſonnable a la force de convertir tout empêchement en une action qui lui ſera propre, & de s'en ſervir pour le but qu'il ſe propoſe (1). (VIII. 35.) Ωσπερ = ὥρμησε.

X X I.

Dans quelque ſituation que tu te trouves, il dépendra toujours de toi de prendre en gré, avec une pieuſe réſignation, ce qui t'arrivera dans le moment, d'être porté à faire juſtice aux hommes de ton tems, & d'analyſer, ſuivant les regles de ton art, les penſées qui te viendront, de peur que quelque ſentiment, dont la nature ne te feroit

(1) Au chapitre précédent, §. 2, il avoit dit: *mon ame a le pouvoir de transformer par la penſée l'action que je ne peux faire en quelque choſe de meilleur; enſorte que ce qui arrête un ouvrage projetté devient l'ouvrage, & que ce qui s'oppoſe à ma route me devient une route.*

pas bien connue, ne ſe coule dans ton cœur. (VII. 54.) πανταχοῦ = παρεισρυῇ.

XXII.

Prends garde de *te croire ſupérieur* (1) *à toute loi*, comme les mauvais empereurs. Prends garde de faire naufrage (2); il n'y en a que trop d'exemples. Perſiſte donc à vouloir être ſimple, bon, de mœurs pures, grave, ennemi des plaiſanteries, juſte, religieux, bienfaiſant, humain, ferme dans la pratique de tes devoirs. Fais de nouveaux efforts pour demeurer tel que la philoſophie a voulu te rendre. Révere les dieux & rends ſervice aux hommes. La vie eſt courte; le ſeul avantage qu'il y ait à paſſer quelque tems ſur la terre, c'eſt de pouvoir y vivre ſaintement, & y faire des actions utiles à la ſociété.

Fais toutes choſes en vrai diſciple de (*Tite*) Antonin. Rappelle-toi ſa conſtance à ne faire que des choſes raiſonnables, l'égalité de ſon humeur dans toutes les ſituations, ſa piété, la ſérénité de ſon viſage,

(1) J'ai été confirmé dans cette explication par le manuſcrit du Vatican, où on lit ἀποκαισαρειανωτῆς.

(2) μὴ βαφῆς, dans le ſens propre: *ne mergaris*.

ſon extrême douceur, ſon éloignement pour la vaine gloire, ſon ardeur à pénétrer les affaires : il ne laiſſoit rien paſſer ſans l'avoir examiné à fond & l'avoir conçu juſqu'à l'évidence. Il ſouffroit patiemment les reproches injuſtes qu'on lui faiſoit, & n'y répondoit jamais par d'autres reproches. Il ne faiſoit rien avec précipitation ; il n'écoutoit point les délateurs, mais il examinoit avec ſoin les mœurs & les actions de tout le monde. Il n'étoit ni médiſant, ni timide, ni ſouçonneux, ni pédant. On ne voyoit rien de trop dans les ornemens de ſa demeure, de ſon coucher, de ſes vêtemens, ni ſur ſa table, ni dans le nombre de ſes domeſtiques. Rappelle-toi encore ſon amour pour le travail & ſa longue application. On étoit étonné de le voir reſter juſqu'au ſoir ſans qu'il fût obligé de s'interrompre pour des beſoins naturels dont les heures étoient réglées, fruit de ſa ſobriété. Souviens-toi de ſa perſévérance dans l'amitié, ſans aucune variation. Il ne trouvoit pas mauvais que l'on contredît

avec liberté ses sentimens; & si quelqu'un proposoit une meilleure idée, il en marquoit de la joie. Souviens-toi enfin que son éloignement pour la superstition égaloit sa piétié, & passe ta vie avec la même pureté de conscience, afin que ta derniere heure te trouve au même état que lui. (VI. 30.) ὅρα = ὡς ἐκείνῳ.

XXIII.

En regardant autour de toi le cours des astres, songe qu'un même mouvement t'emporte avec eux, & pense souvent au changement des élémens les uns dans les autres; car ces sortes de pensées purifient l'ame des ordures de sa vie terrestre. (VII. 47.) περισκοπεῖν = βίου.

XXIV.

Les pythagoriciens vouloient qu'en nous levant nous contemplassions le ciel, pour nous rappeller l'idée de ces êtres toujours les mêmes, qui font toujours de même leur ouvrage, & pour nous faire penser à leur ordre & à leur pureté toute nue; car un astre n'a point de voile. (XI. 27.) οἱ πυθαγόρειοι = ἄστρου.

XXV.

XXV.

En quel état faut-il que se trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive? Cette vie est courte; elle est précédée & suivie d'une éternité. Toute matiere est fragile. (XII. 7.) ὁποῖον = ὕλης.

XXVI.

Puisque tu as la raison en partage, use librement de ta supériorité sur les bêtes, & en général sur tout ce qui manque de raison. Quant aux hommes, puisqu'ils ont la raison, traite avec eux comme étant leur concitoyen. Mais en toutes choses invoque les dieux.

N'importe combien de tems tu auras à vivre ainsi; car une telle vie n'eût-elle duré que trois heures, ce seroit assez. (VI. 23.) τοῖς μὲν = τοιαῦται.

XXVII.

Te flattes-tu de mériter les titres de bon, de modeste, de véridique, de prudent, de doux, de magnanime? Prends donc bien garde à ne point mériter les titres contrai-

X

res ; & si tu perds ceux-là, tâche de les recouvrer au plutôt : mais souviens-toi que le titre de *prudent* veut dire que tu dois avoir pris l'habitude d'examiner attentivement & sans distraction la nature de chaque objet ; que le titre de *doux* t'oblige à acquiescer volontairement à tout ce que la commune nature t'a distribué ; que le titre de *magnanime* suppose une élévatiou d'ame au-dessus de toutes les impressions douces ou rudes que la chair éprouve, au-dessus de la vaine gloire, au-dessus de la mort & des accidens les plus terribles.

Si tu tâches de mériter tous ces titres (sans te soucier que les autres te les donnent), alors tu deviendras un autre homme, & tu parviendras à une vie toute nouvelle ; car de rester le même que tu as été par le passé, de continuer de mener une vie où l'ame reçoit mille atteintes mortelles & se couvre de souillures, c'est n'avoir aucun sentiment, c'est être esclave de l'amour de la vie, c'est ressembler à ces gladiateurs à moitié dévorés dans un combat contre des bêtes, qui, tout

couverts de bleſſures, de ſang & de pouſſiere, demandent cependant à être réſervés au lendemain pour être livrés aux mêmes dents & aux mêmes ongles.

Entre donc en poſſeſſion de ce petit nombre de titres ; & ſi tu peux y reſter, reſtes-y, auſſi content que ſi tu étois tranſporté dans un ſéjour comparable aux iſles des bienheureux (1).

Que ſi tu ſens que la poſſeſſion de ces beaux noms t'échappe, ſi tu manques de force pour les retenir tous, aie du moins le courage de te retirer dans quelque coin du monde, où il te ſoit poſſible de régner entiérement ſur toi ; car autrement il vaudroit mieux quitter le monde même, ſans colere cependant, & au contraire avec ſimplicité, & en homme libre & modeſte, qui du moins auroit voulu faire la bonne action de le quitter avec ces ſentimens (2).

Au ſurplus tu te ſentiras puiſſamment attiré à la penſée de ces titres, ſi tu te reſ-

(1) Expreſſion de Platon, au liv. VII de ſa république.

(2) Voir ma note à la fin du chapitre XII.

souviens des dieux ; ils ne se soucient pas d'être simplement loués par des êtres raisonnables, mais de trouver parmi ces êtres des ames en tout pareilles aux leurs. Songe que comme un figuier porte des figues, comme un chien & une abeille font ce qui convient à leur nature, il faut aussi que l'homme fasse tout ce qui convient à la raison qui lui est propre. (X. 8.) ονόματα = ἀνθρώπου.

XXVIII.

Essaie de voir ce qu'il t'en arrivera de mener la vie d'un homme de bien, qui accepte avec résignation la part qui lui a été destinée des événemens du monde, qui fait consister son bonheur à ne faire lui-même que des actions justes, & qui a le cœur plein de bienveillance pour les autres. (IV. 25.) πείρασον = ἐυμενεῖ.

XXIX.

Ne point te laisser troubler par ce qui vient d'une cause extérieure, & pratiquer la justice en tout ce qui dépend du principe

qui réside en toi, c'est-à-dire, diriger tes affections & tout ce que tu fais au bien de la société, comme à un objet intimément lié par la nature avec ton existence. (IX. 31.) ἀταραξία = φύσιν ὄν.

X X X.

Tu n'aurois point commencé d'écrire & de lire avant que d'avoir commencé à l'apprendre; il en est de même à plus forte raison de l'art de bien vivre. (XI. 29.) ἐν τῷ = ζίῳ.

X X X I.

Quoi! jusqu'à ce qu'une torche soit consommée, elle ne cesse point de jetter sa lumiere; & tu souffrirois que la vérité, la justice, la tempérance s'éteignissent en toi tant que tu subsisteras? (XII. 15.) ἢ τὸ μὲν = προαποσβέσθαι.

X X X I I.

Quand goûteras-tu les fruits de la simplicité, de la gravité, de la connoissance de chaque objet qui se présente, voyant ce qu'il est dans le fond, quel rang il occupe dans le monde, combien de tems il doit

durer, de quelles parties il eſt composé, qui peut en jouir, enfin qui peut le donner & l'ôter? (X. 9 à la fin.) πότε = ἀφαιρεῖσθαι.

XXXIII.

Purifie ton imagination.

Arrête le progrès de ces indignes émotions.

Renferme le préſent dans ſes bornes.

Connois la nature de ce qui t'arrive à toi ou à un autre.

Diſtingue & ſépare dans l'objet qui t'affecte, le principe de ſon activité d'avec ſa matiere.

Penſe à ta derniere heure.

A-t-on fait une faute? laiſſe-la où elle eſt. (VII. 29.) ἐξάλειψον = ὑπέστη.

XXXIV.

Tu n'as plus le tems de lire, mais tu peux repouſſer loin de toi ce qui te couvriroit de honte; mais tu peux vaincre la volupté & la douleur; mais tu peux te mettre au deſſus de la vanité; mais tu peux ſupporter, ſans te fâcher, les ſots & les in-

grats; tu peux même leur faire du bien. (VIII. 8.) ἀναγινώσκειν = ἔξεστιν.

XXXV.

O mon ame! quand seras-tu donc bonne & simple; & toujours la même, & toute nue, plus à découvert que le corps même qui t'environne? Quand feras-tu sentir à tous les hommes une douce & tendre bienveillance? Quand seras-tu assez riche de ton fonds pour n'avoir besoin de rien, pour n'avoir rien à desirer au dehors parmi les êtres animés ou inanimés pour en faire ton plaisir, ni desirer d'avoir le tems d'en jouir, ni d'être en quelqu'autre lieu, dans un autre pays, ni de respirer un air plus pur, ni de vivre avec des hommes plus sociables; mais que te pliant à ta situation, tu prendras plaisir à tout ce qui est, persuadée que tu as en toi tout ce qu'il te faut, que tout va bien pour toi, qu'il n'y a rien qui ne te vienne des dieux, que tout ce qu'il leur a plu ordonner, & ce qu'ils ordonneront, ne peut être que bon pour toi, & en

général pour la conservation *du monde*, cette créature animée qui est parfaite en soi, bonne, juste & belle, qui produit, embrasse, contient toutes les autres, & reçoit dans son sein toutes celles qui se dissolvent pour en reproduire de semblables (1) ? Quand est-ce enfin que tu te seras mise en état de vivre avec les dieux & les hommes, de façon que tu ne te plaignes jamais d'eux, & qu'ils n'aient rien à blâmer dans tes actions ? (X. 1.) ἴση = αὐτῶν.

XXXVI.

C'est une honte que dans la vie que tu menes ton corps ne succombe point aux fatigues *de la guerre*, & qu'avant lui ton ame devienne languissante. (VI. 29.) αἰσχρὸν = προαπαυδᾷν.

XXXVII.

Si tu te veux du bien, tu peux dans un moment te procurer les vraies sources de ce bonheur que tu desires, & autour du-

(1) C'est le monde créé avec une ame par l'Etre suprême, qui, selon Timée & Platon, fit du monde *un dieu de nature très-excellente & bienheureux.*

quel tu ne fais que tourner. Tu n'as qu'à oublier le paſſé, remettre l'avenir entre les mains de la Providence, & ne t'occupant que du préſent, le diriger vers des objets de ſainteté & de juſtice. Je dis de *ſainteté*, en aimant ta deſtinée telle qu'elle eſt, car la nature l'a faite pour toi & t'a fait pour elle; & de *juſtice*, en diſant toujours librement & ſans détour la vérité, & faiſant tout ce qu'exigent les loix & le mérite des circonſtances.

Que rien ne t'en empêche, ni la méchanceté des autres, ni leurs opinions, ni leurs diſcours, ni même ce qu'ils pourroient faire ſouffrir à cette maſſe de chair que tu nourris autour de toi; car c'eſt elle qui ſouffre: c'eſt ſon affaire.

Te voilà bientôt à la fin de ta courſe. Si tu dédaignes tout le reſte, pour t'occuper uniquement du culte de cet eſprit dont la ſource eſt divine & qui te guide; ſi tu ne crains pas de mourir, mais ſeulement de n'avoir pas aſſez tôt commencé à vivre conformément à ta nature, tu te rendras digne

du monde qui t'a donné l'être (1), tu ne ſeras plus un étranger dans ta patrie, tu ne recevras plus avec ſurpriſe comme des événemens ineſpérés, ce qui arrive journellement; tu ne dépendras plus de ceci ou de cela. (XII. 1.) πάντα = τῶδε.

(1) Notre eſprit, *dit-il ailleurs*, eſt un écoulement de la divinité. Nos enfans, notre corps, notre ame, ſont venus de là. (XII. 26 du texte.) Ainſi le monde qui nous a donné l'être eſt Dieu même, ſelon Marc-Aurele, d'autant mieux qu'au commencement de ce même article, Marc-Aurele ſe remet pour l'avenir entre les mains de la Providence.



CHAPITRE XXVIII.

Supporter les hommes.

I.

COMMENCER le matin par se dire : aujourd'hui j'aurai affaire à des gens inquiets, ingrats, insolens, fourbes, envieux, insociables. Ils n'ont ces défauts que parce qu'ils ne connoissent pas les vrais biens & les vrais maux. Mais moi qui ai appris que le vrai bien consiste dans ce qui est honnête, & le vrai mal dans ce qui est honteux ; moi qui sais quelle est la nature de celui qui me manque, & qu'il est mon parent, non par la chair & le sang, mais par notre commune participation à un même esprit émané de Dieu, je ne peux me tenir pour offensé de sa part. En effet, il ne sauroit dépouiller mon ame de son honnêteté ; & il est impossible que je me fâche contre un frere & que je le haïsse ; car nous avons été faits tous deux pour agir de compagnie, à

l'exemple des deux pieds, des deux mains, des deux paupieres, des deux mâchoires. Ainsi il est contre la nature que nous soyions ennemis; or ce seroit l'être que de se supporter l'un l'autre avec peine & de se fuir. (II. 1.) ἴωθεν = ἀποστρέφεσθαι.

I I.

Ils sont nés pour faire nécessairement de ces actions, & celui qui le trouve mauvais ne veut pas que le figuier ait du lait. Après tout vous mourrez bientôt l'un & l'autre; & fort peu après, on ne se souviendra pas même de vos deux noms. (IV. 6.) ταῦτα = ὑπολειφθήσεται.

I I I.

C'est folie d'aspirer à des choses impossibles; or il est impossible que des méchans ne fassent pas quelques actions conformes à leur naturel. (V. 17.) τὸ τὰ = ποιεῖν.

I V.

Te mets-tu en colere contre quelqu'un qui sent du gousset? Te mets-tu en colere

contre celui qui a l'haleine puante ? Qu'y peuvent-ils faire ? La bouche de l'un, le gousset de l'autre sont ainsi faits; il est impossible que d'un tel corps il ne sorte pas une telle odeur. Mais, dira-t-on, l'homme a de la raison; il peut, avec de l'attention, reconnoître à quoi il manque. Hé bien, tu as aussi de la raison; sers-t-en pour exciter la sienne, remontre-lui son devoir, avertis-le de sa faute; s'il t'écoute tu le guériras. Il est inutile de se fâcher. (V. 28 presqu'entier.) τῷ γράσαντι = ὀργῆς.

V.

Le miel paroît amer à ceux qui ont la jaunisse. Ceux qui ont la rage craignent l'eau. Une petite balle est aux yeux des enfans un bijou. Pourquoi donc me fâcher *contre des hommes pleins de préjugés?* Crois-tu que leur imagination séduite ait moins de force sur eux, que n'en a la bile sur celui qui a la jaunisse, & le venin sur celui qui a la rage? (VI. 57.) ἰκτεριῶσι = λυσσοδήκτῳ.

VI.

Il y a une ſorte d'inhumanité à ne pas permettre aux hommes de ſe porter aux choſes qui leur paroiſſent convenables & utiles, & tu ſembles le leur défendre lorſque tu te fâches contre eux de leurs fautes; car ils ne ſe portent à ce qu'ils font que comme y trouvant de la convenance & de l'utilité. Mais, diras-tu, ils ſe trompent. Détrompe-les donc, & inſtruis-les, mais ſans te fâcher. (VI. 27.) πῶς = ἀγανακτῶν.

VII.

Les hommes ont été faits les uns pour les autres. Inſtruis-les donc, ou les ſupporte. (VIII. 59.) οἱ = φέρε.

VIII.

Qu'eſt-ce que la méchanceté? C'eſt ce que tu as vu ſouvent. Ainſi à tout ce qui arrive en ce genre, dis-toi auſſi-tôt : c'eſt ce que j'ai déja vu pluſieurs fois. Par-tout, haut & bas, tu trouveras les mêmes choſes

qui rempliſſent nos hiſtoires, ſoit anciennes, ſoit du moyen âge, ſoit modernes, les mêmes dont toutes les villes & toutes les familles ſont pleines. Rien de nouveau; tout eſt ordinaire & de bien courte durée. (VII. 1.)

τὶ = ὀλιγοχρόνια.

I X.

Ne te laſſe point de conſidérer que ce que tu vois faire à préſent s'eſt toujours fait & ſe fera toujours, & de te rappeller toutes les comédies, toutes les ſcenes de même genre que tu as vues, ou que tu connois par l'hiſtoire; par exemple, quelle fut toute la cour d'Adrien, toute la cour de Tite-Antonin, toute la cour de Philippe, d'Alexandre, de Créſus. Tout cela n'étoit pas différent de ce que tu vois; c'étoient ſeulement d'autres acteurs. (X. 27.)

συνεχῶς = ἑτέρων.

X.

Il n'y a point d'ame, dit *Platon*, qui ne ſoit privée, malgré elle, de la connoiſſance de la vérité, & qui par conſéquent

ne ſoit privée auſſi malgré elle des vertus de juſtice, de tempérance, d'égalité d'ame, & autres qui ont un principe commun. C'eſt ce qu'il eſt eſſentiel de ne jamais oublier; tu en ſeras plus indulgent à l'eſpece humaine. (VII. 63.) πᾶσα = πρᾳότερος.

X I.

Si quelqu'un vient devant toi, commence par te parler ainſi à toi-même: quels ſont les principes de cet homme ſur les biens & les maux? Car s'il a de certaines opinions ſur le plaiſir & la douleur, & ſur ce qui les cauſe l'une & l'autre, ſur la gloire, l'ignominie, la mort & la vie, je ne dois pas trouver ſurprenant ni étrange qu'il faſſe de certaines choſes. Je me reſſouviendrai même qu'il ne peut manquer d'agir comme il le fait. (VIII. 14.) ᾧ ἄν = ποιεῖν.

X I I.

Si l'on te blâme ou l'on te hait, ou ſi l'on te décrie par quelque motif ſemblable, examine de près l'ame de ces gens-là; pénetre dans

dans leur intérieur, & vois ce qu'ils ſont. Tu reconnoîtras qu'il ne faut pas te tourmenter pour leur faire prendre une autre opinion de toi. Il faut cependant leur vouloir du bien, car la nature a voulu que vous fuſſiez amis, & les dieux même leur donnent des ſecours de toute eſpece par la voie des ſonges & des oracles, pour leur faire avoir ces faux biens qu'ils recherchent avec inquiétude. (IX. 27.) ὅταν = διαφέρονται.

XIII.

A-t-il fait une faute? c'eſt à lui-même qu'il a manqué; mais peut-être ne l'a-t-il pas faite. (IX. 38.) εἰ = ἥμαρτεν.

XIV.

S'il ſe trompe, inſtruis-le avec amitié; fais-lui connoître ſon erreur; & ſi tu ne peux y réuſſir, n'accuſe que toi, ou même ne t'accuſe pas. (X. 4.) εἰ μὲν = σεαυτόν.

XV.

Quand tu trouves quelqu'un en faute, reviens auſſi-tôt ſur toi; compte par tes

doigts les fautes à peu près ſemblables que tu fais : par exemple, en regardant comme un bien les richeſſes, le plaiſir, la vaine gloire, & autres choſes pareilles ; c'eſt un voile que tu jetteras ſur la faute d'autrui, & ton indignation diſparoîtra bien vîte. Ajoute que c'eſt malgré lui qu'il a péché. Que pouvoit-il faire ? ou bien délivre-le, ſi tu le peux, de la tyrannie qu'il éprouve. (X. 30.) ὅταν = βιαζόμενον.

X V I.

Déſormais il ne faut ſe plaindre ni de la nature, ni des dieux, car ils ne font point de fautes, ſoit volontairement, ſoit malgré eux. Il ne faut pas non plus ſe plaindre des hommes, car ils ne font point de faute qui ne ſoit involontaire. Ainſi ne te plains jamais. (XII. 12.) τὸ ἑξῆς = μεμπτέον.

X V I I.

Lorſque quelqu'un te donne lieu d'imaginer qu'il a fait une faute, demande-toi s'il eſt bien ſûr que c'en ſoit une ; & ſi la faute eſt conſtante, crois qu'il s'eſt déjà jugé coupable, châtiment auſſi ſenſible que

s'il s'étoit déchiré le visage à lui-même. Songe encore que celui qui ne veut pas qu'un méchant fasse des fautes ressemble à celui qui ne voudroit pas que le fruit d'un figuier contînt du lait, ni que les enfans au berceau pleurassent, ni que les chevaux hennissent, & ainsi des autres choses qui arrivent nécessairement. Que voudrois-tu que fit un homme qui a de mauvaises habitudes? Puisque tu es si vif, guéris-le de ces habitudes. (XII. 16.) ἐπι τῦ = θεράπευσον.

XVIII.

Dissipe, si tu le peux, leurs préjugés; & si tu ne le peux pas, souviens-toi que c'est pour eux que t'a été donné le sentiment de bienveillance. Les dieux mêmes les aiment & contribuent (tant ils ont de bonté) à leur faire avoir de la santé, des richesses, de la gloire. Il ne tient aussi qu'à toi de leur vouloir du bien; dis-moi qui t'en empêche. (IX. 11.) εἰ μεν = κωλύον.

pereurs). Cela m'empêchera-t-il de conserver une ame pure, fage, modérée, jufte? Telle qu'une fource d'une eau claire & douce qu'un paffant s'aviferoit de maudire, la fource n'en continue pas moins de lui offrir une boiffon falutaire; & s'il y jette de la boue, du fumier, elle fe hâte de les diffiper, de les laver, fans en être altérée.

Comment feras-tu pour avoir au dedans de toi une fource intariffable (1)? Si tu cultives à toute heure dans ton cœur le goût de la liberté, de la bienveillance, de la fimplicité, de la pudeur. (VIII. 51 à la fin.)

κτείνουσι = αἰδημόνος.

I I I.

Quelqu'un me manque? c'eft fon affaire. Son cœur, fes actions font à lui; & moi j'ai maintenant ce que la commune nature m'envoie; je fais maintenant ce que ma nature particuliere exige de moi. (V. 25.)

ἄλλος = φύσις.

(1) Je corrige ici le texe ordinaire par le manufcrit du Vatican, comme on le verra dans le nouveau texte grec.

I V.

La volonté de mon prochain m'eſt auſſi étrangere que ſon ame & ſon corps me le ſont ; car quoique la nature nous ait principalement faits les uns pour les autres, cependant chacun de nos eſprits a ſon domaine à part. S'il en étoit autrement, un méchant homme auroit pu me rendre méchant comme lui : pouvoir que Dieu n'a pas voulu lui donner, parce qu'en me rendant méchant, il m'auroit auſſi rendu malheureux. (VIII. 56.) τῷ ἐμῷ = ἀτυχεῖν.

V.

Lorſqu'un impudent te choque, fais-toi auſſi-tôt cette queſtion : eſt-il poſſible que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Cela ne ſe peut : ne demande donc pas l'impoſſible ; celui-ci eſt un de ces impudens qui doivent néceſſairement ſe trouver dans le monde. Ne manque pas d'en dire autant du fourbe, du traître, de tout autre méchant ; car en te rappellant qu'il eſt impoſſible de ne pas rencontrer des hommes

de cette espece, tu en feras plus indulgent pour chacun d'eux.

Il est aussi très-utile de penser d'abord à celle des vertus que l'homme a reçues de la nature contre chaque défaut de son prochain; elle lui a donné la douceur comme une sorte de préservatif contre la colere que peut exciter la sottise; & contre un autre défaut elle a donné un autre antidote. Après tout, il ne tient qu'à toi de remettre dans le bon chemin celui qui s'est égaré, car tout homme qui manque à son devoir manque le but général qu'il s'est proposé. En quoi donc te trouves-tu offensé? Cherche, & tu trouveras qu'aucun de ceux qui causent ton indignation n'a altéré les facultés de ton ame; car tu ne peux souffrir un vrai mal, un vrai préjudice qu'en elle. Mais y a-t-il un vrai mal, est-il étrange qu'un homme sans éducation fasse les actions d'un homme de sa sorte? Vois plutôt si tu ne dois pas t'accuser toi-même pour n'avoir pas attendu de lui ces fautes-là. Les lumieres de ta raison devoient te le

faire préſumer ; c'eſt pour l'avoir oublié, que tu t'étonnes de ſa faute.

Sur toutes choſes, quand tu te plains d'un homme ſans foi, d'un ingrat, reviens ſur toi-même; car c'eſt évidemment ta faute d'avoir cru qu'un homme ſans foi, ſeroit fidelle, ou d'avoir eu, en faiſant du bien, autre choſe en vue que d'en faire, & de goûter dans le moment tout le fruit de ta bonne action. Eh ! que cherches-tu de plus en faiſant du bien aux hommes ? Ne te ſuffit-il pas d'avoir agi convenablement à ta nature ? Tu veux en être récompenſé ? C'eſt comme ſi l'œil demandoit à être récompenſé parce qu'il voit, ou les pieds parce qu'ils marchent; car comme ces parties du corps ont été faites pour une fin, & qu'en agiſſant ſelon leur ſtructure, elles ne font que ce qui leur eſt propre, de même auſſi l'homme ayant été créé pour être bienfaiſant, n'a fait que remplir les fonctions de ſa ſtructure, lorſqu'il a fait du bien à quelqu'un, ou qu'il a contribué à lui procurer des avantages extérieurs. Il a dès-

lors tout ce qui lui appartient. (IX. 42.) ὅταν = ἑαυτοῦ (1).

V I.

Ce qui ne nuit point à la ville ne nuit point au citoyen. Sers-toi de cette regle toutes les fois que tu t'imagines avoir été offensé. Si la ville n'en est point blessée, je ne l'ai pas été. Si même la ville en est blessée, il ne faut pas en vouloir au coupable. A quoi sert-il de le regarder de travers? (V. 22. (2) ὁ τῇ = παρορώμενον.

V I I.

N'aie pas des choses l'opinion qu'en a celui qui te fait une injure, ou l'opinion qu'il veut t'en faire prendre. Vois-les comme elles sont dans le vrai. (IV. 11.) μὴ = ἴσθι.

V I I I.

Un tel me méprise? qu'il voie pourquoi.

(1) Le manuscrit du roi, au lieu d'ἀναίσχυντοι, porte, ἀναισχυντίαν; & après, ἀρκεῖ, au lieu de σοὶ, il met τοῦτο, ὅτι; puis avant τοῦτου, il met ἀλλὰ. Les autres différences ne méritent pas d'être rapportées.

(2) παροράω dans le sens propre: *Limis oculis aspicio; transversum intueor.*

A mon égard, je veillerai à ne rien faire ou dire qu'il puiſſe trouver digne de mépris. Un autre me hait ? c'eſt ſon affaire. La mienne eſt d'avoir de la bienveillance & de la douceur pour tout le monde & pour lui-même, & d'être prêt à lui remontrer qu'il ſe trompe, non en le mortifiant, non en affectant de la modération, mais avec une noble franchiſe & avec bonté, comme en uſoit Phocion, ſi toutefois il ne feignoit pas; car il faut que cette conduite parte du cœur, & que les dieux y voient un homme vraiment patient & réſigné. En effet, peut-il y avoir pour toi quelque mal tant que tu feras ce qui convient à ta nature, & tant que tu recevras ce qui convient à la nature de l'univers, en homme créé pour laiſſer faire, en toutes façons, ce qui ſert à l'utilité commune ? (XI. 13.) καταφρονήσει = συμφέρον.



CHAPITRE XXX.

Pardonner à ſes ennemis & les aimer.

I.

C'EST le propre d'un homme d'aimer ceux même qui l'offenſent.

Tu les aimeras, ſi tu viens à penſer que tu es leur parent, que c'eſt par ignorance & malgré eux qu'ils font des fautes, que dans peu vous mourrez tous, & ſur-tout qu'on ne t'a point fait de mal, puiſqu'on n'a pas rendu ton ame de pire condition qu'elle n'étoit auparavant. (VII. 22.) ἴδιον = ἦν (1).

I I.

Lorſqu'il arrive à quelqu'un de te manquer, penſe auſſi-tôt à l'opinion qu'il a dû avoir ſur ce qui eſt bien & ce qui eſt mal, pour s'être porté à cette faute. Après cette réflexion tu auras compaſſion de lui, au

(1) Les différences du manuſcrit du roi ne changent rien au ſens.

lieu d'être étonné ou fâché. Car si tu as la même opinion que lui sur ce qui est bien, ou une autre opinion qui ressemble à la sienne, tu dois lui pardonner; & si tu ne mets pas son objet au rang des biens ou des maux, tu en auras d'autant plus de facilité à excuser un homme qui simplement a mal vu. (VII. 26.) ὅταν = παροςῶνἰι.

I I I.

Garde-toi d'avoir pour ceux mêmes qui sont inhumains, autant d'indifférence que les hommes ordinaires en ont pour d'autres hommes (1). (VII. 65.) ὅρα = ἀνθρώπους.

I V.

La meilleure façon de se venger d'un ennemi, c'est de ne pas lui ressembler. (VI. 6.) ἄριστος = ἐξομοιοῦσθαι.

(1) Je ne change rien au texte; comme l'ont fait presque tous les autres traducteurs, & la pensée n'en est que plus belle.

NOTE.

[*Epictete disoit :* Un voisin a jetté chez toi dès » pierres ?.... Qu'est-ce qu'on t'a donné pour » opposer à cela ? Est-ce de remordre comme » un loup, & de jetter encore plus de pierres, » &c ? (ARRIEN IV. 5, p. 600, *d'Upton.*]

CHAPITRE XXXI.

Bonheur de la vie.

I.

TOUT être créé a ce qu'il faut pour être content lorsqu'il fait bien ses fonctions. Quant à l'être raisonnable, bien faire sa fonction de penser, c'est de n'admettre pour vrai ni ce qui est faux, ni ce qui n'est pas évident ; c'est de diriger tous les mouvemens du cœur au bien de la société, c'est de ne rechercher, de ne fuir que ce qu'il dépend de lui d'avoir ou d'éviter ; c'est d'accepter avec résignation tout ce qui lui est distribué par la commune nature ; car

il fait partie de la commune nature, comme une feuille fait partie d'une plante : avec cette différence pourtant, qu'une feuille fait partie d'un être dénué de ſentiment, dénué de raiſon, capable d'éprouver des empêchemens; au lieu que ce qui conſtitue l'homme fait partie d'une nature indépendante, libre, intelligente, juſte, & qui a diſtribué à chaque être, ſuivant ſa place dans le monde, une certaine durée, une portion de matiere, un reſſort d'activité & d'efficace, une correſpondance & une liaiſon avec tout le reſte. Or, il faut prendre garde que tu ne trouveras pas cette égalité de proportions, ſi tu compares un ſeul individu avec un autre en particulier, mais en comparant le tout d'une eſpece avec le tout d'une autre. (VIII. 7.) αρκεῖται = ἑτέρου.

II.

Si tu fais l'affaire du moment ſelon la droite raiſon, avec ſoin, avec fermeté, tranquillemeut, ſans te diſtraire de rien d'étranger; ſi tu conſerve dans ſa pureté le

génie qui t'anime, comme si dans l'instant tu devois le rendre; si, attaché à ces principes, tu ne desires rien, tu ne crains rien; si, content de faire ce que tu fait suivant la nature de ton être, tu dis héroïquement la vérité, sans t'en écarter d'un seul mot, tu vivras heureux. Or personne ne peut t'empêcher de faire tout cela. (III. 12.)

ἐὰν τὸ = δυνάμενος.

I I I.

Il dépendra toujours de toi de mener une vie heureuse, si tu veux prendre le droit chemin, si tu penses & te conduis bien.

Il y a deux vérités communes à l'esprit de Dieu, de l'homme & de tout être raisonnable; l'une, que rien n'est capable d'arrêter son action; l'autre, que son bonheur consiste à vouloir & à faire des choses justes, & à borner là tous ses desirs. (V. 34.)

δυνασαι = ἀπολήγειν.

I V.

Toute machine, tout instrument, tout

vase qui fait le service pour lequel on l'a construit, est bien; cependant l'ouvrier qui l'a fait en est loin : au lieu qu'à l'égard des êtres que la nature porte dans son sein, la même vertu qui les a formés reste & agit en eux. C'est pourquoi tu dois la révérer davantage, & croire que tu auras ce que tu peux desirer de mieux, si tu agis & te gouvernes selon sa volonté. C'est ainsi que l'être universel est heureux, en faisant les fonctions qui sont propres à sa nature. (VI. 40.) οργανον = ἑαυτῶ (1).

V.

La félicité, ou le bien absolu, c'est de posséder un bon & droit génie. Que fais-tu donc ici, mon imagination? Retires-toi, au nom des dieux, comme tu es venue; car je n'ai point affaire de toi. Tu es venue selon ton ancienne coutume. Je ne m'en fâche point. Mais en un mot, va-t-en. (VII. 17.) εὐδαιμονια = ἄπιθι.

(1) Le texte ordinaire étoit fautif. Je l'ai corrigé par les manuscrits du Roi & du Vatican, comme on le verra par le nouveau texte grec.

VI.

V I.

Il faut moins t'occuper l'efprit des chofes qui te manquent que de celles que tu as actuellement ; choifir même parmi les chofes que tu as, celles qui font les plus propres à te rendre heureux ; te rappeller leur beauté, & combien tu aurois lieu de les rechercher fi tu ne les avois pas. Mais prends garde en même tems de faire un trop bon accueil à ces idées, de crainte que tu ne viennes à eftimer les moyens que tu as, au point d'être troublé fi tu ceffois de les avoir. (VII. 27.) μὴ τὰ = ταραχθήσεσθαι.

V I I.

Il eft très-poffible d'être en même tems un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. N'oublie jamais cette vérité, & fouviens-toi encore qu'il faut bien peu de *connoiffances* pour vivre heureux ; car enfin, parce que tu ne peux plus efpérer de devenir un grand dialecticien, un grand phyficien, renonceras-tu à être libre,

modeste, sociable, résigné aux volontés de Dieu? (VII. 67 à la fin.) λίαν = θεῷ.

VIII.

La joie de l'esprit humain consiste à faire ce qui est le propre de l'homme. Or, le propre de l'homme est d'aimer son prochain, de mépriser tout ce qui affecte les sens, de distinguer le spécieux du vrai, enfin de contempler la nature universelle & ses œuvres. (VIII. 26.) εὐφροσυνη = γινομένων.

IX.

Le soleil ambitionne-t-il de faire les fonctions de la pluie, ni Esculape celles de la terre? Que diras-tu de chacun des astres? Ils different les uns des autres, mais leurs fonctions ne se rapportent-elles pas à un but commun? (VI. 43.) μήτι = αὐτόν.

X.

Les uns prennent du plaisir à une chose, les autres à une autre; & moi, à rendre mon esprit sain, pour ne fuir aucun homme, ni rien de ce qui arrive aux hommes, même

tout voir, tout accueillir d'un œil tranquille, & faire usage de tout ce qui se présentera, sans donner à aucun objet plus de valeur & de mérite qu'il n'en a. (VIII. 43.)
ευφαίνει = ἀξίαν.

X I.

Une seule chose m'inquiete, c'est la crainte de faire ce que la nature d'un homme ne veut pas, ou autrement qu'elle ne le veut, ou ce qu'elle ne veut pas pour le moment. (VII. 20.) ἐμὲ = θέλει.

XII.

Prends-moi, jette-moi où tu voudras. Par-tout le génie qui réside en moi sera tranquille ; je veux dire qu'il sera content s'il pense & s'il agit comme le demande la condition d'un homme. (VIII. 45 en partie.)
ωρον = κατασκευῇ.

XIII.

Puisque te voilà enfin pénétré de la vérité de tes principes, uniquement occupé d'actions utiles à la société, disposé du fond du cœur à recevoir tout ce que la cause par

excellence voudra t'envoyer, c'eſt aſſez ; ſois content. (IX. 6.) ἀρκεῖ = συμϐαῖνον.

XIV.

L'ame trouve en elle-même ce qui peut la faire vivre excellemment : elle n'a qu'à regarder avec indifférence tout ce qui eſt réellement indifférent, & pour y parvenir conſidérer chaque objet extérieur, tant ſéparément que par rapport au grand tout ; ſe reſſouvenir qu'aucun de ces objets n'eſt capable d'imprimer en nous quelqu'opinion à ſon ſujet, ni même de s'approcher de nous ; ils reſtent immobiles ; c'eſt nous qui formons notre jugement ſur eux, & qui le gravons, pour ainſi dire, de notre main, au dedans de nous. Or, il dépend de nous de ne le point graver, ou même de l'effacer promptement s'il s'y trouve gliſſé à la dérobée. Au reſte, c'eſt une attention qui ſera de peu de durée, puiſqu'elle finira bientôt avec notre vie. Mais, après tout, qu'y a-t-il de difficile à prendre comme il faut, les choſes qui ſe préſentent ? Si elles convien-

nent à ta nature, jouis-en gaiement; point de difficulté. Si elles n'y conviennent pas, cherche en toi-même ce qui peut y convenir, & vole à ce but, n'y eût-il point de gloire attachée. Il n'eſt défendu à perſonne de chercher ſon propre bien. (XI. 16.) κάλλιστα = ζητοῦντι.

X V.

Tu es compoſé de trois choſes: d'un corps, d'une ame animale, & d'un eſprit. De ces trois ſubſtances, les deux premieres ne t'appartiennent que pour en prendre ſoin; mais la troiſieme eſt proprement toi.

Si donc tu parviens à éloigner de toi, c'eſt-à-dire de ton eſprit, tout ce que les autres hommes font ou diſent, ce que tu as fait ou dit, toutes les idées de l'avenir qui te troublent, tout ce qui ſe paſſe malgré toi dans ce corps qui t'environne, ou dans l'ame animale formée avec lui, & tout ce qu'un tourbillon extérieur fait rouler autour de toi, enſorte que ton eſprit ſe dérobant à la deſtinée du monde, ne vive qu'avec

ſoi, pur, libre, pratiquant la juſtice, voulant tout ce qui lui arrive, diſant toujours la vérité ; ſi, dis-je, tu parviens à ſéparer ainſi de ton eſprit ce que l'impreſſion des ſens lui fait éprouver malgré lui ; ſi tu laiſſes là le paſſé comme l'avenir ; ſi tu te rends ſemblable à la ſphere d'Empedocle, qui, parfaite en rondeur, ſe contente de tourner autour d'elle ſeule (1); ſi tu ne ſonges à vivre que ce que tu vis, je veux dire le moment préſent, alors tu ſeras en état de paſſer le reſte juſqu'à la mort ſans aucun trouble, dans une noble liberté, dans une parfaite union avec le génie qui t'anime. (XII. 3.) *τρια = διαϐιῶναι.*

X V I.

Pour vivre heureux, il faut voir ce que chaque choſe eſt en elle-même par un effet

(1) Je lis, avec le manuſcrit du Vatican, *μονῇ*, au lieu de *κονῇ*, ce qui eſt conforme à la traduction de Xylander, *ſe ſolo exultans*, & à la note de Meric Caſaubon.

J'ai une note manuſcrite de M. Ménage, qui renvoie à Proclus ſur Platon, pour l'éclairciſſement de ce paſſage tiré d'un poëte.

de l'ordre univerſel, quelle eſt ſa matiere, & ce qu'elle a d'actif; ſe porter de toute ſon ame à faire ce qui eſt juſte, & à dire la vérité. Que reſte-t-il après cela, ſinon de jouir de cette vie en accumulant bonne action ſur bonne action, ſans y laiſſer le moinde vuide ? (XII. 29.) σωτηρία = ἀπολείπειν.

X V I I.

Qu'il y ait des atomes ou d'autres principes naturels (1), il eſt d'abord conſtant que je ſuis une partie de cet univers gouverné par la nature ; enſuite qu'il y a une ſorte d'alliance entre moi & les parties qui ſont de mon eſpece.

Pénétré de la penſée que je fais partie du grand tout, je ne recevrai point avec peine ce qu'il m'aura diſtribué ; car ce qui eſt utile au tout ne peut être mauvais pour la partie, & il ne peut rien y avoir dans le tout qui ne ſerve au bien général. Cela eſt

(1) On a mal-à-propos corrigé le texte φύσεις pour y mettre φυσις, puiſque dans le même article on trouve πᾶσων φυσεων, ſans qu'il ſoit poſſible d'y ſubſtituer le ſingulier.

commun à tous les principes naturels. Mais de plus, il ne peut y avoir hors de l'univers (ſuivant la force de ce mot) aucune cauſe naturelle qui l'obligeât à produire ce qui ſeroit mauvais pour lui.

Ainſi, en me rappellant que je fais partie d'un certain tout actuel, je prendrai en bonne part tout ce qui m'arrivera; & en même tems, ſi je ſonge que j'ai une ſorte d'ailliance avec les parties de même eſpece que moi, je ne ferai rien de nuiſible à la ſociété. Au contraire, je rapporterai tout à mes alliés; je dirigerai tous les mouvemens de mon cœur au bien général, & je fuirai tout ce qui s'y oppoſeroit.

Par ce moyen je menerai ſûrement une vie heureuſe, comme tu conçois bien que la meneroit un citoyen qui s'occuperoit ſans ceſſe à faire des choſes utiles à ſa patrie, & qui accepteroit de bon cœur tout ce qu'elle jugeroit à propos de lui diſtribuer. (X. 6.) εἴτε ἄτομοι = ἀσπαζομένου.

XVIII.

En quelque lieu qu'un homme ſoit abandonné à lui-même, il peut vivre heureux; mais il ne ſauroit l'être qu'autant qu'il ſe feroit à lui-même une bonne fortune par de bonnes habitudes de l'ame, de bons deſirs, de bonnes actions. (V. 36 à la fin.) ὁπουδήποτε = πράξεις.

XIX.

Qu'eſt-ce qu'Alexandre, Céſar, Pompée, en comparaiſon de Diogene, d'Héraclite, de Socrate? Ceux-ci connoiſſoient la nature de toutes choſes; ils en connoiſſoient les principes actifs, le fond; leur ame étoit toujours dans la même aſſiette.

Que de projets divers! Combien de ſortes d'eſclavages dans l'ame des autres! (VIII. 3.) Ἀλέξανδρος = πόσων.

NOTES.

[« Dieu, *dit Epictete*, eſt la ſource de tout » bien; or, c'eſt la poſſeſſion du vrai bien, qui » fait le vrai bonheur. Il eſt donc vrai de dire

» que la nature du bien eſt la même que celle » de Dieu qui en eſt la ſource. Mais quelle eſt » la nature de Dieu? Conſiſte-t-elle à avoir un » corps? Eloignons cette penſée. A être riche » en terres? à jouir d'une belle réputation? » Nullement. La nature de Dieu eſt d'être un » pur eſprit, la ſcience même, la droite raiſon » même. C'eſt donc dans ces mêmes qualités » qu'il faut uniquement chercher la nature du » vrai bien. Car enfin trouveras-tu ces qualités » dans les êtres végétatifs? Non. Les trouveras-» tu dans les autres ſubſtances privées de raiſon? » Point du tout. Ne pouvant donc les trouver » que dans les êtres raiſonnables, pourquoi » chercher le vrai bien ailleurs que dans la par-» tie qui te diſtingue des plantes & des bêtes? » qui eſt, *ajoute-t-il*, une partie détachée de » Dieu même, &c. (*Epictete d'Arrien*, *liv.* 2, *chap.* 8, *p.* 203, *d'Upton*).]



CHAPITRE XXXII.

L'homme vertueux.

I.

DANS une ame bien réglée & bien épurée, tu ne trouveras point de corruption, rien d'impur, point de venin caché. La mort ne la ſurpred point avant que ſa vie ait été complette, comme on le diroit d'une piece de théatre ſi un acteur quittoit avant que d'avoir fini ſon rôle. De plus, on n'y voit rien de bas, ni d'affecté ; point de contrainte ; rien de découſu, rien de criminel, ni qui exige le ſecret. (III. 8.)
ϛὐδὲν = ἐμφωλεῦον.

I I.

Corps. Ame ſenſitive. Intelligence.

Au corps, des ſenſations. A l'ame animale, des paſſions. A l'Intelligence, des maximes.

Avoir l'imagination frappée ? Les brutes l'ont.

Être agité par des paſſions ? Les loups le ſont, & les demi-hommes, & un Phalaris, & un Néron.

Savoir ſe conduire extérieurement avec bienſéance ? Les athées le ſavent auſſi, & les traîtres à la patrie, & ceux qui ſont tout à portes fermées.

Ces facultés ſont communes aux différentes eſpeces que je viens de nommer. C'eſt donc une vertu propre au ſeul homme de bien, de chérir & d'agréer tout ce qui lui arrive, comme ourdi, pour ainſi dire, avec la trame de ſes jours ; de ne jamais faire d'injure au génie qui réſide au fond de ſon cœur ; d'empêcher qu'il ne ſoit troublé par une foule d'imaginations, & de ſe le conſerver propice & favorable, en lui faiſant modeſtement cortege comme à un Dieu, ſans jamais dire un mot qui ne ſoit vrai, ni rien faire qui ne ſoit juſte.

Que ſi tout le monde ne croit pas qu'il paſſe véritablement ſa vie en homme ſimple, modeſte & tranquille, il ne s'en fâche contre perſonne, & ne perd pas pour cela

de vue sa route jusqu'à la mort, où il doit arriver pur, tranquille, & prêt à faire le voyage, en acceptant librement l'ordre de sa destinée. (III. 16.) σῶμα = συνηρμοσμένον.

III.

Lorsque notre maître intérieur est dans sa vigueur naturelle, s'il lui arrive quelque obstacle, il transporte sans peine & constamment son action à une autre chose qu'il lui est possible & permis de faire. Il n'affectionne pas un ordre d'événemens plus qu'un autre, & s'il desire quelque chose, c'est sous condition. De l'obstacle qui arrive il se fait un sujet d'exercice, comme un feu qui s'empare de tout ce qui y tombe. Une petite lampe en seroit éteinte; mais un feu ardent s'approprie sur le champ tout ce qu'on y jette; il le consume & ne s'en éleve que plus haut. (IV. 1.) τὸ ἔνδον = ἤρθη.

IV.

En haut, en bas, ou en cercle, c'est ainsi que se meuvent tous les élémens. La vertu, dans son allure, n'offre rien de semblable.

C'eſt quelque choſe de plus divin. Elle va par un chemin qu'on ne peut ſe peindre, & arrive à ſon but. (VI. 17.) ἄνω = ἰνδοῖ.

V.

Antiſthène diſoit à *Cyrus* : c'eſt choſe royale de faire le bien, quoiqu'on l'appelle un mal (1). (VII. 36.) Αντισθενικον = ἀκούειν.

VI.

De Platon.

« J'aurois raiſon de répondre ainſi à cet » homme : ô mon ami, tu ne dis pas bien, » ſi ton avis eſt qu'un homme qui vaut » quelque choſe doive peſer les haſards de » la vie ou de la mort, & qu'il ne doive » pas ſe borner à voir dans ce qu'il fait ſi » l'action eſt juſte ou injuſte, ſi elle eſt d'un » homme de bien, ou d'un méchant.....

» C'eſt une vérité conſtante, ô Athé- » niens : ſi quelqu'un a pris lui-même un » poſte comme très-bon, ou ſi l'Archonte » le lui a confié, il faut, ſelon moi, qu'il » s'y tienne & qu'il s'y défende, ſans tenir

(1) Epictete dans Arrien. IV. 6. p. 614, d'Upton.

» compte ni de la mort, ni d'autre chose » plus que de l'honneur.....

» Au reste, mon ami, vois toi-même : y » a-t-il rien de plus noble & de meilleur » que de défendre les autres & d'en être » défendu ? Un homme vraiment homme » n'aspire point à vivre tant d'années ; il » n'aime pas la vie ; il s'en remet à Dieu ; il » dit, comme les bonnes femmes : on ne » peut fuir sa destinée. Il examine simple- » ment quel est le meilleur emploi à faire » du tems qu'il doit vivre ». (VII. 44. 45. 46.) Πλατονικά = Ζωή.

V I I.

Ne regarde point autour de toi ce que pensent les autres. Ne regarde que droit devant toi. A quoi la nature te conduit-elle ? La nature universelle, par tout ce qui t'arrive de sa part ; ta nature propre, par les obligations qu'elle t'impose.

Tout être doit agir suivant sa condition. Les êtres qui ne sont pas raisonnables ont été faits pour ceux qui le sont, par la raison que le bas est fait pour le haut.

Les êtres raiſonnables n'ont pu être faits que les uns pour les autres.

Ainſi le premier attribut de la condition humaine eſt la ſociabilité.

Le ſecond, de réſiſter aux paſſions dont la ſource eſt dans le corps; car c'eſt le propre d'une ſubſtance ſpirituelle & raiſonnable, de pouvoir ſe renfermer en ſoi-même, & dominer ſur les ſens, ſur les appétits qui ſont du pur animal. La raiſon demande à les dominer ſans jamais s'en laiſſer vaincre; & cela eſt juſte, puiſqu'ils n'ont été faits que pour la ſervir.

Enfin la raiſon eſt faite pour ſe garantir de toute faute & de toute erreur.

Un eſprit ainſi diſpoſé marche toujours droit. Il a tout ce qui appartient à ſa nature. (VII. 55.) μὴ περιβλέπου = ἑαυτῷ.

V I I I.

D'où ſavons-nous ſi Telauges n'étoit pas ſupérieur à Socrate pour les qualités de l'ame? Car ce n'eſt pas aſſez que Socrate ſoit mort avec plus de gloire, ni qu'il ait fait voir plus de fineſſe d'eſprit dans ſes diſputes

avec

avec les ſophiſtes, ni qu'il ait montré plus de fermeté en paſſant des nuits très-froides au bivouac, ou plus de grandeur d'ame en refuſant d'obéir *aux trente tyrans* qui lui avoient commandé d'aller enlever un *riche* habitant de Salamine, ni qu'enſuite il ſe ſoit promené fiérement dans les rues (de quoi cependant on peut fort douter); mais il faut analyſer le fond de l'ame de Socrate; ſavoir ſi elle étoit aſſez forte pour faire conſiſter ſon bonheur à être juſte envers les hommes, & religieuſe envers les dieux, ſans ſe fâcher inutilement contre les méchans, ni flatter baſſement l'ignorance, ſans regarder les accidens que l'ordre général du monde amene comme des choſes étranges ou impoſſibles à ſupporter, & ſans ſe livrer aux ſenſations qu'une vile chair éprouve. (VII. 66.) πόθεν = συμπαθῆ (1).

I X.

La perfection des mœurs conſiſte à paſſer

(1) Le manuſcrit du roi porte, fol. 177, εἰ μὲ τηλαύγως Σωκράτους τὴν διάθεσιν. J'ai ſuivi cette leçon, & j'ai joint les deux derniers mots du texte τὸν νῦν avec le §. 67.

chaque jour comme si ce devoit être le dernier, sans trouble, sans lâcheté, sans dissimulation. (VII. 69.) τοῦτο = ὑποκρίνεσθαι.

X.

Ce qu'un être animé qui raisonne & qui est sensible aux devoirs de la société, trouve dénué d'intelligence & d'instinct social, lui paroît avec raison fort au-dessous de sa dignité propre. (VII. 72.) ὃ ἂν = κρίνει.

X I.

Ai-je quelque fonction à remplir? je m'en acquitte en la rapportant au bien de l'humanité. M'arrive-t-il quelqu'accident? je le reçois en le rapportant aux dieux & à cette source commune de toutes choses, d'où procede tout ce qui se fait. (VIII, 23.) πράσσω = συμμηρύεται.

X I I.

Il seroit sans doute plus agréable de sortir de la vie sans avoir connu le mensonge, ni la dissimulation, ni le luxe, ni le faste.

Mais après s'être rassasié de toutes ces fautes, il reste une ressource, qui est de mourir plutôt que de se résoudre à croupir volontairement dans le mal. Hé quoi ! l'expérience ne t'a pas encore persuadé de t'enfuir du milieu de cette peste? Car la corruption de l'âme est une peste pour toi bien plus que l'altération & la mauvaise qualité de l'air. Ceci n'est une peste que pour l'animal comme animal, au lieu que l'autre est la peste des hommes en tant qu'hommes. (IX. 2.) χαριεστέρου = εἰσιν.

XIII.

Celui qui ne dirige pas toujours ses actions à un seul & même but, ne sauroit être pendant toute sa vie toujours égal & le même. Ce n'est pas assez dire, si tu n'ajoutes quel doit être ce but. Or, puisque tous les hommes n'ont pas la même idée sur les biens, pas même sur ceux à qui la plupart donnent ce nom, & comme ils s'accordent seulement sur de certains biens, je veux dire sur ceux qui le sont en effet

pour toute la ſociété : il ſuit de-là que notre but doit être de faire des actions utiles à l'eſpece humaine & à notre ſociété particuliere; car celui qui rapportera toutes les affections de ſon cœur à ce but, rendra toutes ſes actions uniformes, & par ce moyen il ſera toujours le même. (XI. 21.) ᾧ μὴ = ἴσ̓ται.

X I V.

Quel eſt ton métier? D'être vertueux. Quel bon moyen de le devenir? Par les principes qu'inſpire la contemplation de la nature univerſelle & de la ſtructure particuliere de l'homme. (XI. 5) τίς σου = κατασκευῆς.

X V.

La main ni le pied ne font point un travail au-deſſus de leur nature, tant que le pied ne fait que les fonctions de pied, & la main celles de main. Il en eſt de même de l'homme comme homme : ce n'eſt pas pour lui un travail au-deſſus de la nature de remplir des devoirs d'un homme; & s'il n'y a rien là au-deſſus de ſa nature,

il n'y a point de mal pour lui. (VI. 33.) ὐκ ἔϛιν = αὐτῷ.

CHAPITRE XXXIII.

Se détacher & s'attacher.

I.

CONSIDERE les tems, par exemple, de *Vespasien*, tu y verras tout ce qu'on voit aujourd'hui : des hommes qui se marient, qui élevent des enfans, qui sont malades, qui meurent, qui font la guerre, qui célebrent des jeux. Tu y verras des marchands, des laboureurs, de bas courtisans, des hommes remplis d'orgueil, ou de soupçons, ou de mauvais desseins; quelques-uns qui souhaitent la mort; d'autres qui se plaignent de l'état présent des choses; d'autres enfin qui s'occupent de folles amours, de ramasser des trésors, d'obtenir un consulat, un royaume. Tous ces gens-là ont cessé de vivre; ils ne sont plus nulle part.

Passe en revue les tems de *Trajan*. Le spectacle se trouvera le même. Cet âge s'est encore évanoui.

Jette les yeux sur d'autres époques. Parcours toutes les nations de la terre. Vois combien d'hommes, après s'être bien tourmentés pendant leur vie, sont morts après une courte apparition, se sont résolus en leurs premiers principes. Rappelle-toi surtout ceux de ta connoissance, que tu as vu s'occuper de soins frivoles, sans jamais songer à faire les actions propres à la structure d'un être raisonnable, ni s'attacher à cet unique moyen de vivre contens. (IV. 32 en partie.) ἐπινοήσον = ἀρκεῖσθαι.

I I.

On s'est familiarisé avec tous ces objets par l'habitude; mais leur durée n'est que d'un jour, & ils sont composés d'une matiere sale & dégoûtante. Ce sont aujourd'hui les mêmes que l'on voyoit du tems de ceux que nous avons enterrés. (IX. 14.) πάντα = κατεθάψαμεν.

III.

La matiere de chaque corps n'eſt que pourriture. C'eſt de l'eau, de la pouſſiere, des oſſemens, de l'ordure. Les marbres ſont de ſimples callosités de la terre ; l'or & l'argent ne ſont que des ſédimens. Ma robe n'eſt que du poil de bête, & ſa couleur de pourpre n'eſt que le ſang d'un coquillage. Tout le reſte à le même fond ; & même ce qui reſpire n'eſt pas de nature différente : il vient de là & y retourne. (IX, 36.) τὸ σαπρὸν = μεταβάλλον.

IV.

Sais-tu en quoi conſiſtent les bains que tu prends ? C'eſt de l'huile, de la ſueur, de la craſſe, de l'eau, des raclures, toutes choſes de mauvaiſe odeur. Ce qui fait notre vie & tout ce qui entre dans la compoſition des êtres en général, n'eſt pas d'une autre nature. (VIII. 24.) ὁποῖον = ὑποκείμενον.

V.

Toutes choſes ſont couvertes, pour

ainsi dire, d'un voile si épais, que plusieurs philosophes de mérite ont cru qu'on ne pouvoit absolument en connoître le fond ; & les stoïciens eux-mêmes pensent que la connoissance en est au moins difficile. Toutes nos opinions sont sujettes à erreur ; car où est celui qui ne se trompe jamais ? Passe maintenant aux objets que nous pouvons posséder. Qu'ils sont de peu de durée ! Et qu'ils sont méprisables, puisqu'ils peuvent être entre les mains d'un débauché, d'une courtisanne, d'un brigand ! Porte ensuite tes regards sur les mœurs de ceux qui vivent avec toi. Le plus agréable d'entre eux est à peine supportable ; que dis-je ? à peine quelqu'un d'eux peut-il se supporter lui-même.

Au milieu donc de tant d'obscurité, de toute cette ordure, de ce torrent (1) qui emporte la matiere, le tems, les mouvemens particuliers, & tout ce qui se meut, je ne conçois pas ce qui peut mériter de

(1) Le texte porte ῥίσει, mais Xylander a traduit *fluxu*, ce qui prouve qu'il avoit lu ῥεύσει ou ῥύσει.

l'eſtime ou le moindre attachement. On eſt réduit au contraire à ſe conſoler ſoi-même en attendant ſa propre diſſolution; mais il faut l'attendre ſans ſe chagriner du retardement, & chercher ſon repos dans ces deux points qui ſont d'une reſſource unique; l'un, qu'il ne m'arrivera rien qui ne ſoit dans les diſpoſitions de la nature univerſelle; l'autre, qu'il dépend de moi de ne rien faire contre mon Dieu & mon génie; car nulle puiſſance au monde ne peut me néceſſiter à leur déſobéir. (V. 10.)
τὰ μέν == παραβῆναι.

V I.

Conſidere ſouvent avec quelle promptitude tout ce qui exiſte & ce qui naît eſt emporté & diſparoît après une courſe incertaine; car la matiere s'écoule ſans ceſſe comme un fleuve. Les opérations naturelles & leurs cauſes ne produiſent que des changemens continuels & des transformations; il n'y a preſque rien de ſtable & de permanent. Regarde encore de près cette im-

mense étendue du passé & de l'avenir, dans laquelle tout s'évanouit.

N'y a-t-il donc pas de la folie à celui qui pour de tels objets s'enorgueillit, ou se tourmente, ou se plaint comme en étant importuné ? Combien de tems l'est-il ? Et que ce tems est court ! (V. 23.) πολλάκις = ἐνοχλήσαντι (1).

V I I.

Voici un bel endroit de Pythagore (2) : celui qui veut faire un discours sur les hommes, doit considérer, dit-il, comme d'un lieu élevé, tout ce qui se passe sur la terre, ce grand nombre de sociétés, d'armées, de labourages, de mariages, de divorces, de naissances, de morts ; le tumulte des tribunaux, les pays inhabités, les barbares de toutes couleurs, les réjouissan-

(1) Ces derniers mots, touchant la durée, auroient dû être imprimés dans le texte entre deux parentheses.

(2) Le texte dit *Platon ;* mais Upton, dans ses notes sur l'Epictete d'Arrien, page 136, observe que ce passage, qu'aucun savant n'a trouvé dans Platon, est une pensée très-connue de Pythagore, à laquelle Epictete fait souvent allusion.

ces, les deuils, les foires, les marchés, la confuſion de tout cela, & ce mêlange de choſes contraires dont le monde eſt compoſé. (VII. 48.) καλὸν = συγκοσμούμενον.

VIII.

Tous les corps particuliers paſſent comme un torrent au travers de la ſubſtance de l'univers. Ils ſont nés avec lui, & lui ſervent, comme nos membres ſe ſervent réciproquement.

Combien le tems n'a-t-il pas déjà englouti de Chryſippes ? Combien de Socrates ? Combien d'Epictetes ? Applique cette réflexion à chaque homme, à chaque objet. (VII. 19.) διὰ = προσπιπτέτω.

IX.

Retourne les objets. Conſidere bien ce que c'eſt. Que devient-on par la vieilleſſe, par la maladie, par la débauche ? (VIII. 21. en partie.) ἐκστρέψαν = πορνεύσαν.

X.

Des querelles, des jeux d'enfans, des

ames qui promenent des morts, image vivante de l'hiſtoire des manes. (IX. 24.) παιδίων = νεκυίας.

X I.

Repréſente-toi ſans ceſſe l'éternité du tems & l'immenſité de la matiere. Chaque corps n'eſt, par rapport à celle-ci, qu'un grain de millet, & ſa durée n'eſt, pour le tems, qu'un tour de vrille. (X. 17.) τοῦ ὅλου = περιστροφή.

X I I.

En t'arrêtant ſur chaque objet qui s'offre, imagine-toi qu'il ſe diſſout déjà, qu'il eſt en voie de changer de forme, de ſe pourrir, de ſe diſſiper. Tout a été fait pour mourir. (X. 18.) εἰς = θνήσκειν.

X I I I.

EPICTETE conſeilloit à tout pere qui baiſe ſon enfant de dire tout bas : *tu mourras peut-être demain*. Mais cela eſt de mauvais augure ! Rien, dit-il, de ce qui ſignifie une opération naturelle n'eſt de mauvais augure, car autrement il ſeroit de mauvais

augure de parler de la moiſſon. (XI. 34, & l'Epictete d'Arrien. III. 24. page 508.) καταφιλοῦντα = δύσφημον (1).

X I V.

Dieu ne regarde que les eſprits, ſans faire attention à ces vaſes matériels, à ces écorces, à ces ordures qui les enveloppent; car l'intelligence divine ne touche qu'aux émanations dérivées de ſa propre ſubſtance. Accoutume-toi à faire de même: tu te débarraſſeras d'une foule d'inquiétudes qui t'aſſiegent; car celui qui ne voit autour de ſon ame qu'une miſérable enveloppe de chair, daignera-t-il s'occuper d'un bel habit, d'un palais, de la gloire même, & de tous les entours de même genre qui le couvrent? (XII. 2.) ὁ Θεὸς = ἀσχολήσεται (2).

(1) J'ai fait ici quelques changemens au texte ordinaire en ſuivant les manuſcrits du Roi & du Vatican, comme on le verra dans le texte grec ci-après.

(2) Dans le manuſcrit du roi on ne lit pas μόνων avant ἅπτεται, & après ἰδίοις on lit σ' αυτον, le mot σκηνὴν n'y eſt pas. J'ai ſuivi le texte imprimé.

X V.

Dans peu, & toi, & tout ce que tu vois maintenant, & tous ceux qui vivent aujourd'hui, vous ne ſerez plus; car tout eſt né pour être déplacé, changé, corrompu, afin que de tout ce débris il naiſſe, dans l'ordre marqué, d'autres productions. (XII. 21.) ὅτι — γίνηταί.

X V I.

Tout change. Toi-même tu changes continuellement & tu te détruis dans quelque partie. Il en eſt de même du monde entier. (IX. 19.) πάντα = ἔχοι.

X V I I.

Bientôt la terre nous couvrira tous. Elle-même changera. Tout prendra d'autres formes, & puis d'autres à l'infini. Or, en conſidérant cette ſuite de changemens (1) & de transformations, & leur rapidité, il y a bien lieu de ſe dégoûter de tout ce

(1) Au lieu de ἐπικυμαμάτωσεις, le manuſcrit du Vatican porte ἐπικαλυμματώσεις.

qui est mortel. La cause universelle est un torrent qui entraîne tout. (IX. 28 à la fin, avec le commencement du 29ᵉ.)
ἴδη = φέρει.

XVIII.

En voyant *les philosophes de ton tems*, Satyron, Euphrate, Alcyphron, Xénophon, imagine-toi voir *les anciens* philosophes Eutyches, Hymene, Eutichyon, Sylvain Tropeophore, Criton, Severus; & en te regardant toi-même, songe à quelqu'un des anciens Césars. Uses-en de même pour chacun de tes contemporains; rappelle-toi quelqu'autre ancien qui ait eu du rapport avec lui. Fais ensuite cette réflexion: où sont ces gens-là? Nulle part, ou bien ils sont en tel lieu que tu voudras l'imaginer. Ainsi tu t'accoutumeras à voir que les choses humaines ne sont que fumée, que néant, sur-tout si tu te ressouviens que ce qui aura une fois changé de forme, ne la reprendra jamais dans la suite des siecles.

Et toi, quand changeras-tu?

Mais quoi ! ne te ſuffit-il pas de paſſer avec honnêteté ce peu de jours ?

Quelle eſt la matiere, quel eſt le ſujet de tes averſions? Car enfin, qu'eſt-ce que tout cela, ſinon des occaſions d'exercice pour un homme raiſonnable qui a bien & méthodiquement réfléchi ſur tout ce qui ſe paſſe dans la vie? Arrête-toi donc juſqu'à ce que tu te ſois rendu ces idées propres, comme un fort eſtomac ſe rend propres toute ſortes d'alimens, comme un grand feu tourne en flamme & en lumiere tout ce qu'on y jette. (X. 31.) Ζατύρωνα = ποιεῖ (1).

X I X.

Lorſqu'on a une fois mordu (2) aux vrais principes, un mot très-court & même trivial ſuffit pour nous faire bannir la triſteſſe & la crainte. Par exemple, ce mot [*d'Homere*] :

(1) Le manuſcrit du Vatican porte ὁ ἐρρώμενος σ]οχασμός ; *La bramata mira.* (Cardinal Barberin.)

(2) Au lieu de δεδηγμένῳ, le manuſcrit du roi porte δεδηγμένῳ.

Comme

Comme on voit par les vents les feuilles arrachées....

. . . .

De même les mortels (1)......

Oui, tes chers enfans ne ſont que des feuilles légeres ; feuilles auſſi ces hommes qui, d'un air de vérité, nous louent & nous béniſſent en public, ou qui au contraire nous maudiſſent en particulier, nous déchirent & font de nous mille railleries; feuilles pareillement ceux qui, après notre mort, ſe ſouviendront de nous : un printems les voit naître, un coup de vent les abat, enſuite la forêt en repouſſe d'autres; mais leur durée eſt également courte.

Et toi tu crains, & tu deſires tout, comme ſi tout devoit être éternel ?

Tu mourras auſſi, & celui qui t'aura mené au tombeau ſera bientôt pleuré par un autre. (X. 34.) τῷ = θρήνήσει.

XX.

Dans un moment il ne reſtera plus de

(1) Le manuſcrit du roi ne contient que les mots d'Homere qu'on traduit ici, & Xylander ne traduiſit rien de plus.

toi que de la cendre, des os arides, un nom, pas même un nom, qui n'eſt qu'un peu de bruit, un écho. Oui, ce qu'on reſpécte le plus dans la vie n'eſt que vanité, pourriture, petiteſſe. Ce ſont des chiens qui ſe battent, des enfans qui ſe diſputent; ils rient, & le moment d'après ils pleurent. La foi, la pudeur, la juſtice, la vérité ont quitté la terre pour s'envoler au ciel. Qu'eſt-ce qui t'attache ici bas? Sont-ce les objets ſenſibles? Mais ils changent, ils n'ont point de ſolidité. Sont-ce tes ſens? Mais ils t'éclairent mal; ils ſont ſujets à erreur. Eſt-ce tes eſprits vitaux? Mais ce n'eſt qu'une vapeur du ſang. Eſt-ce de devenir célebre parmi ces hommes? Ce n'eſt rien. Pourquoi donc n'attends-tu pas paiſiblement, ou d'être éteint, ou d'être déplacé? Et juſqu'à ce que ce moment arrive, te faut-il autre choſe pour vivre content, que d'honorer & bénir les dieux, faire du bien aux hommes, ſavoir ſouffrir & t'abſtenir, & ne jamais oublier que tout ce qui eſt extérieur à ton corps & à ton ame n'eſt ni

à toi, ni dans ta dépendance? (V. 33.) ὅσον = ἐπὶ σοὶ ;

XXI.

Dans peu tu oublieras tout, & tu en ſeras oublié (VII. 21.) ἐγγὺς = λήθη,

XXII.

Accoutume-toi à contempler les transformations des êtres les uns dans les autres. Fais-y une continuelle attention. Exerce-toi dans cette partie. Rien ne rend l'ame plus grande : elle ſe détache par là du corps. Celui qui penſe que bientôt il faudra tout quitter en quittant les hommes, ſe ſoumet aux loix de la juſtice pour tout ce qu'il faut faire, & aux loix de la nature univerſelle pour tout ce qui arrive. Il ne fait pas la plus légere attention à ce que les autres diſent, penſent, ou font à ſon ſujet, content de ces deux choſes, de faire avec juſtice ce qu'il doit faire dans le moment, & d'aimer ce qui dans le moment lui eſt diſtribué.

» terre, les germes de tout ce qui y a été pro-
» duit, sur-tout dans les êtres raisonnables, à
» qui seuls il appartient d'entretenir par la raison
» un commerce avec Dieu. Pourquoi donc ne
» diroit-on pas que nous sommes des conci-
» toyens de l'univers, & des fils de Dieu »?
(*Là même, pag. 51*).]

CHAPITRE XXXIV.

Sur la mort.

I.

LA mort est, comme la naissance, un mystere de la nature, une nouvelle combinaison des mêmes élémens. Mais il n'y a rien là qui doive faire de la peine, car il ne s'y trouve ordinairement rien qui répugne à l'essence d'un être intelligent, ni au plan de sa formation. (IV. 5.) ὁ θάνατος = παρασκευῆς.

I I.

Est-ce dissipation? résolution en atomes? anéantissement? extinction? simple déplacement? (VII. 32.) περὶ θανάτου = μετάστασις.

III.

Oh ! que toutes choſes ſont bien vîte engloutics : les corps par la terre, leur mémoire par le tems ! Qu'eſt-ce que tous les objets ſenſibles, particuliérement ceux qui nous amorcent par l'idée du plaiſir, ou qui nous épouvantent par l'idée de la douleur, ou ceux qu'on admire tant ? Que tout cela eſt frivole, mépriſable, bas, corruptible, cadavéreux ! Approche-toi, en eſprit, de ceux même dont les opinions & les ſuffrages diſpenſent la gloire. Songe ce que c'eſt que la mort. Si tu parviens à bien connoître ce ſeul objet, ſi tu en ſépares par la penſée tout ce que l'imagination y ajoute, tu ne la verras que comme un ouvrage de la nature ; or, il faut être enfant pour avoir peur d'un effet naturel. Et ce n'eſt pas ſeulement une opération de la nature, mais de plus une opération qui lui eſt utile.

Comment l'homme tient-il à Dieu ? Par quelle partie, & quand y tient-il ? Et quel repos cette partie de l'homme ne trouve-

t-elle pas en Dieu? (II. 12.) *πῶς = μόριον* (1).

I V.

Tu as ſubſiſté comme partie d'un tout. Ce qui t'avoit produit t'abſorbera, ou, pour mieux dire, tu ſeras reçu, par un changement, dans le ſein fécond du Pere de la nature (2). (IV. 14.) *ἐνυπνέστης = μεταβολήν.*

V.

Ce qui eſt venu de la terre retourne à la terre; mais ce qui avoit une céleſte origine retourne dans les cieux, *dit un poëte.* Ce premier changement eſt, ou une ſéparation d'atomes qui étoient adhérens; ou, ce qui revient au même, c'eſt une diſperſion d'élémens inanimés. (VIII.) *καὶ τὰ = στοιχείων.*

V I.

Celui qui redoute la mort craint, ou d'être privé de tout ſentiment, ou d'en avoir d'une autre ſorte. Mais au premier

(1) Je mets un point après *ὅταν*; & au lieu d'*ἔχῃ*; je lis *ἐκεῖ* qui ſignifie *là*, en Dieu.

(2) Voir ci-deſſus ma note ſur le chap. XXII. 4.

cas il n'aura point de mal, & au second il sera autrement animé ; il ne cessera pas de vivre. (VIII. 58.) ὁ τὸν = παύσῃ.

VII.

Si les ames sensitives ne périssent pas, comment depuis tant de siecles l'air peut-il les contenir ? Mais comment la terre peut-elle contenir tant de corps qui y ont été renfermés depuis le même tems ?

Comme les corps, après quelque séjour en terre, s'alterent & se dissolvent, ce qui fait place à d'autres ; de même les ames, après quelque séjour dans l'air, s'alterent, se fondent & s'enflamment, en rentrant dans le sein fécond du premier principe de l'univers (1), ce qui fait place à celles qui surviennent.

(1) Ce n'est ici qu'une hypothese. Marc-Aurele y considere l'esprit comme un feu renfermé dans une nue. La nue se fond ; l'esprit s'enflamme, & il rentre seul dans le sein de l'Etre suprême, dont il est émané.

Plusieurs autres philosophes ont donné à l'esprit une sorte de vêtement d'air. Timée & Platon disent que l'esprit est logé dans l'ame, & l'ame dans le corps. *Plato in Timæo, p. 527, Fiscini.* Mais il est à propos de voir aussi ma note sur le §. 4 du chap. XXII. ci-dessus.

Voilà ce qu'on peut répondre, en ſuppoſant que les ames ne périſſent pas.

Or, non-ſeulement il faut tenir compte de ce grand nombre de corps enterrés, mais encore des animaux qui ſont mangés tous les jours, tant par nous que par d'autres animaux ; car combien y en a-t-il de conſommés, qui ont été comme enterrés dans les corps de ceux qui s'en nourriſſent ! Cependant le même lieu les contient, parce qu'ils y ſont convertis en ſang, en air & en feu. (IV. 21 en partie.) εἰ διαμένουσιν — ἀλλοιώσεις.

VIII.

Il ne faut jamais oublier ce mot d'HÉRACLITE, que la mort de la terre eſt de ſe tourner en eau, celle de l'eau de ſe tourner en air, celle de l'air de ſe tourner en feu, & réciproquement. (IV. 46 en partie.) ἀεὶ = ἔμπαλιν.

IX.

C'eſt une néceſſité aux parties du grand tout, je veux dire à toutes celles qui com-

posent le monde visible, de se corrompre; c'est-à-dire, de s'altérer, pour aller former d'autres individus.

Si je dis que c'est pour elles un mal, & un mal nécessaire, ce monde est donc mal gouverné; car en effet ses parties paroissent faites pour s'altérer & se corrompre en mille manieres.

Est-ce que la nature auroit voulu tout exprès faire du mal à ses parties, les assujettir au mal, les créer pour les y faire tomber inévitablement? Ou bien cela se passeroit-il indépendamment de la nature? L'un & l'autre est incroyable.

Que si quelqu'un, sans parler de la nature, disoit seulement, les parties du monde sont ainsi faites; il n'évitera pas le ridicule de la contradiction qu'il y a de convenir que les parties du monde sont faites pour changer de forme, & d'être cependant étonné, fâché même de ces changemens comme d'un désordre; sur-tout dès qu'on voit chaque individu se résoudre dans les principes dont il avoit été formé; car la

corruption vient, ou de la difperfion des élémens du corps, ou de la converfion de ce qu'il a de folide en terre, & de ce qu'il a de fpiritueux en air, l'un & l'autre rentrant dans la pépiniere de tous les êtres de l'univers (1), pour être confumé un jour avec lui, ou pour le renouveller par de perpétuelles viciffitudes.

Et n'imagine pas que ces parties folides & fpiritueufes du corps y foient depuis fa conception; car tout ceci n'y eft que d'hier ou d'avant-hier, par les alimens ou la refpiration. C'eft donc ceci qui change, & non ce que la mere a mis au monde.

Et fi tu fuppofes que ceci faffe une principale partie de l'homme, c'eft une fuppofition qui, à mon avis, ne détruit pas ce qui eft & que j'ai voulu dire (2). (X. 7.)
τοῖς μέρεσι = λεγόμενον.

X.

Tout ce qui eft corporel va très-vîte fe

(1) Voir ci-deffus ma note, chap. XXII. 4.

(2) Savoir, que l'efprit feul conftitue l'homme, & que le corps n'en eft qu'un vêtement corruptible & mortel.

perdre dans la masse totale de la matiere. Tout ce qui agit comme cause particuliere, est repris très-vîte par le principe de toute activité dans l'univers; & la mémoire de tout est engloutie très-vîte dans l'abyme du tems (1). (VII. 10.) πᾶν = αἰῶνι.

X I.

J'ai été composé de matiere & de quelque chose qui agit en moi comme cause. Et comme ni l'un ni l'autre n'ont été faits de rien, ni l'un ni l'autre ne seront anéantis. Ainsi toute partie qui est à moi sera changée en quelqu'autre partie du monde, & celle-ci en une autre, à l'infini. C'est par un de ces changemens que j'ai existé, que mes parens ont existé, & de même en remontant

(1) Marc-Aurele paroît croire que l'esprit de l'homme, après sa réunion avec Dieu, ne conserve pas le souvenir de sa vie passée. Il pouvoit avoir observé, qu'après de grandes maladies, on se trouve quelquefois avoir tout oublié, jusqu'à son nom, quoique le bon sens reste, & avoir conclu de-là que la mémoire tient aux organes du corps.

Cette idée est remarquable : elle porte fort loin. Voir aussi ma note, chap. XXII. 4.

plus haut indéfiniment ; car on peut s'exprimer de cette ſorte, quoique le monde ſoit deſtiné à éprouver les révolutions fixées par celui qui le gouverne. (1). (V. 13.) *εξ αἰτιώδους = διοικῆται.*

X I I.

Pluſieurs grains d'encens ont été deſtinés à brûler ſur le même autel. Que l'un y tombe plutôt, l'autre plus tard, cette différence n'eſt rien. (IV. 15.) *πολλα = ἐδῶν.*

X I I I.

Si quelque Dieu venoit t'annoncer que tu dois mourir demain, ou au plus tard après-demain, tu ne te ſoucierois pas beaucoup que ce fût après-demain plutôt que demain, à moins que tu ne fuſſe le plus lâche des hommes ; car quel ſeroit ce délai ? Penſe de même qu'il t'importe peu de mourir demain ou après pluſieurs années. (IV. 47.) *ὥσπερ = νόμιζε.*

(1) Cette explication eſt fondée ſur l'article 3, liv. II. du texte. J'en fais l'obſervation à cauſe de l'importance du ſujet.

X I V.

Un moyen trivial, mais fort bon, pour mépriser la mort, c'eſt de ſonger aux vieillards qui ont le plus tenu à la vie. Ont-ils quelqu'avantage ſur ceux qui moururent jeunes ? On doit trouver quelque part les tombeaux de *Cadicien*, de *Fabius*, de *Julien*, de *Lepide*, & de leurs pareils, qui, après en avoir enterré tant d'autres, l'ont été à leur tour (1). Toute vie eſt courte; & encore dans quelles miſeres, dans quelle ſociété, dans quel corps nous faut-il la paſſer ? Ce n'eſt donc pas grand'choſe. Regarde derriere toi l'immenſité des tems, & devant toi un autre infini : dans cet abyme quelle eſt la différence de trois jours à trois ſiecles? (IV. 50.) ἰδιωτικὸν = τριγερηνίου.

X V.

Il eſt égal d'avoir connu ce monde trois années, ou cent. (IX. 37 à la fin.) ἴσον = ἱστορῆσαι.

(1) Au lieu de ὅλον, le manuſcrit du Vatican porte ἄλλον.

X V I.

Celui qui voit maintenant le monde, a tout vu. Il a vu toute l'éternité passée & à venir. Car tout est & sera de même nature & de même apparence. (VI. 37.) ὁ τὰ νῦν = ὁμοειδῆ.

X V I I.

Lorsqu'au théatre & en d'autres jeux on ne te fait voir qu'une répétition uniforme des mêmes objets, tu t'ennuies. Il devroit t'en arriver autant toute la vie, car dans ce monde tu ne vois en haut, en bas, que les mêmes effets, un jeu égal de causes toujours les mêmes. Ah, ceci ne finira-t-il point! (VI. 46.) ὥσπερ = τίνος οὖν;

X V I I I.

Revois le passé. Que de révolutions d'empires! Tu peux aussi voir l'avenir; le spectacle sera le même, tout ira du même pas & sur le même ton que ce qui se passe aujourd'hui. Il est donc égal d'être pendant quarante ans spectateur de la vie

humaine, ou de l'être pendant dix mille; car que verrois-tu de plus? (VII. 49.)
τὰ προγεγονότα = ὄψει;

X I X.

Tous les êtres vivans que tu vois, & tous ceux qui les voient, tomberont bientôt en pourriture. Le vieillard décrépit qui meurt, ne se trouvera pas en meilleur état que celui qui meurt très-jeune. (IX. 33.)
πάντα = προώρω.

X X.

Celui qui ne reconnoît pour bon que ce qui se fait aux tems marqués : celui qui pense qu'il est égal d'avoir eu, ou non, assez de tems pour faire beaucoup d'actes de raison, & qu'il n'y a point de différence à voir ce monde plus ou moins d'années, celui-là, dis-je, n'envisage pas la mort comme un objet terrible. (XII. 35.)
ᾧ τὸ = φοβερόν.

X X I.

O homme! tu as été citoyen de la grande ville du monde. Que t'importe de ne l'avoir

l'avoir été que cinq ans? Personne ne peut se plaindre qu'il y ait de l'inégalité dans ce qui se fait par les loix du monde. Qu'y a-t-il donc de fâcheux si tu es renvoyé de la ville, non par un tyran, ni par un juge inique, mais par la nature même qui t'y avoit admis? C'est comme si un acteur étoit congédié du théatre par l'entrepreneur qui l'y avoit employé. Hé, je n'ai pas joué les cinq actes, je n'en ai joué que trois! Tu dis bien. Mais, dans la vie, trois actes font une piece complette; car elle est toujours terminée à propos par celui qui l'ayant composée, ordonne maintenant l'interruption. En tout cela tu n'as été ni l'auteur ni la cause de rien. Va-t-en donc paisiblement; car celui qui te congédie est plein de bonté. (XII. 36.) ἄνθρωπε = ἵλεως.

XXII.

Hypocrate, après avoir traité bien des maladies, est tombé malade, est mort. Les devins, après avoir annoncé bien des morts, ont été enlevés à leur tour par la Parque.

ALEXANDRE, & POMPÉE, & CAÏUS-CESAR, après avoir si souvent détruit, de fond en comble, des villes entieres, après avoir fait périr dans les combats plusieurs milliers d'hommes de cheval & de pied, sont enfin sortis eux-mêmes de la vie. HÉRACLITE, après avoir dit en physicien tant de belles choses sur l'embrasement du monde, est mort le corps plein d'eau, & couvert de fiente de vache. La vermine fit mourir DÉMOCRITE, & une autre sorte de vermine tua SOCRATE. Qu'est-ce à dire? Tu t'es embarqué; tu as navigué; tu es arrivé; sors du vaisseau. Si c'est pour une autre vie, tout est plein de la divinité: tu y trouveras des dieux. Si c'est pour être privé de tout sentiment, tu cesseras d'être obsédé par la douleur, par la volupté, & d'être assujetti au vase qui te renferme: vase si fort au-dessous de toi. Faut-il que ce qui doit servir commande? Tu es esprit & génie; le reste n'est que fange & pourriture. (III. 3.) ἱπποκράτης = λύθρος.

XXIII.

Combien de ceux qui étoient entrés avec moi dans le monde en ſont déja ſortis! (VI. 56.) ποσοι = ἀπεληλύθασιν.

XXIV.

La vie eſt moiſſonnée comme des épis dont les uns ſont mûrs & les autres verds. (VII. 40.) βίον = μή (1).

XXV.

N'oublie pas combien il eſt mort de médecins qui ſouvent avoient froncé les ſourcils auprès de leurs malades; combien d'aſtrologues qui avoient prédit avec emphaſe les morts des autres; combien de philoſophes qui avoient débité avec confiance une infinité de ſyſtêmes ſur la mort & l'immortalité; combien de guerriers fameux

(1) Cette explication eſt nouvelle, mais juſtifiée par le paſſage d'Euripide, dont cet article eſt tiré. On peut voir Gataker, & Plutarque dans ſa conſolation d'Appollonius.

qui avoient immolé un nombre d'ennemis; combien de tyrans qui, avec une horrible férocité, avoient abusé de leur pouvoir sur la vie de leurs sujets, comme si eux-mêmes eussent été invulnérables; combien il est mort, pour ainsi dire, de villes entieres, *Helice*, *Pompeii*, *Herculanum*, une infinité d'autres! Passe encore successivement à tous ceux que tu as connus. Tel qui avoit enterré celui-ci, l'a été par celui-là, & le tout en fort peu de tems. Ah! il ne faut jamais perdre de vue que toutes les choses humaines sont passageres & sans consistance. Hier l'homme étoit un simple germe; demain ce sera une momie ou de la cendre. Il faut donc passer cet instant de vie conformément à notre nature, & nous soumettre à notre dissolution avec douceur, comme une olive mûre qui en tombant semble bénir la terre qui l'a portée, & rendre graces au bois qui l'avoit produite. (IV. 48.) ἐννοεῖν = δένδρῳ.

XXVI.

VERUS est mort avant *ma fille* LUCILLA,

& puis LUCILLA. MAXIMUS avant SECUNDA, & puis SECUNDA. DIOTIME avant EPITYNCAN, & puis EPITYNCAN. FAUSTINE *ma tante* avant *Tite* ANTONIN, & puis ANTONIN. Tout le reste a été de même. ADRIEN avant CELER, & ensuite CELER. Quant à ces gens d'un esprit si délié, si prévoyant dans l'avenir, ou si fastueux, où sont-ils? par exemple, ces génies subtils, CHIARAX, DÉMÉTRIUS le platonicien, EUDEMON, & leurs pareils, s'il y en a eu? Tout cela n'a duré qu'un jour; tout est mort depuis long-tems. Quelques-uns n'ont pas laissé d'eux le moindre souvenir, & la mémoire des autres a dégénéré en fables, ou disparu des fables mêmes. Souviens-toi donc de ceci: il faudra, ou que ce petit composé de ton être soit dissipé, ou que le foible principe de ta vie s'éteigne, ou qu'il soit déplacé & employé quelqu'autre part. (VIII. 25.)

Δύκιλλα = καταταχθῆναι.

XXVII.

Cour d'Auguſte, ſa femme, ſa fille, ſes petits-enfans, ſes beaux-fils, ſa ſœur, Agrippa, ſes parens, les officiers de ſa maiſon, Arius, Mécene, ſes médecins, ſes ſacrificateurs, tout eſt mort. Vois encore ailleurs, non la mort d'un ſeul homme, mais, par exemple, celle de la race entiere de Pompée. Auſſi trouve-t-on gravé ſur des tombeaux : ci gît le dernier de ſa race. Songe combien les ancêtres de celui-là s'étoient donné de ſoins pour laiſſer un héritier de leur nom. Quelqu'un ſera néceſſairement le dernier ; par conſéquent la famille entiere mourra. (VIII. 31.) αὐλὴ = θάνατον.

XXVIII.

Rien n'eſt plus propre à te faire mépriſer la mort, que de ſonger que ceux même qui ont regardé la volupté comme un bien & la douleur comme un mal, l'ont cependant mépriſée. (XII. 34.) πρὸς = καταφρόνησαν.

XXIX.

Que desires-tu ? D'exister ; c'est-à-dire, de sentir, de vouloir, de croître pendant un tems, de ne plus croître ensuite, de parler, de penser. Laquelle de ces facultés te paroît la plus excellente ? Si chacune en particulier te semble peu de chose, va au dernier, qui est d'obéir à ta raison & à Dieu. Mais il y a de la contradiction à honorer l'un & l'autre, & de ne pouvoir supporter la privation du reste par la mort. (XII. 31.)
τί ἐπιζητεῖς = αὐτῶν.

XXX.

Passe en revue le détail des actions de ta vie, & sur chacune demande-toi si la mort est terrible parce qu'elle pourra te priver de faire telle chose. (X. 29.)
κατὰ = στέρεσθαι.

XXXI.

Dusse-tu vivre trois mille & trente mille ans, n'oublie jamais que personne ne peut perdre que la vie qu'il a, ni jouir

d'une autre ſorte de vie que de celle qui s'évanouit ſans ceſſe. La plus longue & la plus courte vie reviennent au même, quoiqu'il n'en ſoit pas ainſi du paſſé; & il eſt viſible qu'il n'y a jamais que l'inſtant préſent qui nous échappe. On ne peut perdre ni le paſſé ni l'avenir ; comment pourroit-on être privé de ce qu'on n'a pas?

Rappelle-toi ces deux vérités : l'une, que de tout tems le ſpectacle du monde a été le même ; tout ne fait que rouler en cercle; il n'y a rien d'intéreſſant à voir les mêmes objets pendant un ſiecle ou pendant deux, ou même à l'infini : l'autre, que celui qui meurt fort jeune, ne perd pas plus que celui qui a vécu fort long-tems ; car l'un & l'autre ne perdent, *comme j'ai dit*, que l'inſtant préſent, puiſqu'on ne ſauroit perdre ce qu'on n'a pas (1). (II. 14.)

κᾀν = ἀποϐάλλει.

(1) Perd-on jeune ou vieux, l'eſpérance d'une plus longue ſuite de momens? Non, car l'eſpérance ſubſiſte encore au dernier ſentiment que l'on a de ſoi-même. On ne ſentira donc pas ſa perte.

XXXII.

La mort met heureusement fin à l'agitation que les sens communiquent à l'ame, aux violentes secousses des passions, à la mobilité, aux écarts de la pensée, à la servitude que la chair nous impose. (VI. 28.) θάναλος = λειλουργίας.

XXXIII.

Il ne tient qu'à toi de recommencer ta vie. Revois toutes les choses que tu as vues. C'est revivre. (VII. 2 à la fin.) ἀιαβιῶναί = ἀναβιῶναί.

XXXIV.

Le tems est comme un fleuve qui entraîne rapidement tout ce qui naît. Aussitôt qu'une chose a paru, elle est emportée. Une autre roule ensuite, mais pour ne faire que passer. (IV. 43.) ποταμός = ἐνεχθήσεῖαι.

XXXV.

Tous les objets que tu vois changent sans s'arrêter. Ils finiront par s'évaporer s'il

n'y a qu'une seule subſtance, ou par ſe réſoudre en leurs divers élémens. (VI. 4.) πάντα = σκιδασθήσεται.

XXXVI.

Un individu ſe hâte d'être, un autre de n'être plus; & de tout ce qui eſt né, quelque portion s'eſt déjà éteinte. Ces écoulemens, ces altérations renouvellent continuellement le monde, comme la ſuite continuelle du tems le rend & le rendra éternellement nouveau. Mais au milieu de ce courant où il n'y a rien de ſtable, quelqu'un pourroit-il faire cas de choſes ſi paſſageres? Ce ſeroit ſe prendre d'affection pour un oiſeau qui vole & qu'on perd de vue dans un moment. Notre vie n'a rien de plus ſolide que le cours des eſprits qui s'exhalent du ſang, & que la reſpiration de l'air. Vois ce que c'eſt qu'attirer l'air une fois, & puis le rendre, comme nous le faiſons continuellement. C'eſt la même choſe de rendre tout à la fois à la ſource de qui tu la tiens, cette reſpiration que tu reçus

en naissant hier ou avant-hier. (VI. 15.)
τὰ μὲν = ἔσπασας.

XXXVII.

On redoute son changement? Mais sans le changement, qu'est-ce qui se feroit dans le monde? Y a-il rien de plus familier, de plus ordinaire à la nature de l'univers? Toi-même pourrois-tu prendre le bain, si le bois ne changeoit? Pourrois-tu te nourrir, si les alimens ne changeoient (1)? Pourroit-il en général se rien faire d'utile sans le changement? Ne vois-tu pas que le changement qui t'attend sera de même nature que tous les autres dont la nature de l'univers ne peut se passer? (VII. 18.)
φοβεῖταί = φύσει.

XXXVIII.

La nature de l'univers se sert de toute la matiere comme d'une cire molle. Elle en fait maintenant le corps d'un cheval; puis mêlant avec le reste la matiere du

(1) Le manuscrit du roi porte μεταβάλλης deux fois.

cheval, elle en a fait un arbre, puis le corps d'un homme, puis autre chose; & chacun de ces êtres subsiste peu. Mais il n'y a pas plus de mal pour une armoire, d'être défaite ou d'être montée. (VII. 23.) ἡ τῶν = συμπαγῆναι.

XXXIX.

Ce qui meurt ne va pas tomber hors du monde; mais il y reste pour y chanter, & par conséquent se résoudre en ses élémens qui sont ceux du monde & les tiens propres. Or tous ces élémens se changent & ils n'en murmurent pas. (VIII. 18.) ἔξω = γογγύζει.

XL.

Tout ce que tu vois, la nature qui gouverne l'univers le changera, & de cette substance elle fera d'autres choses, puis d'autres, afin que le monde soit toujours jeune. (VII. 25.) πάντα = κόσμος.

XLI.

Te déplaît-il de peser tant de livres & de n'en pas peser trois cents ? Il en doit être de

même de ce que tu as à vitre tant d'années & pas davantage. Car comme tu es content de la quantité de matiere qui t'a été accordée, tu dois l'être auſſi de la durée. (VI. 49.) μήτι = χρόνου.

XLII.

Penſez-vous, diſoit Platon, qu'un homme né avec un eſprit mâle & aſſez fort pour contempler à la foi l'immenſité des tems & l'enſemble des êtres, regarde la vie humaine comme un bien conſidérable? Cela ne ſe peut. Ainſi un tel homme ne penſera pas que la mort ſoit un mal? Non ſans doute. (VII. 35.) Πλατωνικόν = ἥκιστά γε.

XLIII.

Point de mal aux êtres qui changent, comme aucun bien pour ce qui les remplace. (IV. 42.) οὐδὲν = ὑφισταμένοις.

XLIV.

La nature n'a pas moins dirigé la fin que le commencement & la route de chacun de nous. Celui qui joue à la paume fait de

même en la pouſſant. Mais eſt-ce un bien pour la balle d'être pouſſée en haut ? Eſt-ce un mal d'être portée en bas ou de tomber par ſon poids ? Eſt-ce un bien pour ces bouteilles qui ſe forment ſur l'eau de ſe ſoutenir, ou un mal de ſe rompre ? Dis-en autant d'une lampe. (VIII. 20.) ἡ φύσις = λύχνου.

X L V.

Périr n'eſt autre choſe qu'être changé : c'eſt ce qui plaît beaucoup à la nature univerſelle, qui fait ſi bien toutes choſes. De tout tems elle en a uſé ainſi. A l'infini elle fera des choſes nouvelles. Quoi donc! diras-tu que tout eſt & ſera toujours mal ? que tant de dieux n'ont pas eu aſſez de puiſſance pour corriger ce déſordre ? ou que le monde a été condamné à être perpétuellement miſérable ? (IX. 35.) ἡ ἀποβολή = συνέχεσθαι.

X L V I.

Chaque action particuliere qui finit en ſon tems ne perd rien de ſa valeur, parce qu'elle finit. Celui qui l'a faite n'éprouve

auſſi aucun mal à cauſe de cette fin. De même donc notre vie, qui n'eſt qu'un composé d'actions, venant à finir en ſon tems, ne devient pas malheureuſe en ce qu'elle finit, & celui qui en ſon tems ſe trouve parvenu à la derniere de ſes actions n'eſt point maltraité. C'eſt toujours la nature qui diſtribue le tems convenable & le terme: quelquefois ta nature particuliere, comme quand on meurt de vieilleſſe, & en général la nature de l'univers, lequel, par le changement continuel de ſes parties, eſt toujours jeune & vigoureux. Ce qui eſt utile à l'univers eſt toujours bien & toujours de ſaiſon: ainſi la fin de la vie n'eſt point un vrai mal pour nous, puiſqu'elle n'offre rien de honteux qui dépende de notre volonté, ni qui bleſſe les loix communes. C'eſt même un bien, puiſqu'elle eſt de ſaiſon pour l'univers, qu'elle lui eſt utile, & qu'elle eſt amenée avec tout le reſte.

Si tu penſes de cette façon, ſi tu te portes vers les mêmes objets que Dieu, & ſi ta raiſon ſe porte à approuver tout ce qu'il

fait, tu pourras te dire vraiment porté par l'esprit de Dieu. (XII. 23.) μία = φερόμενος.

XLVII.

Une action, un desir, une pensée meurent, pour ainsi dire, lorsqu'elles finissent. Il n'y a point de mal à tout cela.

Songe maintenant à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge avancé. Le passage de chacun de ces états à celui qui le suit, suppose la mort de celui qui a précédé; y a-t-il là quelque mal?

Passe ensuite aux intervalles de tems que tu as vécu sous ton aïeul, ta mere, ton pere; rappelle-toi ainsi plusieurs autres différences & changemens de situation, & t'arrêtant à la fin de chacune, demande-toi y a-t-il eu là quelque mal? Il en sera donc de même de la fin, de la cessation, du changement de toute ta vie. (IX. 21.) ἐνεργείας = μεταβολή.

XLVIII.

Du raisin verd, du raisin mûr, du raisin sec,

ſec, tout cela n'eſt que changement, non de l'être au néant, mais d'une maniere d'être en une autre. (XI. 35.) ὄμφαξ = μὴ ὄν.

XLIX.

Tout homme qui s'afflige & ſe fâche de quelqu'événement que ce ſoit, reſſemble à un vil pourceau qui, pendant qu'on l'immole, regimbe & crie. Fais-toi la même image de celui qui, ſe voyant étendu dans ſon lit, y déplore ſeul en ſecret ſa deſtinée. *Songe* qu'il n'a été donné qu'aux êtres raiſonnables d'obéir librement aux diſpoſitions primitives; car ne faire qu'y obéir ſimplement, c'eſt pour tous une choſe inévitable. (X. 28.) φαντάζου = ἀναγκαῖον.

L.

Aucun homme n'eſt aſſez fortuné pour n'avoir pas en mourant quelqu'un près de lui qui ſoit bien aiſe de l'événement. Que ce ſoit un homme vertueux & ſage, ne ſe trouvera-t-il pas quelqu'un qui, le voyant à ſa derniere heure, dira : je reſpirerai enfin, délivré de ce pédant? Il eſt vrai qu'il

ne faisoit du mal à aucun de nous, mais nous avons bien senti qu'en secret il nous condamnoit. Voilà pour l'homme de bien.

Quant à nous *souverains*, combien de sortes d'intérêts font dire à plusieurs : qu'il s'en aille ! Cette pensée donc doit te faire quitter la vie plus volontiers, car tu pourras te dire : je quitte une vie où ceux qui passoient la leur avec moi, pour qui j'avois tant travaillé, fait tant de vœux, pris tant de soucis, sont les mêmes qui veulent ma mort, dont peut-être ils esperent quelqu'avantage. Pourquoi rester ici plus long-tems?

Cependant ne t'en va pas pour cela moins bien disposé à leur égard ; continue d'avoir pour eux de l'affection, de l'amitié, de l'indulgence. Ne les quitte pas non plus comme si on t'arrachoit du milieu d'eux. Il faut que tu t'en sépares avec la même aisance que l'ame de ceux qui savent bien mourir se dégage de leur corps. Car enfin c'est la nature qui te lia & t'unit avec eux; c'est elle qui t'en détache. Je prends congé, il est vrai, de mes amis, mais sans déchi-

rement de cœur, sans violence ; car c'est une chose conforme à la nature. (X. 36.) ἰδίως = φύσιν.

L I.

Quelle ame que celle qui est prête à sortir du corps, dans le moment, s'il le faut, soit pour s'éteindre ou se dissiper, ou pour subsister à part ! Je dis prête par un effet de ses réflexions particulieres : non avec une fougue d'enfans perdus, comme les chrétiens (1), mais avec jugement & gravité, & d'une façon à faire passer ses sentimens dans l'ame d'un autre, sans faire le héros de théatre. (XI. 3.) οἷα = ἀτραγῴδως.

(1) *Comme les chrétiens*, ou plutôt, comme *quelques chrétiens* qui, par un excès de ferveur que les papes & les conciles condamnerent plusieurs fois, alloient se dénoncer eux-mêmes & courir aux supplices.

Enfans perdus ou *troupes armées à la légere*. Voir dans le journal de Trévoux, octobre 1713, le mémoire 140, mon mémoire, au même journal, mois d'avril 1764, tome 2, n°. 46, & l'histoire de l'établissement du christianisme, pag. 169.

Ce fut le président du Gas, de Lyon, qui le premier traduisit ainsi & avec raison, κατὰ ψιλὴν παράταξιν.

L I I.

Ne méprise point la mort; envisage-la favorablement comme un des ouvrages qui plaisent à la nature; car être dissous est la même chose que passer de l'enfance à la jeunesse & puis vieillir, que croître & se trouver homme fait, que prendre des dents, de la barbe & puis des cheveux blancs, que donner la vie à des enfans, les porter, puis en accoucher, & ainsi des autres opérations naturelles qui conviennent à chaque âge. Il est donc d'un homme sage de n'être ni léger, ni emporté, ni fier & dédaigneux sur la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. Attends donc le moment où ton ame éclorra de son enveloppe, comme tu attends que l'enfant dont ta femme est enceinte vienne au monde.

Si tu veux encore un reconfort trivial, mais propre à donner même du goût pour la mort, jette les yeux sur les objets dont elle te délivrera, & de quel bourbier de mœurs tu feras sorti! Il ne faut point s'irriter contre les méchans; il faut même en

prendre ſoin, & les ſupporter avec douceur. Souviens-toi cependant que tu n'auras point à quitter des hommes imbus des mêmes principes que toi; car ce ſeroit la ſeule choſe qui pourroit te faire reculer ſur la mort, & t'attacher à la vie, ſi tu pouvois eſpérer de ne vivre qu'avec des hommes fidelles à ſuivre des maximes ſemblables aux tiennes. Mais tu ſais combien la diſcordance de mœurs te rend fâcheuſe la néceſſité de vivre avec eux, juſqu'à te faire dire : ô mort, hâte-toi de venir, de peur qu'à la fin je ne m'oublie auſſi moi-même! (IX. 3.) μὴ = ἐμαυτῶ.

L I I I.

Ou tout eſt un amas confus d'atomes qui, après s'être accrochés, ſe diſperſent; ou bien tout a été uni & arrangé, ce qui ſuppoſe une providence. Au premier cas, pourquoi ſouhaiterois-je de reſter plus long-tems au milieu d'un aſſemblage fait au haſard, au milieu d'un bourbier? Devrois-je avoir d'autre deſir que de devenir terre à tous égards? Pourquoi me trouble-

rois-je? Car, quoi que je fisse, la force de la dispersion parviendroit jusqu'à moi; au lieu que s'il en est autrement, j'adore la main qui me gouverne, & je mets en elle tout mon repos, toute ma confiance. (VI. 10.) ἤτοι = διοικοῦντι.

NOTES

Sur l'immortalité de l'ame.

[Marc-Aurele considere l'homme comme composé d'un esprit, d'une ame sensitive & d'un corps.

Il paroît avoir envisagé l'esprit de l'homme sous l'emblême d'une sphere ou ballon, capable par son ressort de s'étendre ou se resserrer à son gré. (XI. 12.)

En suivant cette idée de Marc-Aurele, il faut dire que le ressort spirituel agit sur le fluide très-subtil qui certainement existe dans les nerfs & les muscles de l'homme, & que par eux il fait mouvoir à son gré quelques organes du corps, mais qu'il est affecté malgré lui de beaucoup de mouvemens de ses esprits vitaux excités par l'impression des objets du dehors, sur les sens.

L'esprit, selon Marc-Aurele, *est ce principe qui se donne à lui-même le mouvement, qui se tourne & se fait ce qu'il veut être.* (VI. 8. XI. 1.) *Il est d'une force invincible lorsqu'il se ramasse en lui-même comme une sphere d'une rondeur parfaite.* (VIII. 41. 48.) Il agit donc à son gré sur les esprits vitaux, non-seulement pour exécuter les mouvemens volontaires des bras, des jambes, mais même pour exciter ou tempérer ceux de l'imagination & des passions. (VI. 7.) Marc-Aurele n'a pas entrepris d'expliquer le comment de l'action de l'esprit pur sur le fluide vital. Il s'est borné sagement à l'expérience intime. Le souffle d'un ballon qui mettroit en mouvement le pendule d'une horloge, peut servir d'image à l'action déterminante de la volupté sur les esprits vitaux.

Mais l'esprit pur est affecté aussi malgré lui par tout ce qui vient des sens corporels, par tout ce qui agite les esprits vitaux. Il en est affecté, dit Marc-Aurele, *par une sorte de sympathie* (V. 26.) comme d'aimant

ou d'uniſſon, dont les effets ſe traſmettent auſſi à travers un milieu.

Voilà donc deux adjoints à l'eſprit pur, qui agiſſent ſur lui & ſur leſquels il agit. Il pouſſe en quelque ſorte & il eſt pouſſé, mais c'eſt un reſſort incorporel qui ſe donne auſſi le mouvement à lui-même.

Or, ces deux adjoints d'un côté, & l'eſprit pur de l'autre, ſont, ſelon Marc-Aurele, trois ſubſtances diſtinctes & de nature différente, trois élémens divers, ou trois reſſorts contigus & ſubordonnés. Le corps organiſé n'eſt au fond que matiere; une machine compoſée comme les plantes, qui ſubſiſte, ſe nourrit, croît & ſe reproduit à peu près comme elles. L'eſprit pur eſt un être ſimple, qui veut, qui penſe. Mais le fluide vital, ou l'ame ſenſitive, eſt une ſubſtance mitoyenne miſe en action par les deux autres. Elle eſt, ſelon Marc-Aurele, de même nature que celle des animaux, (IX. 8. XII. 30.) c'eſt elle, par exemple, qui eſt affectée par les images qui ſe peignent au fond de l'œil, & qui en tranſmet l'idée à l'eſprit pur.

Marc-Aurele ne s'arrête qu'aux faits, ſans

chercher à expliquer la nature de cet être intermédiaire entre l'ame raisonnable & le corps. Les difficultés à cet égard paroissent être les mêmes que sur l'ame des bêtes.

Nous n'expliquons que par la toute-puissance de Dieu comment son esprit, sans *frapper* les corps, les met en mouvement. Pourquoi bornerions-nous sa toute-puissance quant à l'activité réciproque des ames & des corps par un milieu purement sensitif qui les joint ? Dieu qui les a créés également, ne les a-t-il pas composés & tempérés convenablement aux effets que nous voyons ? Et concevons-nous assez bien leur nature pour en décider (1) ?

Cette ame sensitive est mortelle, selon

(1) PLATON a mieux pensé de la toute-puissance de Dieu, dans l'explication qu'il donne pour probable de la composition de l'ame. Il dit que, par sa *puissance*, Dieu réunit & concilia deux choses qui résistoient à être mêlées. (*Platon dans son Timée, p.* 528, *de Ficin. D. E.*) Voir Diogene Laërce, *liv.* 7, §. 156.

On peut voir encore l'*anthropologie* du marquis de GORINI-CORIO, chap. 9, *comment l'ame agit sur le corps*, ouvrage imprimé à Lucques 1755, & à Paris, 1761.

Voir sur-tout le *systême intellectuel* de CUDWORTH & de MOSHEIM, *chap.* 5, §. 17, *pag.* 1029.

Marc-Aurele, ainſi que le ſont le corps & les organes des ſens. (VI. 28.)

Qu'eſt-ce à dire mortels ?

Marc-Aurele entend qu'une telle ame ſenſitive & un tel corps organiſé ceſſent d'être les adjoints d'un tel eſprit, & qu'ils rentrent chacun dans leur élément, pour paſſer dans la compoſition d'autres individus à l'infini ; car, ſelon tous les philoſophes, rien ne retourne jamais à rien. Marc-Aurele ſur-tout ne ceſſe de parler de ces transformations des êtres les uns dans les autres.

Mais que devient l'eſprit pur ſéparé de l'ame ſenſitive & du corps ſes adjoints ?

Il rentre auſſi dans ſon élément qui eſt Dieu, dont il eſt un écoulement, une partie détachée. Voici les preuves que Marc-Aurele donne de cette extraction divine, & à quelles conditions il a conçu qu'une ame raiſonnable trouvera ſon repos dans ſa réunion avec Dieu.

Ce qui eſt certainement vrai pour l'eſprit humain l'eſt également pour tous les êtres

intelligens ſupérieurs à lui, & pour Dieu même. C'eſt ce que j'ai développé dans ma note à la fin du chapitre VII.

Ainſi il n'y a, dit Marc-Aurele, qu'une ſeule vérité. (VII. 9. IX. 1.)

Toutes les raiſons ſont ſemblables en ce point, puiſqu'elles voient la même vérité. Elles ſont ſemblables entre elles ; & toutes ſont ſemblables auſſi en ce point à celle de Dieu qui les a faites. (V. 21. & ci-deſſus après le chap. VII.)

C'eſt en ce ſens que la raiſon de l'homme eſt, ſelon Marc-Aurele, une émanation, une portion de la raiſon de Dieu, qui eſt la ſource & l'élément de toute raiſon dans l'univers. *Tu es eſprit & génie*, ſe diſoit-il; *le reſte n'eſt que fange & pourriture. Regarde-toi comme un prêtre & un miniſtre des dieux. Conſacre-toi au culte de celui qui a été placé au dedans de toi comme dans un temple. Pardonne à ton prochain; il eſt ton frere, puiſqu'il participe comme toi à une portion de l'eſprit divin*, &c. (II. 1, 4. III. 3, 4, 5, 16. IV. 4, 9. V. 27. VI. 14. VII. 9, 53. VIII. 2, 54. IX. 1, 8, 9, 22. XII. 30.)

Un philosophe qui s'exprime ainsi, est bien éloigné de regarder son esprit comme mortel, & même de douter s'il ne l'est pas. Marc-Aurele s'est expliqué positivement à ce sujet : *Ne laisse pas vaincre*, se disoit-il, *la partie la plus divine de toi-même, pour l'assujettir à la moins noble, à celle qui doit mourir.* (IX. 19.) *Tu as subsisté.... Ce qui t'avoit produit t'absorbera, ou, pour mieux dire, tu seras reçu par un changement dans le sein fécond du pere de la nature. Tout ce qui agit comme cause particuliere est repris très-vîte par le principe de toute activité dans l'univers.* (Articles 4 & 10 de ce même chapitre.) *Si les flots t'emportent, ils n'entraîneront que ce qui est de la chair & tes facultés animales, car ils n'ont aucun pouvoir sur ton intelligence.* (Chapitre XXVII. 17 à la fin.)

On demandera sans doute ce que doit devenir, suivant les idées de Marc-Aurele, cet esprit de l'homme après qu'il aura été séparé de ses adjoints, & qu'il sera rentré dans le sein de Dieu, & si l'état des méchans ne sera pas différent de celui des bons ?

Marc-Aurele n'a pu rien affirmer de particulier ſur de tels ſujets, étant malheureuſement privé du ſecours de la révélation: mais il dit en général que *Dieu regarde les eſprits comme étant émanés de lui, & qu'il les touche par ſon intelligence.* (XII. 2.) Il ajoute que l'*eſprit humain réduit à lui-même brille d'une lumiere qui lui découvre la vérité de tout.* (XI. 12.) *Comment l'homme,* dit-il, *tient-il à Dieu? Par quelle partie,* ET QUAND Y TIENT-IL? *Et quel repos cette partie de l'homme ne trouve-t-elle pas en Dieu!* (Article 3 de ce chapitre à la fin.)

Ces mots, *quand y tient-il*, conviennent ſur-tout à l'état de l'ame après la mort, & le repos en Dieu ſuppoſe une continuation d'exiſtence à part dans le ſein de Dieu, pour y voir & ſentir tout ce qu'il renferme, à proportion ſans doute de la capacité d'une ame particuliere & de la volonté de Dieu.

Là tout le paſſé eſt préſent, & ſous les yeux de l'ame à jamais, pendant que le cerveau de ſon corps pourrit en terre.

Mais Marc-Aurele n'ignoroit pas à quelles conditions il pouvoit obtenir *ce repos en*

Dieu. Oublie le paſſé, ſe diſoit-il ; *remets l'avenir entre les mains de la Providence.... Te voilà bientôt à la fin de ta courſe. Si tu dédaignes tout le reſte, pour t'occuper uniquement de cet eſprit dont la ſource eſt divine & qui te guide; ſi tu ne crains pas de mourir, mais ſeulement de n'avoir pas aſſez tôt commencé à vivre conformément à ta nature, tu te rendras digne* [de l'auteur] *du monde qui t'a donné l'être.* (XII. 1.) *En quel état faut-il que ſe trouvent & le corps & l'ame quand la mort arrive? Cette vie eſt courte; elle eſt précédée & ſuivie d'une éternité.* (XII. 7.) *Conſerve dans ſa pureté le génie qui t'anime, comme ſi dans l'inſtant tu devois le rendre.* (III. 12.) *Paſſe ta vie avec la même pureté de conſcience que ton pere Antonin, afin que ta derniere heure te trouve au même état que lui.* (VI. 30 à la fin, &c. &c.)

En adoptant ces conditions *du repos en Dieu*, Marc-Aurele fait aſſez entendre que le ſort des méchans ne ſera pas le même. Il reconnoît expreſſément la juſtice diſtributive de Dieu *ſelon les mérites.* (IV. 10.)

Il ne parloit que pour lui, & n'a pas ſans doute écrit tout ce qu'il avoit penſé en ſa vie. Il n'avoit pas tout à fait 59 ans lorſqu'il mourut, & il avoit employé beaucoup plus de tems à agir qu'à écrire.

Ceux qui ont cru qu'il en avoit toujours douté n'avoient pas aſſez médité ſes penſées. J'ai déja obſervé que Marc-Aurele parle ſouvent dans d'autres ſyſtêmes que le ſien, pour ſe mieux exciter à être vertueux, quelque ſuppoſition qu'on voulût faire; & il en a uſé de même au ſujet de l'ame, ſoit pour faire une énumération complette des différentes hypotheſes (dans leſquelles il comprend celle du ſimple déplacement ou tranſmigration de l'eſprit), (IV. 21. VII. 32. VIII. 25, 58.) ſoit pour faire ſentir l'égalité naturelle de tous les hommes, (VII. 24.) ſoit pour ſe mieux détacher de toutes les choſes d'ici-bas. (V. 33. VIII. 25 & 58.)

L'opinion de Marc-Aurele ſur l'immortalité de l'ame étoit une ſuite néceſſaire de celle qu'il avoit ſur une providence pleine de juſtice, & j'ai déja obſervé qu'il tenoit à cette derniere opinion plus qu'à ſa propre

vie: *Qu'ai-je à faire*, s'écrioit-il, *de vivre dans un monde sans providence & sans dieux !*

Après cela, on peut raisonnablement croire que Marc-Aurele, à la fin de sa vie, fit à l'Être suprême cette priere d'Epictete, dont il remercie Rusticus de lui avoir donné le recueil :

« C'est assez ; j'éleve mes mains vers toi. . . . . » Je n'ai pas négligé les lumieres que tu m'as don- » nées pour connoître ton gouvernement & pour » m'y soumettre du fond du cœur. Je ne t'ai pas » fait repentir de m'avoir fait une partie de toi- » même. Vois l'usage que j'ai fait de mes sens & » de mes réflexions. Me suis-je jamais plaint de » toi ? Ai-je supporté impatiemment quelqu'acci- » dent de la vie ? Ai-je souhaité qu'il m'arrivât » autre chose ? Suis-je allé contre tes dispositions ? » Je te rends graces de m'avoir fait naître. J'ai » toujours usé de tes dons comme les tenant de » toi. C'est assez, reprends-les, & mets-moi en » tel lieu qu'il te plaira ». (Arrien d'Upton, IV. 10. p. 652.) ἀρκεῖ μοὶ = χώραν.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXV *& dernier.*

Récapitulation de quelques maximes.

I.

Ce que je dois penser sur les autres hommes.

PREIÉ REMENT, quelles qualités naturelles me lient avec eux, & que nous sommes nés les uns pour les autres, & que, dans un autre rapport, j'ai été fait pour les conduire, comme le bélier son troupeau, ou le taureau le sien. Remonte plus haut : s'il n'y a point d'atomes, c'est la nature qui gouverne tout ; & sur ce pied là les moindres êtres sont faits pour les meilleurs, & ceux-ci les uns pour les autres.

Mais, secondement, quelles sont les actions de plusieurs d'entre eux à table, au lit, ailleurs ? Sur-tout à quelles nécessités ils sont asservis par leurs opinions ? Et cependant quel faste dans ces bassesses !

En troisieme lieu, si parmi leurs actions il y en a de bonnes, il ne faut pas en être jaloux. S'ils font mal, c'est malgré eux, sans doute, & par ignorance; car il n'y a point d'ame qui ne soit privée, malgré elle, de la connoissance de la vérité, & il en est de même de la justice qui fait rendre à chacun ce qui convient. C'est pour cela qu'ils souffrent impatiemment d'être appellés injustes, ingrats, escrocs, en un mot, de méchans voisins.

4°. Tu peches aussi souvent que ton voisin. Tu lui ressembles; & si tu t'abstiens de certaines fautes, tu n'as pas moins de pente à les commettre, quoique par crainte, ou par vanité, ou par tout autre mauvais principe, tu te retiennes.

5°. Tu n'es pas même bien certain s'ils font mal. Car on fait beaucoup de choses par des vues particulieres; & il faut être informé de quantité de circonstances, pour juger avec une pleine lumiere de la qualité des actions d'autrui.

6°. Es-tu bien fâché? bien irrité? ....

Là vie humaine eſt ſi courte ! Dans peu de tems ne ſerez-vous pas tous au tombeau ?

7°. Notre trouble ne vient pas de leurs actions ; car elles ont leur principe dans l'eſprit qui les guide : mais il vient de nos ſeules opinions. Chaſſe donc ton opinion. Ceſſe de juger de leurs actions comme d'un mal qui te touche ; ta colere ſe diſſipera. Mais comment chaſſer cette opinion ? par ce raiſonnement, qu'il n'y a rien là qui ſoit honteux pour toi ; car le vrai mal ne conſiſte que dans ce qu'il eſt honteux de faire ſoi-même. S'il en étoit autrement, tu ſerois, malgré toi, coupable de bien des crimes : tu deviendrois un brigand & un malfaiteur en tout genre.

8°. La colere & le chagrin que nous prenons des actions d'autrui ſont un mal qui nous bleſſe bien plus réellement que ces mêmes actions qui nous fâchent & nous chagrinent.

9°. La douceur eſt d'une force invin-

cible lorſqu'elle eſt ſincere & ſans affectation ni déguiſement ; car que pourra te faire le plus méchant des hommes, ſi tu perſéveres à le traiter avec douceur ? Si tu te contentes de lui donner paiſiblement des avis & des leçons (s'il y a lieu) au moment même qu'il s'efforce le plus de te nuire ? *Non, mon enfant ; nous ſommes nés pour vivre d'une autre maniere. Tu ne ſaurois me faire un vrai mal ; mais, mon enfant, tu t'en fais à toi-même.* Si tu ſais lui remontrer adroitement & en général que ſon procédé n'eſt pas dans l'ordre de la nature, & que les abeilles, ni aucun animal né pour vivre en troupe, ne traite ainſi ſon ſemblable. Il ne faut pas faire cela d'un air de moquerie ni d'inſulte, mais avec l'air de la vraie amitié & ſans émotion ; non en pédant, ni comme pour te faire admirer, mais comme n'ayant en vue que lui ſeul, y eût-il d'autres témoins.

Souviens-toi de ces neuf articles, comme d'autant d'inſpirations des muſes, & tu

commenceras enfin à être homme pour le reste de ta vie.

Mais il ne faut pas moins éviter l'adulation que la colere. L'un & l'autre est également contraire à la nature de la société, & tend également à la blesser. Dans les occasions de colere, pense au plutôt qu'il est indigne d'un homme de s'emporter, & que comme il est plus conforme à sa nature d'avoir de la bonté & de la douceur, c'est aussi un procédé plus mâle, qui montre plus de force, plus de nerf, plus de vigueur, que de se laisser dominer par le dépit & l'impatience. Plus cette conduite ressemble à l'insensibilité, plus elle approche de la force. Il est d'un homme foible d'être triste ou en colere : c'est toujours avoir été blessé & s'être rendu à un vainqueur.

Si tu veux une dixieme maxime, reçois-la comme un présent du dieu qui préside aux muses. Vouloir que des méchans ne fassent pas des méchancetés, c'est folie, car c'est vouloir l'impossible : mais les laisser

pour ce qu'ils ſont, & vouloir qu'ils ne te manquent point, c'eſt ſottiſe & tyrannie. (XI. 18.) (1) καὶ πρῶτον = τυραννικόν.

I I.

Sur toi-même.

Trois regles qu'il te faut avoir ſous la main :

1°. Quant à toi, ne rien faire ſans réflexion, ni d'une autre maniere que la juſtice elle-même ne le feroit ; & quant aux événemens du dehors, c'eſt un effet du haſard ou de la Providence. Le haſard n'eſt rien dont on puiſſe ſe plaindre, & la Providence ne doit pas être cenſurée.

2°. Qu'eſt-ce que l'homme depuis ſa conception juſqu'à ce qu'il ait une ame, & depuis qu'il l'a, juſqu'à ce qu'il la rende ? Quel aſſemblage, & quelle décompoſition ?

3°. Eleve-toi *en idée.* Vois l'eſpece hu-

(1) J'ai fait ſur cet article quelques corrections, d'après le manuſcrit du Vatican.

maine ; ſonge à ſes changemens continuels. Regarde en même tems ce grand nombre d'êtres qui occupent autour de toi l'air & le ciel. Toutes les fois que tu retourneras à ce poſte, tu reverras des objets de même nature. Tout ſe retrouvera ſemblable, & de peu de durée. Comment peut-on avoir de l'orgueil au milieu de tout cela ? (XII. 24.) τρία = τύφος.

FIN.

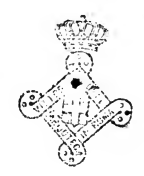


TABLE
DE RENVOI

Des livres & articles du texte de MARC-AURELE (*édition de Gataker*) *aux chapitres & articles de la traduction, par ordre des matieres.*

Texte.	Traduction. Chap.	§§.
L. I.		
1.	I.	1.
2.	I.	2.
3.	I.	3.
4.	I.	16.
5.	I.	6.
6.	I.	7.
7.	I.	8.
8.	I.	9.
9.	I.	10.
10.	I.	11.
11.	I.	12.
12.	I.	13.
13.	I.	14.
14.	I.	5.
15.	I.	15.
16.	I.	4.
17.	II.	
L. II.		
1.	XXVIII.	1.
2.	XXIII.	5.
3.	IV.	4.
4.	XXVII.	4.
5.	XXVII.	9.
6.	XXIII.	2.
7.	XX.	5.
8.	IX.	4.
9.	XXVII.	8.
10.	XXI.	1.
11.	V.	4.
12.	XXXIV.	3.
13.	IX.	5.
14.	XXXIV.	31.
15.	XVIII.	1.
16.	XX.	6.
17.	XVIII.	3.
L. III.		
1.	XXVII.	3.
2.	IV.	10.
3.	XXXIV.	22.
4.	XI.	2.
5.	XX.	1.

Texte	Traduction. Chap.	§§.
6.	XVII.	1.
7.	XVI.	1.
8.	XXXII.	1.
9. & 10.	XI.	3.
11.	XV.	18.
12.	XXXI.	2.
13.	XIX.	28.
14.	XXVII.	2.
15.	VIII.	14.
16.	XXXII.	2.
L. IV.		
1.	XXXII.	3.
2.	XX.	2.
3.	IX.	1.
4.	III.	1. 5.
5.	XXXIV.	1.
6.	XXVIII.	2.
7.	XII.	2.
8. & 9.	XIV.	1.
10.	V.	3.
11.	XXIX.	7.
12.	XIX.	1.
13.	VII.	12.
14.	XXXIV.	4.
15.	XXXIV.	12.
16.	VII.	14.
17.	XXVII.	5.
18.	XIX.	3.
19.	XXII.	1.
20.	XXII.	2.
21.	XXXIV.	7.
21.	XV.	5
22.	XXV.	2.
23.	V.	5.
24.	XIX.	4.
25.	XXVII.	28.
26.	XIX.	6.

Texte	Traduction. Chap.	§§.
26.	XIX.	7.
27.	IV.	1.
28.	XX.	3.
29.	V.	7.
30 & 31.	XVIII.	4.
32.	XXXIII.	1.
32.	XIX.	22.
33.	XXII.	3.
34.	V.	8.
35.	XXII.	5.
36.	XV.	13.
37.	XXVII.	6.
38.	XXV.	6.
39.	XIV.	7.
40.	IV.	2.
41.	XIV.	15.
42.	XXXIV.	43.
43.	XXXIV.	34.
44.	XIII.	2.
45.	VIII.	3.
46.	XXXIV.	8.
46.	XIX.	29.
47.	XXXIV.	13.
48.	XXXIV.	25.
49.	XII.	1.
50.	XXXIV.	14.
L. V.		
1.	XXIV.	1.
2.	XII.	4.
3.	XXV.	1.
4.	XXIII.	3.
5.	XXIII.	6.
6.	VIII.	19.
7.	VI.	1.
8.	XIV.	16.
9.	XVIII.	5.
10.	XXXIII.	5.

Texte	Traduction. Chap.	§§.	Texte	Traduction. Chap.	§§.
11.	IX.	6.	7.	XXVII.	11.
12.	XVII.	2.	8.	VII.	8.
13.	XXXIV.	11.	9.	IV.	3.
14.	VII.	7.	10.	XXXIV.	53.
15.	XVII.	3.	11.	XII.	6.
16.	XI.	1.	12.	XVIII.	7.
17.	XXVII.	3.	13.	XV.	7.
18.	XIII.	12.	14.	VII.	3.
19.	XIV.	6.	15.	XXXIV.	36.
20.	XXVI.	2.	16	XVI.	1.
21.	VII.	1.	17.	XXXII.	4.
22.	XXIX.	6.	18.	XXII.	6.
23.	XXXIII.	6.	19.	XXVI.	8.
24.	XXIII.	4.	20.	XXIX.	1.
25.	XXIX.	3.	21.	XXIII.	7.
26.	XIV.	9.	22.	XII.	7.
27.	VII.	2.	23.	XXVII.	26.
28.	XXVIII.	4.	24.	XXII.	4.
28.	XX.	4.	25.	XIII.	3.
29.	XXVI.	3.	26.	XIX.	8.
30.	VIII.	1.	27.	XXVIII.	6.
31.	XXVII.	19.	28.	XXXIV.	32.
32.	III.	1. 6.	29.	XXVII.	36.
33.	XXXIII.	20.	30.	XXVII.	22.
34.	XXXI.	3.	31.	XII.	8.
35.	XII.	5.	32.	XIV.	5.
36.	XI.	12.	33.	XXXII.	15.
36.	XXII.	13.	34.	XXI.	2.
36.	XXXI.	18.	35.	XXV.	3.
			36.	IV.	9.
L. VI.			37.	XXXIV.	16.
1.	IV.	7.	38.	VIII.	2.
2.	XXVI.	1.	39.	XIX.	9.
3.	XV.	6.	40.	XXXI.	4.
4.	XXXIV.	35.	41.	XVII.	5.
5.	V.	2.	42.	V.	1.
6.	XXX.	4.	43.	XXXI.	9.

Texte.	Traduction. Chap.	§§.
44.	IV.	5.
45.	VIII.	7.
46.	XXXIV.	17.
47	XVI.	3.
48.	XXIII.	10.
49.	XXXIV.	41.
50.	XXVI.	4.
51.	XVII.	8.
52.	XII.	9.
53.	XV.	15.
54.	VIII.	18.
55.	VII.	13.
56.	XXXIV.	23.
57.	XXVIII.	5.
58.	XXVI.	5.
59.	XVII.	6.
L. VII.		
1.	XXVIII.	8.
2.	XII.	10.
2.	XXXIV.	33.
3.	X.	2
4.	XIX.	16.
5.	XIX.	10.
6.	XXII.	7.
7.	XIX.	11.
8.	XII.	11.
9.	III.	11.
10.	XXXIV.	10.
11 & 12.	VII.	9.
13.	VIII.	20.
14.	XIV.	4.
15.	XXV.	4
16.	XI.	9.
17.	XXXI.	5.
18.	XXXIV.	37.
19.	XXXIII.	8.
20.	XXXI.	11.
21.	XXXIII.	21.
22.	XXX.	1.
23.	XXXIV.	38.
24.	XXI.	5.
24.	XXIII.	8.
25.	XXXIV.	40.
26.	XXX.	2.
27.	XXXI.	6.
28.	IX.	7.
29.	XXVII.	33.
30.	XIX.	13.
31.	XXVII.	1.
32.	XXXIV.	2.
33.	XIV.	10.
34.	XXII.	8.
35.	XXXIV.	42.
36.	XXXII.	5.
37.	XII.	12.
38.	XII.	13.
39.	XXVII.	10.
40.	XXXIV.	24.
41.	V.	11.
42.	XII.	14.
43.	XI.	11.
44. 45. 46.	XXXII.	6.
47.	XXVII.	23.
48.	XXXIII.	7.
49.	XXXIV.	18.
50.	XXXIV.	5.
51.	V.	9.
52.	XVI.	4.
53.	VII.	10.
54.	XXVII.	21.
55.	XXXII.	7.

Texte.	Traduction. Chap.	§§.
56.	XXVII.	7.
57.	XIII.	7.
58.	XII.	15.
59.	IX.	8.
60.	XIX.	12.
61.	XII.	16.
62.	XXII.	9.
63.	XXVIII.	10.
64.	XIV.	2.
65.	XXX.	3.
66.	XXXII.	8.
67.	XIV.	3.
67.	XXXI.	7.
68.	XIV.	13.
69.	XXXII.	9.
70.	XXIII.	9.
71.	XXIII.	11.
72.	XXXII.	10.
73.	XXII.	11.
74.	VIII.	21.
75.	III.	1.
L. VIII.		
1.	XVIII.	9.
2.	VII.	15.
3.	XXXI.	19.
4.	XII.	17.
5.	XII.	18.
6.	XIII.	5.
7.	XXXI.	1.
8.	XXVII.	34.
9.	XX.	7.
10.	XXI.	3.
11.	XV.	11.
12.	XXIV.	2.
13.	XV.	10.
14.	XXVIII.	11.

Texte.	Traduction. Chap.	§§.
15.	XIII.	1.
16.	XIX.	2.
17.	XII.	19.
18.	XXXIV.	39.
19.	III.	II. 1.
20.	XXXIV.	44.
21.	XXXIII.	9.
21.	XXII.	12.
22.	XIX.	14.
22.	XXIII.	12.
23.	XXXII.	11.
24.	XXXIII.	4.
25.	XXXIV.	26.
26.	XXXI.	8.
27.	VIII.	8.
28.	XIV.	11.
29.	XII.	20.
30.	XIX.	15.
31.	XXXIV.	27.
32.	XIX.	21.
33.	XX.	8.
34.	VIII.	15.
35.	XXVII.	20.
36.	XII.	21.
37.	XXII.	14.
38.	XV.	1.
39.	XXI.	4.
40.	XII.	3.
41.	XIV.	8.
42.	XII.	22.
43.	XXXI.	10.
44.	XXII.	15.
45.	XXXI.	12.
45.	XII.	23.
46.	XIII.	6.
47.	XII.	24.
48.	XIV.	12.

Texte	Traduction. Chap.	§§.
49.	XI.	4.
50.	IV.	8.
51.	XX.	9.
51.	XXIX.	2.
52.	XXII.	10.
53.	XXV.	5.
54.	III.	I. 3.
55.	XXI.	7.
56.	XXIX.	4.
57.	XI.	5.
58.	XXXIV.	6.
59.	XXVIII.	7.
60.	XI.	7.
61.	XIX.	17.
L. IX.		
1.	VIII.	10.
2.	XXXII.	12.
3.	XXXIV.	52.
4.	VIII.	11.
5.	VIII.	12.
6.	XXXI.	13.
7.	XXVII.	12.
8.	VIII.	4.
9.	VIII.	6.
10.	VII.	4.
11.	XXVIII.	18.
12.	XIX.	5.
13.	XII.	34.
14.	XXXIII.	2.
15.	XV.	2.
16.	VIII.	16
17.	XVII.	4.
18.	XXV.	7.
19.	XXXIII.	16.
20.	XII.	25.
21.	XXXIV.	47.

Texte	Traduction. Chap.	§§.
22.	VIII.	9.
23.	VIII.	17.
24.	XXXIII.	10.
25.	XV.	16.
26.	XII.	26.
27.	XXVIII.	12.
28.	IV.	6.
28.	XXXIII.	17.
29.	XXXIII.	17.
29.	XVIII.	8.
30.	XXII.	16.
31.	XXVII.	29.
32.	XII.	27.
33.	XXXIV.	19.
34.	XXV.	8.
35.	XXXIV.	45.
36.	XXIII.	3.
37.	XV.	17.
37.	XXXIV.	15.
38.	XXVIII.	13.
39.	XIV.	14.
40.	VI.	2.
41.	XVIII.	10.
42.	XXIX.	5.
L. X.		
1.	XXVII.	35.
2.	XIX.	18.
3.	XIII.	4.
4.	XXVIII.	14.
5.	XIII.	9.
6.	XXXI.	17.
7.	XXXIV.	9.
8.	XXXVII.	27.
9.	XXIII.	13.
9.	XVIII.	2.
9.	XXVII.	32.

Texte	Traduction. Chap.	§§.
10.	XV.	8.
11.	XXXIII.	22.
12.	XIX.	19.
12.	VII.	11.
13.	XX.	10.
13.	XV.	9.
14.	V.	12.
15.	IX.	2.
15.	XXVII.	13.
16.	XXVII.	15.
17.	XXXIII.	11.
18.	XXXIII.	12.
19.	XXVII.	14.
20.	V.	10.
21.	XIII.	8.
22.	XII.	28.
23.	IX.	3.
23. 24.	XXVII.	18.
25.	XII.	29.
26.	III.	I. 4.
27.	XXVIII.	9.
28.	XXXIV.	49.
29.	XXXIV.	30.
30.	XXVIII.	15.
31.	XXXIII.	18.
32.	XXVII.	16.
33.	XXVI.	6.
34.	XXXIII.	19.
35.	XIII.	11.
36.	XXXIV.	50.
37.	XV.	14.
38.	XI.	10.
L. XI.		
1.	VII.	6.
2.	XVI.	4.
3.	XXXIV.	51.

Texte	Traduction. Chap.	§§.
4.	VIII.	22.
5.	XXXII.	14.
6.	X.	1.
7.	XVIII.	6.
8.	XIX.	26.
9.	XXVI.	7.
10.	VIII.	13.
11.	XII.	30.
12.	VII.	5.
13.	XXIX.	8.
14.	XX.	11.
15.	XX.	12.
16.	XXXI.	14.
17.	XV.	12.
18.	XXXV.	1.
19.	XI.	8.
20.	VII.	16.
21.	XXXII.	13.
22.	XVII.	7.
23.	XV.	3.
24.	VIII.	23.
25.	VIII.	24.
26.	XIX.	20.
27.	XXVII.	24.
28.	XXI.	6.
29.	XXVII.	30.
30.	XXIII.	1.
31 & 32.	XXV.	9.
33.	XIII.	10.
34.	XXXIII.	13.
35.	XXXIV.	48.
36.	VII.	17.
37.	VII.	18.
38.	VII.	19.
39.	VII.	23.
L. XII.		
1.	XXVII.	37.

Texte.	Traduction. Chap.	§§.	Texte.	Traduction. Chap.	§§.
2.	XXXIII.	14.	19.	IX.	9.
3.	XXXI.	15.	20.	XIX.	25.
4.	XXV.	10.	21.	XXXIII.	15.
5.	V.	6.	22.	XII.	31.
6.	XIX.	23.	23.	XXXIV.	46.
7.	XXVII.	25.	24.	XXXV.	2.
8.	XV.	4.	25.	XII.	32.
9.	VII.	20.	26.	XII.	33.
10.	XIX.	24.	27.	XVI.	6.
11.	XXVI.	9.	28.	III.	II. 2.
12.	XXVII.	36.	29.	XXXI.	16.
13.	XX.	13.	30.	VIII.	5.
14.	XXVII.	17.	31.	XXXIV.	29.
15.	XXVII.	13.	32.	XVI.	7.
16.	XXVIII.	17.	33.	IX.	10.
17.	VII.	21.	34.	XXXIV.	28.
18.	XI.	6.	35.	XXXIV.	20.
19.	VII.	22.	36.	XXXIV.	21.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pages.	*Lignes.*	FAUTES.	LISEZ.
197	9	après le mot *corruption*, ajoutez	*tu n'es plus qu'un animal ſans raiſon.*
ibid.	derniere	de la note, *ajoutez*	& le Ms. du Vatican.
285	4	*après le mot* ſont? *ajou'.*	Je le fus autrefois.
ibid.	*idem.*	au grec	ἴπει == ποτέ.
396	1re de la note.	paroit croire que	peut avoir douté ſi
ibid.	derniere de la not.	*ſupprimez cette ligne, & ajoutez*	Mais voyez ci-après page 429.



